LE TYROL

ET

LE NORD DE L'ITALIE.

I.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, 54.

LE TYROL

ET

LE NORD DE L'ITALIE.

ESQUISSES DE MOEURS, ANECDOTES, PAYSAGES,
CHANTS POPULAIRES, CROQUIS HISTORIQUES, STATISTIQUE, ETC.
EXTRAIT DU JOURNAL D'UNE EXCURSION
DANS CES CONTRÉES EN 1830,

PAR M. FRÉDÉRIC MERCEY.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DU TYROL, ET DE DIX-HUIT SUJETS
DE PAYSAGES ET DE COSTUMES,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET GRAVÉS A L'EAU FORTE PAR L'AUTEUR DU JOURNAL.

> Le vrai est comme il peut, et n'a de mérite que d'être ce qu'il est.
>
> Madame DE STAAL DE LAUNAY.

I.

PARIS.

PAULIN,
PLACE DE LA BOURSE.

VIMONT,
PASSAGE VÉRO-DODAT.

BOHAIRE,
BOULEVART DES ITALIENS.

1833.

Les délices des arts ont nourri mon enfance :
Et les arts dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Amis surs dans la peine !...

André Chénier.

TRAJET PRÉLIMINAIRE.

A MON AMI L***.

Genève, 21 mai 1830.

A cinq heures, je te serrais tristement la main, et une heure plus tard j'avais perdu de vue Paris. J'étais chagrin de te quitter et de te savoir malheureux; j'aurais voulu être ton consolateur, mais le temps seul peut le de-

[1] Faire une préface, c'est faire la leçon au lecteur en exposant des théories; ou tenter de séduire un juge (le public), en implorant son indulgence.

Je ne veux ni professer ni séduire : aussi me bornerai-je au peu de mots qui vont suivre.

C'est un coin de l'Europe aussi original, et moins connu que la Suisse, que j'ai parcouru et soigneusement étudié, et c'est le résultat de ces courses et de ces études que j'offre ici, sans y attacher d'autre importance que celle que le lecteur y voudra bien mettre lui-même, ceci n'étant au fond qu'une suite *d'études sur place*, et *d'impressions* recueillies indifféremment *avec*

venir, et encore!... Les plaies du cœur ne se cicatrisent pas aisément.

Quelle nuit! et quels compagnons de voyage!... J'avais à mes côtés un Anglais de Bath, propre comme le sont ses compatriotes (c'est là leur côté louable), mais ennuyeux s'il en fût jamais, et d'un communicatif *choquant* (comme ils disent). Plein de cette franchise d'égoïsme qui distingue tout anglais, il m'a pris sur-le-champ en affection parce que je pouvais

la plume ou le crayon, et nullement un ouvrage savant, *un livre*. Ce mot seul me ferait peur.

L'étude de l'homme d'abord, et ensuite celle des beautés de la nature, voilà ce qui m'a occupé; et dans l'une comme dans l'autre de ces études, je me suis efforcé de rendre les *impressions* comme elles arrivaient, au risque de paraître quelquefois *singulier*, c'est-à-dire de n'être pas toujours de l'avis de tout le monde.

Devons-nous juger avec le *sens* que la nature nous a donné, ou avec les préjugés des autres; en un mot, faut-il voir avec ses yeux et penser avec sa pensée? Pour moi, je ne pourrais imaginer de supplice égal à l'obligation de penser toujours, je ne dirai pas comme *tous les autres*, mais seulement comme *un autre*.

Liberté! en pensées, en paroles et en actions; mais liberté sans licence, c'est, je crois, la devise que l'on doit préférer.

lui être utile comme *cicerone* ou comme vocabulaire; ce qu'il m'a naïvement avoué.

—Le premier jour, nous traversons un des coins les plus laids de la France. Pour charmer les ennuis de la route, et pour échapper à l'empressement du *voisin*, je parcours les volumes que tu m'as apporté. Ce sont là encore de plaisans compagnons de voyage; je suis fâché toutefois que tu ne m'aies pas donné le dictionnaire de la langue dont ils font usage, langue tout-à-fait originale.

J'avais cru jusqu'alors qu'en France on devait parler français, et qu'il ne s'agissait aujourd'hui que d'appliquer notre langue *toute faite* à des conceptions *nouvelles;* mais pas du tout: c'est une langue nouvelle qu'il faut appliquer à des conceptions usées. J'imaginais encore que nous ne devions faire du *style* qu'à notre corps defendant, entraînés par le sujet, et seulement pour obéir aux inflexions de *la pensée;* nullement : c'est pour faire du style qu'il faut penser.

Hélas!... que sont devenus le vrai!..... le simple!..... le beau?..... Nos originaux sont tout au plus bizarres; ils se mesurent sur un même patron, et, comme tous ont la rage

de paraître extraordinaires, et de ne ressembler à personne, tous se ressemblent. Ce sont de grands enfans qui font la même grimace, et qui sont fort laids.

Dans un moment où chacun s'efforce de surpasser le voisin à la mode, soit en niaiseries frénétiques, soit en sagesse ennuyeuse, il serait bien temps cependant d'engager la lutte du naturel contre la déraison et l'ennui, et de marcher d'un pas assuré dans le chemin du vrai, se défiant également des écarts des fous ou du cordeau des pédants.

— Ce petit Dijon, où nous nous sommes arrêtés, a un aspect plus gai que d'autres villes plus grandes. L'esprit des habitans y paraît vif et décidé.

A table, l'Anglais, si communicatif, s'est trouvé en face de deux compatriotes; de suite[1] il est devenu muet, et des deux côtés on s'est mis en garde, ne hasardant ni un mot, ni un regard; enfin le Bathois, n'y tenant plus, a pris la parole et *livré* conversation[2]. Une

[1] Qu'on me passe de vieilles locutions plus rapides.

[2] Les *théories,* les *hautes* spéculations m'épouvantent; j'aime de passion les moindres détails de mœurs, et les

fois la glace brisée, un bruit, des éclats, et une satisfaction effrayante ont succédé à leur hésitation. Ils faisaient chorus dans leurs plaintes contre le pillage des aubergistes, pillage qui a rendu leurs *cockneys* d'une prudence sotte. En effet, ils se querellent dans chaque auberge, avec chaque marchand, rabaissent moitié sur tous les prix, même les prix fixes, comme ceux des tables d'hôtes, et voleraient presque par crainte d'être volés.

plus petits mouvemens du cœur humain m'intéressent. Ce sont les *faits*, c'est-à-dire l'homme pratique, l'homme qui parle et agit, qui m'ont toujours séduit. Aussi toutes les fois qu'une figure m'a paru différer du grand nombre, et saillir de la masse par quelque trait original, je l'ai saisie en passant; et rarement je me suis refusé au plaisir de rapporter une conversation, ou de raconter une anecdote même un peu longue, lorsquelles me paraissaient amener un résultat moral, et conduire à quelque découverte sur le terrain de l'humanité.

Du reste, quoique étudiant sur toutes les faces, les originaux, de pays divers, qui ont posé devant moi, je n'ai pu, dans ces courses rapides, m'attacher qu'à rendre *l'aspect*, la *première vue*. Aussi, au *moral* comme *physique*, je ne prétends nullement avoir *peint* ou *sculpté*, mais seulement *esquissé*, et cependant le plus rigoureusement possible.

Je souris encore en songeant à l'air d'anxiété qui s'est peint sur la figure de ces messieurs, au moment de leur rencontre. Les deux nouveaux Anglais étaient de ces hommes d'un embonpoint plus qu'ordinaire, au visage violet, aux cheveux d'un blond roux, aux yeux bleuâtres, et mangeant beaucoup, ou plutôt dévorant. Le dîner assez bon les a presque raccommodés avec la France. A table seulement les Anglais, oublient leur respect pour eux-mêmes; d'où je conclurai que la tempérance est la plus difficile de toutes les vertus.

— Ce soir j'ai fait tristement le tour des remparts de la ville; je songeais à Paris, à nos amis, à nos chères habitudes, et je me suis demandé à quoi bon errer de la sorte; j'ai pensé à toi, et pour te plaindre encore.

Il y a des ingrats, qui ont une étrange manière de raisonner; ils vous disent sérieusement : « Quand vous m'avez obligé, c'était pour vous faire plaisir, et par intérêt personnel; vous m'étiez donc redevable de votre bonheur, comme je vous l'étais de vos bienfaits, je vous obligeais en me laissant obliger; aujourd'hui je vous abandonne, partant nous sommes quittes. »

N'est-ce pas de cette façon que l'on a raisonné avec toi ? Ce calcul est horrible! mais le plus grand malheur, quand on est trompé, c'est d'ignorer le moment où l'on a cessé d'être aimé, et de douter même qu'on l'ait jamais été!...

Je voudrais éloigner ces idées, mais à cette heure du soir, quand le ciel à demi sombre, n'est plus coloré que par un léger reflet de la pourpre du couchant, et que tout s'efface et se tait dans la nature, l'ame est triste, et les yeux se laisseraient volontiers aller aux larmes, surtout dans l'isolement des premiers jours du voyage.

—Dijon, la patrie de Bossuet, de Desbrosses et de Piron, a eu cinq ou six hommes, et c'est beaucoup. J'aime ses environs peuplés de jolies habitations qui, ce soir, se détachent en blanc sur la noire verdure des massifs des tilleuls et des arbres fruitiers qui les entourent.

Cette ville a quelques beaux monumens.

L'église Notre-Dame est disposée à l'intérieur comme la Notre-Dame de Paris. L'extérieur est original; trois grandes voûtes supportent deux rangées de longues arcades surmontées de plusieurs clochers. L'un d'eux

est remarquable par deux figures grotesques en bronze, qui, avec de gros marteaux, frappent les heures sur la cloche. Il y a du Vénitien dans cette composition.

A l'extérieur, l'église cathédrale est l'une des moins belles. Sa longue flèche, inclinée d'une manière fâcheuse, s'étendra un beau jour sur les maisons voisines, qui du reste paraissent l'attendre avec insouciance. C'est l'église qui prend ses précautions pour rendre la chute plus douce. On a fait à l'intérieur de grands travaux, doublé des pilastres, rempli des voûtes; mais tout cela n'y fera rien, c'est un retard d'une vingtaine d'années au plus.

Ce matin, nous nous sommes arrêtés à Dôle, jolie ville bien située. L'église principale est bizarre; elle est surmontée d'une énorme tour revêtue de métal, et étincelante au soleil comme un brasier.

Aux approches de Poligny, les formes du Jura commencent à se dessiner; mais aux environs de cette ville, ces montagnes ne présentent qu'une roche d'une aridité désespérante [1].

Poligny m'a paru triste. Quelques jolies

[1] Dans toutes ces courses, j'ai cru devoir donner

personnes, trop élégantes cependant (c'est le défaut de la province, d'outrer le bien), se tenaient à leurs balcons, ou étaient assises sur le devant des portes.

Au-delà de cette ville, la route s'élève brusquement, et franchit le premier gradin du Jura. Cette rampe est fort pittoresque, et arrivé au point le plus élevé du chemin, l'œil s'égare avec ravissement, sur cette immense plaine, qui de ces montagnes s'étend jusqu'au-de là de Dijon.

L'intérieur du Jura est plus accidenté qu'on ne l'imaginerait, en voyant de loin cette chaîne droite, pareille à un long mur. Nous avons suivi tantôt la crête des montagnes, et tantôt le fond de belles vallées, et après avoir traversé Champagnols et Morez, nous avons atteint la route sauvage qui conduit au col des Rousses. La vue du lac de ce nom

assez complets les *détails physiques et pittoresques* du chemin. J'invite le lecteur que ces longueurs fatigueraient, à tourner le feuillet toutes les fois qu'il lira au titre de la page : ROUTE DE, etc., etc. Ces peintures n'ont peut-être d'intérêt que pour ceux qui ont visité ou qui doivent visiter le pays parcouru. C'est une affaire de voyageur à voyageur.

sur un plateau vert et élevé, est grande et sévère. Au-delà du hameau et de la forêt de Labatay, une gorge immense s'ouvre à la droite du voyageur; le chemin est niché sur un étroit rebord de rocher, qui domine la paroi du gouffre.

A la jonction des routes de Genève et de Nantua, nous avons fait un rapide détour, et tout-à-coup devant nous s'est ouvert l'espace. Le lac de Genève tout entier, déployant sa nappe d'argent, pareil à un second ciel étendu sous nos pieds, occupait la moitié de ce sublime paysage. Les cantons de Vaud, de Fribourg, de Genève, et une partie de la Savoie l'entouraient; le tout était encadré par la chaîne resplendissante des hautes Alpes et du Mont-Blanc, qui, s'élevant fièrement sur les limites de l'horizon, semblait au voyageur suspendu sur l'abîme, le seul appui à sa hauteur.

Le postillon parcourait au galop la corniche aérienne sur laquelle serpente la route. Emportés par ce mouvement fougueux, nous jouissions avec frémissement, et nos yeux plongeaient, avec une émotion de terreur et de plaisir indéfinissables, dans cet univers

qui se déroulait devant nous. Notre course était si rapide que rien ne soutenant plus l'imagination, vingt fois j'ai cru que nous allions quitter la terre, et ne faire, par dessus toutes ces forêts, ces rivières, ces villes et ces innombrables villages, qu'un seul bond jusque dans le lac de Genève. Enfin, après avoir joui long-temps de toutes ces merveilles, et traversé Gex et Ferney, nous sommes arrivés à Genève, ville si connue que j'ose à peine en parler encore.

Cette petite république, si long-temps et si follement agitée, est de nos jours un modèle d'ordre et de netteté remarquables, et cependant tout cela est l'ouvrage des matérialistes politiques, qui l'ont emporté ici [1].

[1] Ces idées sont bien *américaines;* et en effet, en politique, l'Amérique peut nous donner des leçons.

Quant à l'influence de la victoire du bon sens sur les œuvres de l'imagination, je ne le nierai pas, elle est fatale, et la terre du *gouvernement à bon marché* et de la *raison froide* ne sera jamais celle des arts.

Les conceptions vives, les créations puissantes, ces apanages du génie, supposent toujours dans le caractère qu'ils distinguent quelque chose de fougueux et d'un peu déréglé, ce que les *gens sensés* appellent un

Burke *le prophète*, mais qui souvent s'est trompé, se moquait, il y a quarante ans, de ceux qui prétendaient que toutes ces anciennes *chimères*, si long-temps bases de l'ordre, une fois évanouies, il faudrait, au lieu de chercher à les ressusciter, les remplacer par des règlemens nouveaux, mieux appropriés à

grain de folie, et ce grain de folie manque aux républicains de New-Yorck et de Philadelphie.

La parfaite sagesse et les calculs rigoureux ne nous rendront ni *l'Iliade* ni *l'Apollon*, ni même le *Moïse* de Michel-Ange, et vous frotterez pendant des siècles un tempérament flegmatique, sans en faire sortir une de ces fortes étincelles qui illuminent le bilieux et quelquefois le sanguin.

Aussi, vers 1880, époque à laquelle, si nos gouvernans ont quelque bon sens, et savent se plier aux transitions nécessaires, nous aurons un analogue monarchique ou démocratique (n'importe) des États-Unis. Notre caractère, que les épreuves des quarante dernières années ont déjà tellement modifié, ayant subi sa transformation complète, et devenu tout-à-fait *raisonnable*, fera bon marché des *arts* et du *plaisir;* le *juste* et *l'utile* prendront leur place, et c'est là dessus que vivront nos neveux : puissent-ils vivre en joie!

Un despotisme un peu cruel ou une tyrannie bien cauteleuse pourraient seuls nous rendre de grands artistes, en réveillant les *passions* et *l'énergie*. Mais ne

l'état d'une société nouvelle, et aux besoins du siècle : et cependant aujourd'hui toute la question est là.

Faut-il ou non donner aux peuples cette sorte d'éducation forte et exempte de préjugés, éducation fondée sur la connaissance profonde, et toute matérielle, des passions bonnes ou mauvaises des hommes, et de leurs besoins physiques?

Ces besoins font naître *l'intérêt person-*

serait-ce pas les acheter un peu cher? Certes, j'aime beaucoup les arts, et cependant je ne sais trop si je ne préfère pas la politique *raisonnable*, la politique de *transition*, à la politique *heurtée*.

En finissant cette note, déjà longue, je dois prévenir le lecteur qu'effraierait cette digression, sur un sujet trop à *l'ordre du jour* (pour parler la langue nouvelle), que la *politique* qui est maintenant le principal dans la vie, ne sera ici que bien accessoire. Dans ce journal j'ai dû m'attacher seulement à constater des opinions, et surtout à montrer ce que pensait de nous l'étranger, il y a deux ans, en bien ou en mal. Quelques jugemens paraîtront sévères : mais que l'amour-propre national se rassure, je n'ai négligé les éloges que parce qu'ils auraient reparu trop fréquemment. Sur cent interlocuteurs, en effet, j'en ai toujours rencontré quatre-vingt-dix qui sympathisaient avec la France : puissent ces sentimens ne s'être pas dénaturés!...

nel, et l'intérêt personnel *bien entendu* conduit à un intérêt plus vaste, plus complet, *l'intérêt public*, seule ancre de salut de nos sociétés modernes, sur lesquelles la religion ou le sabre n'ont plus d'empire.

C'est sans doute autour de cette idée que doivent tourner toutes les préoccupations et tous les mouvemens du siècle, jusqu'à ce que de transitions en transitions on arrive à une conclusion qui ne peut manquer d'être favorable, car l'esprit humain ne rétrograde pas.

Ce pays est un exemple de la réalisation précoce d'idées de ce genre. Aussi tout, dans cette ville, respire-t-il le bien-être, mais le bien-être *sage*, et partant fort peu *amusant*.

La promenade, ce premier des plaisirs *ennuyeux*, est bien certainement, pour les Genevois, le premier des plaisirs; (j'imagine qu'ils en ont séparé l'ennui), aussi leur ville est-elle entourée de *cours* bien plantés et d'avenues magnifiques.

Après avoir parcouru ses environs, qui s'embellissent chaque jour, je me suis assis sur un banc de verdure, dans le joli jardin du Bastion, m'enivrant pendant deux heures



1 2 3 4 5 6 7 8 9

de la vue du lac, qui, ce soir, était d'un bleu magnifique, mêlant vaporeusement les rêves du passé et ceux de l'avenir, songeant aux pays que je quitte, aux pays que je vais parcourir, à toi, mon ami... toi, si malheureux!... et que je dois être si long-temps sans revoir... Adieu! Je veux te serrer encore une fois la main avant d'aller me reposer des fatigues du voyage.

Adieu!

COSTUMES TYROLIENS.

(Explication de la planche de figures.)

1. Tyrolienne des environs de Bolsano.
2. Tyrolienne de l'Oberinthal (environs de Landek).
3. Tyrolien de Malz (Im Vinschgau).
4. Tyrolienne du Vinschgau.
5. Tyrolienne des environs de Méran.
6. Tyrolien de Pfunds (Oberinthal).
7. Tyrolien de la vallée de l'Eisach.
8. Tyrolien des environs d'Inspruck.
9. Tyrolien de l'Inn-Thal.

LA LOMBARDIE,

LA VALTELINE,

ET LE TYROL ALLEMAND.

I

DU SIMPLON AU LAC MAJEUR.

Fariolo, 27 mai 1830.

Quoique la saison soit peu avancée, j'ai fait ma visite obligée au Mont-Blanc et à la vallée de Chamouny, et traversant rapidement le Valais, ce pays du cretinisme, de la misère et des jésuites, je me transporte de l'autre côté des Alpes à la sortie des gorges d'Algaby et de Gondo.

Je n'ai pas voulu conduire le lecteur dans les défilés de cette superbe route du Simplon. Ses ponts, ses galeries, ses précipices et ses

cascades ont déja été tant de fois et si bien décrits qu'on ne peut aujourd'hui qu'admirer et se taire; et comme la route est fort bonne, le danger ne vient même pas à l'aide du voyageur et ne lui permet pas de remplacer l'admiration par l'intérêt. Aussi nous hâtons nous d'entrer en Italie.

L'italie.... Maìs déjà étudiée par tant d'érudits ou d'aimables voyageurs, cette Italie si belle est elle-même un peu *fatiguée*. Terre poétique, terre des nobles souvenirs, si de nos jours elle offre encore quelqu'intérêt sous le rapport des mœurs, des habitudes de l'esprit, et des monumens, dans vingt ans sera-t-il permis encore d'en parler? Je préviens donc l'ami inconnu qui a ouvert ce livre, que je ne serai pas assez mal avisé pour y faire un long séjour.

A la sortie du Simplon on traverse la petite ville de Domo, que beaucoup de voyageurs nous représentent comme une digne antichambre de la patrie des beaux-arts, et qui, à l'exception d'une jolie église, à la tournure beaucoup plus allemande qu'italienne, et d'une place entourée d'arcades à peu près aussi sombres et aussi écrasées que celles de

Berne ou de Padoue, n'offre rien qui aie le rapport le plus éloigné avec ce que nous sommes convenus d'appeler beaux-arts. On entre dans une vallée large et triste. Le val d'Oscella. C'est une espèce d'énorme fossé long et profond, dont les pentes sont bien boisées, bien meublées d'habitations, et dont le fond est arrosé par une petite rivière fougueuse et blanchissante.

Nous marchons pendant plusieurs heures, une montagne à notre droite, une montagne à notre gauche, et une montagne devant nous. Les formes du paysage sont grandes, mais voilà tout; et les habitations disséminées sur les bases des collines, ne sont nullement en proportion avec le gigantesque de cette nature. Vues de loin, les maisons blanches et carrées de ces villages ont l'air de belles pierres de taille rassemblées et préparées par le maçon; on cherche sur la montagne les premières assises de l'édifice que ces matériaux servent à construire, et ce n'est que lorsque l'on a vu autour de ces belles dalles blanches quelques petits points rouges ou noirs en mouvement, et que la reflexion nous a conduit à reconnaître des hommes dans ces points presque

imperceptibles, que l'on arrive à retrouver dans ces prétendus matériaux, des maisons toutes construites, un village, un bourg, une ville.

Si notre premier regard a été pour la physionomie du pays, notre second s'arrêtera sur le visage de quelques-uns de ses habitans.

Au passage d'un beau pont, moins beau pourtant que celui de Crévola, une étrange figure se présente devant nous : c'est un homme de près de six pieds, espèce de géant basané, au teint brun, ou plutôt noir, noir autant qu'il est permis à un européen de l'être. Sous cette couche de suie et de marron on aperçoit cependant d'autres couleurs que celles que donne le soleil de l'Italie. Ses lèvres sont fortes, ses dents blanches comme l'ivoire, son nez est droit et régulier, son œil d'un noir et d'une vivacité effrayante. Quant à son costume il est fort léger, car il ne se compose que d'une chemise brune comme lui, et d'un caleçon qui laisse voir des jambes noires à la base et couleur de cuivre dans le voisinage du genou. De gros souliers à semelles de bois avec un fer au bout de la semelle qui termine carrément le bout du pied, et un bon-

net de laine rousse dans la forme phrygienne, ne couvrant que le haut de la tête, et laissant échapper une profusion de cheveux noirs, complètent son ajustement ; il se dandine en tenant la tête haute, et porte à la main un énorme bâton d'épine, à extrémité ronde et recourbée, qui lui sert moins à s'appuyer, qu'à jouer avec les pierres qu'il rencontre sur la route, ou peut-être.... Mais je ne lis pas dans les consciences, et quoique notre homme porte une magnifique figure de brigand, je ne veux pas le juger sur les apparences.

Une troupe de quinze à vingt drôles ayant tous des faces réjouissantes et vraiment patibulaires, et fièrement affublés de lambeaux de drap, de velours, ou de cuir, suivait à peu de distance cet homme qui paraissait être leur chef, et à l'image duquel la plupart de ces braves semblaient avoir été taillés : ils marchaient gaiement, mâchant leur tabac, et nous étourdissaient de leurs bruyantes *cansonnettes* qu'ils récitaient plutôt avec le nez qu'avec la bouche. — Ah c'est Ubaldino ! bonjour, ami, dit l'homme cuivré à notre vetturino ; — combien vends-tu donc ce

bellissime cheval, ajoute-t-il, en montrant le plus chétif des coursiers de notre attelage, et celui que la veille nous avions failli laisser dans la montagne; en effet, au lieu de traîner son maître, c'était son maître qui le traînait. — Mille louis, Joachimo, — mille louis, *Per Baccho*, ce ne serait pas payer seulement la queue. — Et le dialogue continuant comme il avait commencé, c'est-à-dire d'une manière plaisante, les interlocuteurs entrent dans un cabaret voisin du pont, et font quelques libations dignes du *Baccho*, par lequel ils juraient si volontiers.

Mais au moment où Ubaldino, remonté et placé sur les postes avancés de son immense machine, va fouetter les chevaux, nous sommes arrêtés par des cris, des imprécations, et une scène des plus bruyantes.

Les gardiens du pont ont exigé de la bande que nous venons de rencontrer, je ne sais quel péage, et ceux-ci comme doit le faire tout Italien bien appris, lorsqu'il s'agit de payer, réclament avec une véhémence toujours croissante. Cette fois c'est en invoquant le nom del gran Napoleone, de Maria Luigia, et del Bambino qu'ils se révoltent. Napoléon

a fait construire ce pont pour que les pauvres gens puissent passer, chaque pierre, et chaque borne a coûté deux pistoles, mais ce grand homme avait tout payé, et les fripons font payer une seconde fois l'ouvrage aux pauvres paysans. — Enfin après avoir crié, juré, tempêté, et levé deux ou trois fois d'une manière peu divertissante, pour la tête de l'impassible gardien, le redoutable *bastone*, on se décide à sortir un petit sac de cuir, et à payer, en jurant encore une fois par Napoleone : — s'il était là s'écrie Joachimo, s'il vivait encore, la dogana et les carabiniers iraient au diable !

Cet homme que vous venez de voir, nous dit Ubaldino, lorsque sa volumineuse berline eut repris son mouvement de rotation habituel et si raisonnable, cet homme s'appelle Joachimo Gini. Il est né près de Varèse, et dans sa jeunesse a fait tous les métiers possibles. Tour à tour nous l'avons vu maçon, cordonnier, cuisinier, soldat, mineur et *galérien ;* ce dernier état qui terminait l'énumération nous a paru original. Galérien, mais pourquoi, demandé-je au Vetturino? — Oh! pour une misère, une bagatelle, il avait eu quelques

malheurs. — Comment, des malheurs? On va aux galères pour des malheurs? — Oh! seulement il avait tué deux hommes..... Le premier était l'amant de sa sœur, et un beau jour la planta-là, en la volant. Joachimo le rencontra, eut avec lui une petite querelle et l'on ne sait trop comment l'amant resta mort sur la place. Quant à l'autre, il avait, certes, bien mérité son accident. C'était un mauvais coquin d'inspecteur aux mines, qui, un jour, osa le frapper de son bâton. Joachimo lui répondit avec le marteau qui sert aux mineurs de Baveno à fendre le granite. Et après avoir reçu le coup sur le crâne, l'inspecteur ne bougea pas plus que cela.....; et il nous montrait un tronc d'arbre mort à quelques pas de la route. Joachimo fut jugé; mais comme on l'avait frappé d'abord il ne fut condamné qu'aux galères à temps. Sa peine est finie; il a repris de l'ouvrage, et à la tête d'une troupe de maçons qu'il vient de recruter à Bergame, à Brescia et à Arona, il se rend dans le Valais pour faire quelques agrandissemens au couvent des révérends pères jésuites à Brigg.

Cet ouvrage-là, s'il ne lève pas trop sou-

vent le bâton ou le marteau, lui vaudra au moins l'absolution de ses péchés; il est un peu vif, mais, au demeurant, c'est un brave garçon, oh! oui, un honnête garçon. — Et en achevant, Ubaldino s'essuyait les lèvres, et certaine odeur plus que bacchique qu'il répandait autour de lui ne nous laissait que trop apprécier le genre et la qualité des titres que le *quasi-brigand* pouvait avoir à son amitié.

Avant d'entrer à Vogogna, on voit s'ouvrir sur la droite une magnifique vallée, italienne dans ses parties les plus rapprochées, alpestre dans ses gorges supérieures; et à travers les forêts de sapins et les riches pâturages qui tapissent ses pentes, car à ces distances, les sapins se confondent avec le gazon, et ne s'en distinguent qu'à la couleur noire de leur verdure, apparaît, de place en place, le ruban argenté du torrent qui, formant des milliers de cascades, traverse cette vallée dans toute sa longueur.

La partie la plus voisine, c'est le val d'Anzasca, et la partie la plus éloignée, la région des forêts, le val Macugnaga, si renommé par les mines d'or dont Saussure nous a laissé la

description, et par le voisinage de Monte-Rosa, auquel ses différentes cimes qui se groupent autour d'un sommet principal comme les feuilles d'un bouton de rose, ont fait donner ce nom. Cette haute montagne, la plus élevée de la Suisse, après le Mont-Blanc, domine le val Macugnaga, comme le Mont-Blanc domine la vallée de Chamouny. En passant devant l'entrée du val d'Anzasca, nous cherchons vainement ses cimes neigeuses que l'amas des vapeurs dérobe à nos regards.

A peu de distance de Vogogna, un grand nombre de paysans de la montagne étaient occupés à rétablir un pont de bois que le fougueux torrent, si beau, si étincelant dans l'éloignement, avait emporté dans l'une de ses dernières crues. Les traits des habitans de ces vallées, sont grands, leur taille haute, leurs épaules larges, et rien ne contraste davantage avec le crétinisme du Valais, que ces belles tournures d'hommes. Il y avait là aussi quelques visages de femmes, fiers, grands, simples, mais rien de moins joli, de moins coquet. Le docteur Edwards retrouverait ici ses Kimris, descendans de ces Gaulois, d'une

stature extraordinaire, qui, dans des temps reculés occupaient les Gaules cispadane et transpadane. Le costume de tous ces beaux hommes était peu soigné, la couleur brune domine dans leurs vêtemens. Quelques femmes cependant, les femmes mettent toujours un peu plus de coquetterie ou d'attention dans tout ce qui a rapport à la parure, portaient dans leur chevelure, la grande aiguille d'argent à grosse tête ciselée. Mode antique dont parle Tacite, et qui remonte à l'époque où les Suèves, les Sicambres et autres tribus germaniques, parées de cet ornement, commençaient à se montrer à la frontière romaine.

Deux ou trois de ces belles Sicambres, jeunes, et plus alertes que les autres, se sont détachées de la bande, et portant de petits paniers à la main, sont accourues vers nous. C'était quelques fruits, et des minéraux extraits des mines du voisinage, que ces légères beautés venaient nous offrir. Je reviens sur ce que j'ai dit tout à l'heure, l'une d'elles était vraiment jolie, et son costume, composé d'un petit corsage écarlate et de longs jupons noirs, ne manquait pas de fraîcheur et d'élégance,

et puis, elle avait des yeux noirs qui eussent désespéré nos brunes les plus vives.

Toutes ces bergères de grand chemin sont au reste fort peu naïves et fort opiniâtres dans leurs offres. J'ai vu le moment où pour nous les faire agréer, elles allaient nous jeter fruits, minéraux et corbeilles à la tête, et peut-être eussent-elles fini par s'y jeter elles-mêmes, ce qui nous eût moins effrayé, si pour mettre fin à des offres aussi engageantes nous n'eussions accepté quelques-uns de leurs paniers la bourse à la main, et fui de toute la vitesse de notre voiture.

Un jeune Allemand, notre compagnon de route, a pris tout à coup la parole, et interrompant les rires et les plaisanteries auxquelles l'opiniâtre amabilité de ces montagnardes avait donné naissance, a commencé une espèce d'élégie métaphysique sur le pont brisé qui depuis vingt minutes était l'objet de ses méditations profondes. « Un pont brisé, nous disait-il, c'est l'idée emblématique la plus parfaite de la désolation, car il nous représente comme ruinées et interrompues les communications des hommes; c'est un premier dégré vers la barbarie, etc. etc. » La métaphy-

sique a duré trois quarts d'heure et a fait place à la politique, et après une heure et demie d'une belle discussion pendant laquelle chacun de nous prit à son tour la parole fort gravement et ne se fâcha pas trop, ce qui est assez rare en pareille circonstance, la vue d'un carabinier (gendarme) piémontais, qui avait été le point de départ de nos divagations, nous a conduit aux questions suivantes :

« Y a-t-il en politique une vérité absolue?

Chaque parti ne peut-il pas souvent se renvoyer les mêmes raisons?

Ne s'agit-il pas, les trois quarts du temps, d'affirmer le contraire de ce que l'adversaire vient d'affirmer pour le mettre au pied du mur?

Ex.: Pour qu'un gouvernement soit bien pondéré, la pairie doit être héréditaire.

R. La pairie ne doit pas être héréditaire.

Quel est le juge en pareille circonstance?

Le résultat ou l'expérience, et l'expérience c'est l'avenir.

Après quarante ans et moins quelquefois, n'est-on pas toujours arrivé à pratiquer des

théories que la majorité repoussait en souriant comme impraticables et absurdes.

Dans nos sociétés modernes, ne faudra-t-il pas désormais pour gouverner plutôt beaucoup de bon sens que beaucoup de force?

Aujourd'hui de vingt à trente ans, tout homme ne doit-il pas amasser des trésors de science, d'observation et d'expérience, si un jour il veut être *quelque chose*, c'est-à-dire, être plus qu'un chef de bureau ou qu'un millionnaire?

Heureux ceux qui n'auront pas négligé ces études et perdu ces belles années!!... »

Pendant ces *hautes* divagations, nous avons traversé Ornavasco, grand village à physionomie milanaise, et atteint Gravellona, hameau de moindre importance. La route longe ensuite un beau marécage richement boisé; et au niveau parfait du terrain, à son humidité et aux nombreux filets d'eau qui le sillonnent dans tous les sens, on sent le voisinage du lac. Le torrent qui alimente tous ces petits cours d'eau et quelques étangs plus considérables que l'on aperçoit des deux côtés de la route sort du lac d'Orta, situé à deux ou trois lieues à l'ouest entre de hautes

collines. Le terrain que nous foulons paraît lui-même avoir été lac autrefois, mais élevé insensiblement par les attérissemens du torrent, il a pris la place des eaux qu'il a repoussées jusqu'au village de Fariolo.

II

LE LAC MAJEUR. — IMPRESSIONS.

A la vue d'un objet, ou remarquable, ou seulement nouveau, l'exclamation au superlatif est la figure favorite des Italiens. Le *bellissimo* et le *superbissimo* ne leur coûtent guère, et il n'est pas rare d'entendre un *Cicerone* vous vanter tel tableau comme l'ouvrage d'un *pittorissimo*.

Un peu avant Fariolo, les cris admiratifs de notre vetturino nous ont fait tourner les yeux vers un point qu'il nous indiquait avec un geste tout-à-fait passionné; et, à travers les branchages des aunes et des saules, nous avons aperçu devant nous une grande surface unie comme un miroir, d'un gris sourd et plombé, au milieu de laquelle apparaissaient quelques îlots de formes plus ou moins bizarres.

Bello! bellissimo lago maggiore! nous répétait en criant, le brave homme, que ce lac fait vivre comme les autres merveilles de l'Italie, et nous restions assez froids, et presque insensibles à toute son emphase. De ce point, en effet, la première vue du lac était peu favorable, et une atmosphère blanche et à demi voilée refusait l'éclat d'un coloris brillant à des formes que nous entrevoyions à peine. Mais, lorsque nous eûmes atteint la rive du lac, et que devant nous se déploya dans toute sa magnificence cette nappe d'eau calme, argentée, immense, sillonnée d'une foule de petites voiles blanches et entourée des plus belles collines du monde, notre froideur première s'est changée en admiration exaltée, et quoique le prestige de la couleur manquât à ces formes sublimes, nous avons partagé l'enthousiasme de tous ceux qui les ont décrites avant nous.

On me prendra sans doute pour un barbare, si j'ose dire que l'Isola Bella, avec ses terrasses surchargées d'ornemens et ses bâtisses en colifichet m'a gâté pendant quelques instans tout ce beau pays. Cette pyramide d'orangers, de citronniers et de grena-

diers en espaliers, avec son Pégase au sommet, a tout le rococo de ces surtouts du siècle dernier, qui, dessinés d'une manière fantasque, et surchargés de surcreries brillantes, de fruits glacés et de bonbons dorés et argentés, couvraient les tables de nos pères.

La tournure de kioske de cette île, ses lignes tirées au cordeau, ses statues maniérées, tout cela est maigre, tout cela est petit, au milieu de ce lac superbe et à côté de toutes ces formes si majestueuses, si grandes, si simples; et si l'originalité et la fraîcheur de l'intérieur et des détails, ne nous dédommageaient de toute cette prétention et ce clinquant du dehors, si des grottes de coquillages, ouvertes sur le lac, des aloès de la grandeur de nos arbustes de plus fortes dimensions, et un bois de lauriers dont quelques arbres ont jusqu'à huit pieds de circonférence et cent pieds de hauteur, ne venaient compenser en détail ce que nous perdons en masse, je tiendrais l'Isola Bella pour fort laide. Mais, comme avec ces merveilles on montre aussi dans ses jardins près de deux cents espèces différentes d'orangers et de citronniers dont plusieurs

produisent des fruits de la grosseur de la tête, et que toutes ces branches et ces espaliers, chargés de milliers de ces globes d'or de toutes les dimensions, lui donnent quelque chose du palais des fées et du jardin des Hespérides; je dirai seulement que je trouve cette île beaucoup trop vantée. Un beau rocher sortant du lac, avec sa couronne de verdure naïve et naturelle, tiendrait mieux sa place dans le paysage.

Ce soir, le ciel s'est ouvert et le soleil s'est couché resplendissant. L'église et le village de Fariolo, avec le fond des montagnes et le mouvement des barques de pêcheurs, formaient l'un des plus délicieux tableaux que puissent présenter les rives de ce beau lac. l'Isola Bella elle-même m'a paru un peu moins barbare dans ses formes, et j'ai même fini par lui trouver quelque chose d'oriental qui m'a plu par réflexion, comme contrastant avec le reste de cette simple nature; comme une ballade de Moore, ou quelques vers de Child-Harold, ou de Parisina, après une page du vieil Homère.

La nuit est arrivée, et à table nous sommes retombés dans la politique; cette fois

ce sont les nouveaux débarqués d'un énorme voiturin parti le matin de Milan et remontant la vallée que nous venions de descendre, qui ont fait les frais de la conversation. Depuis quatre années on a beaucoup haussé le ton dans ce pays, et l'on hasarde en pleine table ce que l'on se disait autrefois à l'oreille. Je ne sais pourquoi, mais depuis notre départ de Genève, nous n'avons pas encore rencontré un seul Italien qui ne se lançât de suite dans la politique et ne déclamât amèrement contre son gouvernement. Cela donne une triste idée de la société actuelle, et peu de confiance dans la stabilité de gouvernemens qui ont presque autant d'ennemis que de gouvernés. Il y a nécessairement, ou malentendu ou tyrannie, et l'Europe semble à la veille d'une catastrophe puisque ses peuples préocupés, s'interrogent en se croisant sur les routes, et s'irritent ou se consolent dans les auberges. (mai 1830.)

Mais, me direz-vous: ce peuple est-il réellement si malheureux? — Malheureux matériellement, je ne le crois pas. — N'a-t-il pas de pain? meurt-il de faim? — Non assurément. — Ses campagnes sont-elles cultivées, ses villages peuplés? — Comme dans bien peu

de pays. — Sa police est-elle bien faite? — Prodigieusement bien. — On s'étudie donc à le tyranniser, à le vexer? — Je ne le pense pas. — Les paysans sont donc plus misérables que dans nos campagnes, les ouvriers n'ont donc pas de travaux? — Nullement. — Le peuple jouit-il d'une certaine aisance? — Je le crois. — Il est gai? — Il chante toujours. — Eh que diable lui manque-t-il donc pour être heureux?

« Ce qui lui manque, ou plutôt ce qui manque à la classe moyenne, qui par elle-même forme le tiers le plus éclairé et le plus actif de la nation, et qui est la véritable régulatrice des besoins, des désirs et même des caprices de ce que l'on appelle ici *le peuple*, parce qu'elle se trouve plus en rapport avec lui que les gouvernemens placés dans une sphère trop élevée, c'est la liberté, ou plutôt *les libertés*.

Liberté de penser, liberté d'écrire, liberté de publier, liberté de lire, liberté d'aller, de venir, toutes lui ont été ravies, et sans elles aujourd'hui les peuples ne peuvent vivre. Ce qui lui manque, ce ne sont pas certainement les satisfactions grossières et matérielles que la nature semble lui avoir prodiguées; ce sont

les satisfactions intellectuelles, les alimens de l'esprit, aussi necessaires au bien-être moral dans notre epoque, que le pain et le vin le sont au bien-être physique. Ce qui lui manque, c'est la circulation des idées, circulation aussi essentielle à la vie des peuples que la circulation du sang à celle des hommes. Sans elle ils languissent, dépérissent, meurent ou s'agitent en efforts violens pour la conquérir ; et lorsqu'elle a existé au jour que cette circulation soit interrompue, vous les voyez se débattre dans les convulsions les plus désespérées, les crises les plus affreuses, et ne retourner à la santé que par le délire et la fureur. C'est un tonique modéré, qui entretient la vie par un état d'excitation permanent, de maladie peut-être, de fièvre,... mais de fièvre critique, salutaire, et dont les accès forts et ardens tendent à débarrasser le corps social de ces immondices et de ces virus honteux, qui, dans nos jours de civilisation très-avancée et par conséquent très-corrompue, ne tarderaient pas à l'engorger et à causer le dépérissement, le marasme et la mort. Ce qui lui manque, c'est l'estime de soi-même, c'est ce besoin de dignité morale incompatible avec la conquête, l'oc-

cupation et le despotisme, estime qui n'existe plus du jour où on l'a privé de sa liberté de penser et de dire, besoin qui devient d'autant plus vivace et plus exigeant qu'il est plus combattu et moins satisfait.

L'Europe entière semble être aujourd'hui la proie de cette sorte d'épidémie morale, manie de liberté, si l'on veut, mais manie qu'il faut songer à satisfaire, si l'on ne veut qu'elle se satisfasse elle-même. Ce sont des ames ardentes qui se tourmentent sans objet bien réel, une imagination qui s'exalte, un esprit violent et insensé qui possède les trois quarts des hommes. — D'accord, mais ces ames ardentes, ces imaginations exaltées, cet esprit violent, cette maladie morale des siècles de transition, il n'est pas plus aisé de les anéantir aujourd'hui, qu'il ne le fut il y a quatre siècles d'anéantir la réforme. Quand on eut brûlé Jean Hus et Jérôme de Prague, que Zwingle eut succombé dans la lutte et que les hussites et les anabaptistes eurent été exterminés, pendant un jour les pouvoirs du quinzième siècle respirèrent; ils triomphaient; et le lendemain ils avaient à combattre Calvin, Luther, Beze, Melanchton, et toute

l'Allemagne soulevée. La question, aujourd'hui, peut se poser d'une manière bien simple. Faut-il élever une digue devant le le torrent ou lui ouvrir un passage ? Élevez la digue, et Dieu sait ce qu'avant peu d'années, vous, votre digue et nous-mêmes, serons devenus dans le grand cataclysme des idées. »

Telles étaient les vives et éloquentes sorties d'un jeune officier français, qui venait de passer dans les Alpes quelques mois de son sémestre. Après avoir traversé la Suisse et le Saint-Gothard, et visité les îles Borromées, il se rendait à Milan, et Ubaldino l'avait recruté dès notre arrivée. Huit jours de *solitude* passés dans la société de quatre Italiens, dont il ne savait pas la langue, et de deux Anglais qui voyageaient pour guérir leur spleen et apprendre le français, l'avaient rendu d'un communicatif et d'un abandon singulier; il avait retrouvé un compatriote, lui avait pris la main comme à un ami, en était devenu presque tendre, et je me trouvais la victime de ces épanchemens spirituels, et de l'explosion qui chez un Français, avait dû suivre un silence si prolongé. Pendant toute la soirée, il s'abandonna

à toute cette expansibilité dont l'isolement des jours précédens l'avait chargé à couler à fond, politique, littérature, peinture, morale, paysages, lacs, montagnes, vallées; il abordait tous ces sujets, décrivait tout, et toujours avec une intarissable verve. Ubaldino, heureusement eut pitié de ma position vraiment critique, et vint d'un air d'autorité nous avertir que le lendemain nous devions partir avant le jour, avertissement qui me donna l'occasion de saluer mon aimable compatriote et de me retirer sans courir les risques de passer pour trop sauvage.

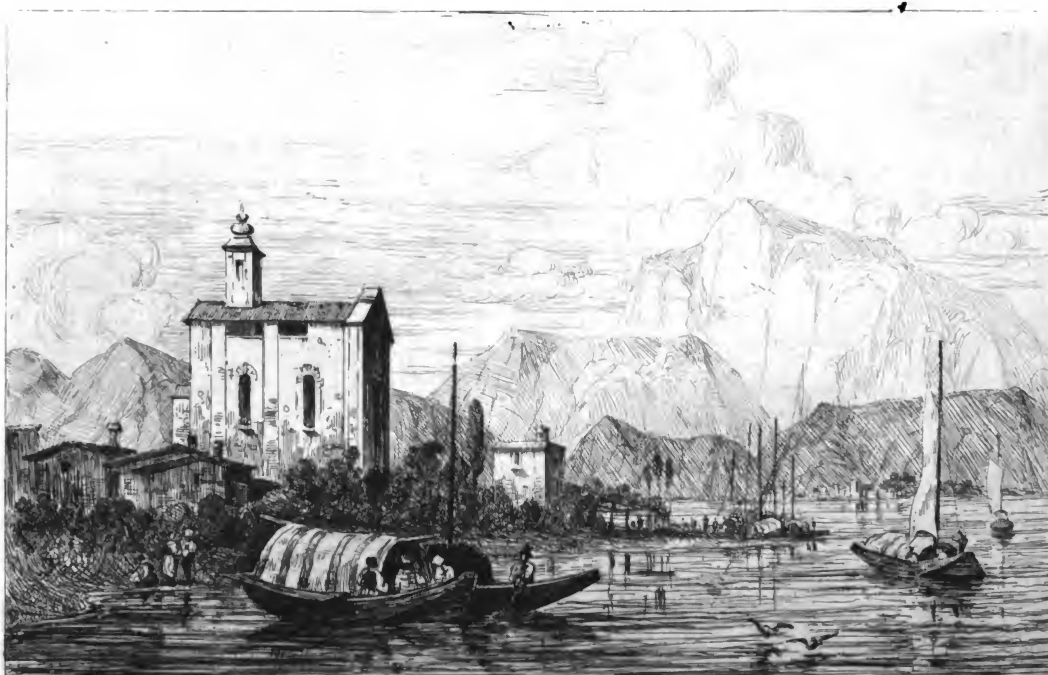
Au moment de goûter ce repos si désiré, tout l'hôtel fut comme soulevé par une scène des plus violentes. Des cris furieux partaient de la *sala* et retentissaient sous ses hautes voûtes. Bacchus, Diane et la Madone, fournissaient un contingent d'imprécations des plus raisonnables. Ces Italiens ne sont décidément pas un peuple civilisé, ils *n'ont pas de pudeur*, nous disait une jolie Anglaise, ils se fâchent dans les auberges. Ceux dont nous entendions la voix de tonnerre avaient cependant un motif de fureur des plus légitimes. On leur avait apporté quatre petits pots de crême

au cioccolate pour cinq personnes, et le cinquième pot manquant était le sujet de la scène affreuse. L'hôte se confondait en excuses des plus respectueuses, mais vainement; une belle truite du lac, qu'on leur servit au dessert, et qui remplaça le plat sucré vint seule à bout de modérer toute cette furie.

Milan, 29 mai.

Nous avons quitté Fariolo au point du jour. Toute la route, de ce bourg à Arona, est superbe; c'est une avenue digne de l'Italie. Décrirai-je les premières heures du matin, heures dorées! heures suaves! passées entre ces ravissantes collines, et ces belles eaux du lac d'une admirable transparence, bleues et nacrées au lever du soleil comme le dais du ciel dont elles offrent une seconde image. N'y a-t-il pas dans la vie des sensations dont il vaut mieux conserver le souvenir vague, heureux et plein, que chercher à le répandre, à l'exprimer, en lignes froides, sur un papier mort?

Un peu avant Belgirate, une lutte plaisante s'est établie entre cinq rameurs, qui conduisaient des passagers de Fariolo à Arona, et les



F. MERCEY

Fariolo

quatre coursiers de notre vetturino. Les bateliers combattaient, avec assez d'avantage, contre notre lourd équipage, auquel, dans ce moment, Ubaldino, dont l'amour-propre était piqué, s'efforçait de donner un peu de sa fougue; il fouettait, criait, se levait comme le conducteur d'un char antique, mais ne pouvait dépasser ses rivaux de la barque. Les quolibets que se renvoyaient, du lac au rivage et du rivage au lac, les héros de cette lutte, étaient les plus plaisans du monde; c'est un genre d'esprit gai, grave et un peu outré, que le peuple n'a pas chez nous. Un mot, qu'ils allongent de quatre syllables, rend toute une idée plaisante, et fait rire aux éclats d'une phrase qui, sans cela, ne signifierait rien. Le combat se prolongeait sans résultat, quand une brise venue de la montagne, s'est étendue sur le lac. Bientôt la voile s'est déployée, et en quelques minutes, les navigateurs ont laissé, bien loin derrière eux, nos coursiers, haletans, et notre vetturino, en fureur, tout violet des efforts qu'il avait faits pour rendre notre équipage plus alerte.

III

HISTOIRE DE JUDITH B...

Un peu avant d'arriver à Belgirate, dans un petit vallon qui m'a rappelé le délicieux ravin de Roche-Cardon, aux environs de Lyon, s'élève un charmant casino, bâti dans un goût tout-à-fait italien. Ses murailles, décorées de moulures élégantes, ses terrasses, ses balcons et ses colonnes blanches comme du lait, tranchent avec une fraîcheur vive et piquante sur la noire verdure de quelques gros lauriers [1] qui l'ombragent, les plus beaux que j'aie vus après ceux des îles Borromées, et de grands cyprès qui élèvent vers le ciel leurs pyramides d'ébène. Du côté de la route, des murailles de marbre brut, le long desquelles croissent en espaliers des citronniers et des cédrats couverts

[1] Ces arbres acquièrent ici la dimension des chênes de nos forêts.

de fruits magnifiques; et du côté de la campagne, des haies vives d'épine-vinette, de rosiers, de troëne et de figuiers, entourent ces beaux jardins remplis de fleurs et d'arbustes qui semblent naître et s'étendre à l'abandon. Un petit champ où végètent quelques souches de vieux oliviers, couverts d'un feuillage gris comme celui des saules, s'étend entre le lac et ce joli corps de bâtiment.

C'est dans cette habitation écartée que vivait M. B***, dont l'existence et la fin tragique offrent un si dramatique intérêt, nous a dit un jeune Milanais; et sans trop se faire prier, il nous a raconté l'anecdote suivante d'une manière tout-à-fait tendre et poétique. En la rapportant ici, je m'efforcerai d'altérer le moins possible son récit, qui ne pourrait que perdre à devenir plus correct, et que je n'ose même débarrasser d'une certaine enluminure italienne, qui nuit peut-être à la vérité.

« Né à Francfort, M. B***, après une jeunesse orageuse et de longs malheurs, réalisant les débris encore assez considérables d'une belle fortune, avait acheté un petit bien au bord du lac Majeur, et s'y était retiré avec sa fille Judith, enfant encore en bas âge. Résolu à quit-

ter l'Allemagne pour jamais, et à finir ses jours sur les bords de ce beau lac, il songea à se faire naturaliser Piémontais, et présenta au tribunal de Novarre une requête à cet effet, à laquelle il joignit les pièces nécessaires, et dans le nombre, un contrat de mariage qui établissait l'état de son enfant. On fit droit à sa demande, et ces pièces furent déposées dans les archives civiles à Novarre.

Ces formalités remplies, pendant plusieurs années (le vieil Allemand), c'est le nom qu'on lui donnait dans le pays, vécut fort retiré; se livrant exclusivement aux plaisirs et aux travaux des champs, partageant son temps entre l'éducation de sa jeune fille et l'embellissement du joli casino que nous venons de décrire. Sa vie s'écoulant dans une paix parfaite, au milieu de ces soins si doux, il avait presque trouvé la paix morale, et désormais retiré dans ses jardins, un orage ou un coup de vent excitaient seuls ses inquiétudes.

Sa fille et les beaux arbres de ses vergers semblaient croître et s'embellir ensemble, et la beauté de sa Judith se développait comme les fleurs, et ses facultés et ses talens naïfs comme les fruits de ses jardins. Cette enfant idolâtrait

son père ; et quoique grandissant sous un autre ciel, elle avait conservé des habitudes de sa première patrie quelque chose de religieux, d'exalté et de calme à la fois dans les sentimens, et une certaine emphase d'amour qu'elle reportait tout entière sur le vieillard.

Celui-ci, au milieu de son bonheur, avait des jours de larmes et d'accablement singuliers ; son front se couvrait de nuages, il semblait repousser de funestes souvenirs, et paraissait la victime d'un passé douloureux, ou de quelque fatale et mystérieuse aventure. Dans ces heures de tristesse, lorsque sa fille le voyait sombre et muet, elle l'entraînait sur le lac, et là, au milieu de ces belles plaines d'azur que bornent les sublimes collines de Varèse ou de Palanza, elle lui chantait quelques-uns de ces vieux airs de la patrie avec lesquels on l'avait bercée, et dont elle avait conservé la mémoire comme de ces rêves de l'enfance qui reviennent si vivement à certaines époques de la vie. Son père l'écoutait en silence, ses larmes coulaient, la sérénité reparaissait sur son front, et le calme dans son cœur.

Judith avait aussi gardé des mœurs alle-

mandes, ces habitudes du ménage et ces soins domestiques que négligent les Italiennes, ou auxquels elles ne s'adonnent qu'avec beaucoup de répugnance, par haine peut-être pour tout ce qui occupe et distrait de la passion, et peut-être aussi par cette indolence habituelle aux pays méridionaux. Elle recueillait elle-même les fruits de leurs jardins, confisait avec le suc les cédrats de leurs espaliers ou l'épine-vinette des haies, et, dans les journées chaudes de l'été, elle offrait au vieillard des sorbetti et des gelatti qu'elle avait préparés de sa main, et qui pouvaient le disputer pour la suavité et la délicatesse du parfum avec les *crêmes* les plus exquises et les plus vantées de *Broconni*, ce roi des glaciers de Milan.

Quand Judith eut atteint sa quinzième année, jaloux de donner à l'éducation de sa fille cette sorte de perfection délicate qui ne s'acquiert que par l'usage du monde et le séjour d'une grande ville, son père la conduisit à Milan, où elle passa désormais chaque hiver. Une aimable Milanaise, leur voisine de campagne, lui servit d'introductrice dans les salons et les loges de cette ville de mœurs

si douces et si faciles. Mais, au milieu de ces sociétés brillantes, Judith était rêveuse, et c'était toujours avec un sentiment confus de joie et de bonheur qu'au printemps de chaque année elle revenait à son lac; on eût dit que cette grande ville lui faisait peur.

Dans l'hiver de 1816, le comte Filippo G....... (dont je tairai le nom, par égard pour une honorable famille que la conduite d'un de ses membres ne doit point souiller) était fort goûté dans les cercles de cette *capitale*. Dans les bals et les réunions nombreuses, qui eurent lieu cette année là, il partageait le sceptre de la mode, avec trois ou quatre jeunes officiers allemands, qui avaient succédé à nos *beaux* Français de l'empire, et que la société milanaise avait accueillis avec cette ferveur et cette effusion d'enthousiasme, qui accompagne toujours le succès, et que fait naître aussi le bonheur du changement. Le comte Filippo vit Judith chez la marchesina Luighia G......., sa fraîcheur éblouissante, son air naif et tendre, et son caractère de beauté tout-à-fait candide et allemand, le frappèrent vivement. Il trouva là quelque chose de neuf, de piquant, et malgré son extrême fatuité, ne

tarda pas à devenir éperdument amoureux *de cette petite fille*.

Le comte Filippo, à cette époque n'était peut être pas célèbre seulement par ses succès en galanterie; il se trouvait aussi comme enveloppé d'une sorte d'atmosphère ténébreuse et assez sale, que personne n'avait pu percer, et qui au milieu de tous ses triomphes, lui avait laissé une certaine réputation de mauvais sujet; mais de mauvais sujet de *bas ordre*. Outre quelques histoires de femmes qui frisaient presque la scélératesse, mais que le monde pardonne volontiers, peut-être, parce que dans ces sortes d'affaires, ce sont les plus faibles, ce sont des femmes qui sont victimes. Il courait sur son compte certains bruits fâcheux qui touchaient à la flétrissure. Une fois on s'était aperçu de singulières erreurs commises au jeu, pendant qu'il tenait les cartes. Une autre fois, chez le marquis G......, un portefeuille renfermant des valeurs, avait disparu, et ce jour là même, Filippo avait fait une visite au marquis... En outre, le jeune comte passait pour avoir dérangé sa fortune par ses folles dissipations.

Ces rumeurs et quelques autres bruits du

même genre, n'étaient que vagues, que roulans, que confus, rien encore de précis, de noué, et qui empêchât Filippo de marcher la tête haute; mais c'en était assez pour donner de l'inquiétude à un père, et surtout à un père qui avait pour sa fille une sollicitude si vive, et un amour respectueux, et presque religieux. La présence seule d'un être aussi *soupçonné*, auprès d'un être aussi pur que sa fille, lui paraissait comme une espèce de flétrissure. Après deux ou trois visites que la marchesina G......, qui songeait à l'établissement de sa jeune amie avait provoqué, et que le père, ignorant tout encore, avait toléré. M. B.... signifia sans beaucoup de ménagemens, au jeune comte, que désormais, il voulût bien s'abstenir de rendre de nouveaux soins à sa fille, sa main ne devant jamais être à lui.

Le comte, en l'écoutant, fit une espèce de grimace sinistre qui lui était familière dans certaines occasions, et se retira l'ame pleine d'une haine inexprimable. Dès lors il songea plutôt à la vengeance qu'à son amour.

Dans le petit nombre de visites que Filippo avait fait à Judith, il avait pu facilement s'apercevoir de la vive impression qu'il pro-

duisait sur son cœur : ce cœur naïf était ouvert à tous les sentimens tendres, et à la place d'une salutaire défiance, l'inexpérience seule en gardait les avenues.

Avril touchait à sa fin, et sous peu de jours M. de B... et sa fille devaient quitter Milan et retourner à la villagiature du lac. Filippo le savait, et le jour même où il avait reçu son congé, il prend un déguisement, se jette dans une sédiole et se fait conduire en toute hâte à la maison de campagne de son mortel ennemi. Là, se faisant passer pour un étranger qui désire jouir de la vue de ces beaux jardins, accompagné du concierge, à qui il donne quelques *lires*, il les visite dans le plus grand détail et s'informe avec une indifférence affectée du but de promenade ordinaire de leurs riches propriétaires. Le concierge, homme simple et sans méfiance lui donne toutes les explications désirables, et, lorsque le comte a vu et su tout ce qu'il désirait voir ou connaître, il se retire, et le soir même loue sous un nom supposé une petite maison de campagne située dans des bois à mi-chemin d'Arona et de Belgirate.

La semaine suivante, Judith de retour à

la maison du lac, seule et pensive, se promenait dans un petit bois à peu de distance de l'habitation paternelle ; elle rêvait à l'hiver qui venait de s'écouler plus rapidement pour elle que les hivers précédens, aux folies de Milan, aux plaisirs de la Scala, et tout le murmure d'une grande ville retentissait encore à son oreille. Cependant, du milieu de ses souvenirs, une figure s'élevait avec une vivacité croissante, et semblait se placer toujours sur le premier plan de chaque tableau que formait son imagination exaltée. Cette figure était celle du jeune comte Filippo. Lui, si beau, si aimable, si doux, pourquoi ne le verrait-elle plus? quel crime pouvait l'avoir fait bannir de la maison paternelle? sans doute il l'avait trop aimée! un jour cependant elle avait espéré... elle n'osait laisser aller plus loin sa pensée, quelques larmes tombaient de ses yeux... tout à coup un homme sort du taillis voisin, court vers elle et se jette à ses pieds; cet homme, c'était ce vague objet de ses rêveries, cet être qu'elle idolâtrait déjà sans le savoir... le comte Filippo.

Le premier mouvement de Judith fut de fuir; mais à genoux devant elle, Filippo la

retient plutôt par ses larmes et ses prières que par ses efforts. Il lui fait l'aveu de son amour avec ces mots ardens qui incendient une jeune et faible tête. Puis lui peignant ses intentions comme saintes, comme pures, il implore la pitié de la jeune fille pour la victime des plus atroces calomnies. « Mes ennemis sont si méchans, lui dit-il, qu'ils n'ont employé contre moi que des accusations vagues, mais si vagues que l'on ne peut ni les saisir, ni les combattre. Votre père est aveuglé; mais d'ici à peu de jours il saura tout, et s'il veut m'entendre, mon pardon est assuré et il m'accordera votre main.... » Quelques jeunes roués allemands avaient assuré à Filippo qu'avec les femmes de leur pays il fallait d'abord beaucoup de paroles et peu d'actions, et l'on voit qu'il mettait leur conseil à profit.

Cette explosion de sentimens et de passion confiante étourdit la pauvre Judith; elle en fut comme enivrée et promit au comte de garder le silence sur cette entrevue, et même alla jusqu'à lui accorder un rendez-vous le lendemain dans le même endroit; et, fidèle à ses instructions, Filippo se retira sans même lui avoir touché la main.

Le lendemain et les jours suivans, le comte vit la jeune fille. Respectueux, ardent, soumis, exalté, il la séduisit par toutes ses protestations amoureuses, sa douceur feinte et ses fausses vertus; et la semaine n'était pas encore écoulée que l'ame de Judith, pleine de la passion la plus vive et jusqu'alors la plus pure, ne lui appartenait déjà plus.

Effrayée du trouble et de l'espèce de fièvre dans laquelle cette passion, qu'elle connaissait mal la jetait, elle résolut, sans tarder davantage, de s'en ouvrir à son père; il lui semblait qu'il devait être son confident. Un soir, que le vieillard était retombé dans l'un de ces accès de rêverie et de mélancolie habituelle, sa fille lui ayant fait entendre quelques-uns de ces vieux airs qu'il aimait et voyant ses larmes couler, se jeta à son cou et pleurant comme lui :

« Père, lui dit-elle avec un sourire humide et tremblant, tu as des chagrins; j'en ai aussi, moi. Mais tu peux les faire cesser et me rendre heureuse, et cela te distraira peut-être de ta douleur. »...

— Et quel peut être le motif de tes chagrins,

ma fille », lui dit le vieillard en la regardant avec un pénible étonnement.

— « Mon père, tu te souviens de ce pauvre jeune comte que tu as chassé; il était cependant si bon... ce Filippo..... »

En entendant ce nom funeste M. B... comprit vaguement ce dont il allait être question, et prévenant un aveu qu'il ne voulait point entendre, repoussa sévèrement la pauvre Judith et sortit sans prononcer une parole. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'il la traitait avec une pareille brusquerie. Éperdue, désolée, la jeune fille se retira en sanglotant, et, se jetant sur son lit, pleura toute la nuit. Dès lors son père ne lui sembla plus qu'un homme injuste, un tyran.

Sous ce beau ciel de l'Italie, au milieu de ces ravissantes collines de Belgirate et d'Arona, les plus belles peut-être du monde entier, l'air suave que l'on respire semble animé, vivant, et le soleil plus voisin accablant doucement le corps, exerce sur les ames, même étrangères, de secrètes influences, et les jette dans ce mode de mélancolie aimante si favorable aux passions.

La douleur de Judith fut vive d'abord, des larmes elle tomba dans la rêverie, et la rêverie la livra toute entière à l'amour. Le lendemain quand elle revit le jeune comte à ses pieds, elle le trouva plus séduisant que jamais; lui du moins, n'avait pas cette amère brusquerie qui l'avait révoltée, et au lieu du serpent qui s'apprêtait à la flétrir et à la dévorer, elle ne vit plus qu'un ange qui la consolait, qu'une ame tendre qui sympatisait avec la sienne. Ce jour-là Filippo fut heureux,... elle lui laissa prendre un baiser.

Le comte était parvenu à ses fins. Dès lors il se regarda comme maître absolu de l'esprit de la jeune fille, et ne songea plus qu'à mettre à profit l'empire qu'il avait su prendre sur elle.

Les sens sont exigeans; faites-leur une concession, elle entraînera toutes les autres, et une seule faveur ne tarde pas à être suivie de l'abandon le plus absolu. Par une de ces belles nuits si douces et si parfumées, dont juillet est si prodigue sous le ciel de nos beaux climats, Filippo osa tout et triompha. La pauvre fille eût-elle pu résister, quand le ciel semblait se joindre à l'enfer pour l'énivrer et la perdre.

Peu de semaines après la nuit fatale, Judith disait à son amant : il faut qu'avant trois jours je sois ta femme, ou que le lac me serve de tombeau. — Ma femme, et le moyen ? — Je dirai tout à mon père, il me pardonnera peut-être? — Ton père, il ne consentira jamais à une pareille union, il te tuera. — Eh bien il me tuera!...—Non, tu ne dois pas mourir, j'ai conçu un autre projet, la marchesina G... qui favorisa nos premières entrevues est dans nos intérêts, fuyons ensemble, je te conduirai dans son château près d'Yvrée, là nous trouverons un prêtre, et une fois ma femme.... la marchesina intercédera auprès de ton père, et le vieillard nous pardonnera.

Judith se regardait comme une victime. Elle ne pensait plus, ne voyait plus, elle était morte avec sa vertu ; résignée à tout, elle écouta les conseils du comte, et le lendemain emportant avec elle une *cassette*, que son père gardait soigneusement, et qui contenait les bijoux de sa mère et quelques papiers qui la concernaient, et qu'elle croyait nécessaires à la célébration du mariage, elle rejoignit Filippo sur la route d'Arona..... »

— Ici le récit a été interrompu par notre

entrée dans la petite ville d'Arona, entrée triomphale entre deux rangs d'infirmes, d'aveugles, de culs-de-jatte et d'abominables gueux, qui attirés dans ce pays par la fête de je ne sais quel saint, et peut-être seulement par l'exploitation des pélerins de la statue de Saint-Charles Borromée (*Colosso*) s'étaient donné rendez-vous à l'entrée de la ville, et bordaient les deux côtés du chemin. Ces malheureux étendus sur le sol, ou debout et nous tendant la main d'un air digne, psalmodiaient chacun leurs litanies d'une façon différente et fort bruyante, et étalaient complaisamment leurs infirmités hideuses et leurs effroyables plaies, comme moyen de spéculation.

Toute la ville était en rumeur, le peuple ici étant déjà maître en l'art de crier ; et le rassemblement venu des villages d'alentour qui la remplissait nous donnait une idée exacte de la population du pays. Sur la place et le port fourmillaient une foule d'hommes en chemises et en culottes de toile, et leurs bras et leur teint de cuivre, tranchaient fortement avec le léger costume tout blanc ou d'étoffes de couleurs claires dont ils étaient revêtus.

Ce qui, m'a étonné c'est la prodigieuse quantité de fruits, qu'ici l'on commence à étaler de tous les côtés. Je ne conduirai pas le voyageur et la statue de Saint-Charles, qu'il connaît aussi bien que moi, ni aux ruines de l'antique château d'Arona, si important autrefois ; je l'engagerai seulement à jeter un coup d'œil à sa gauche sur le fort d'Anghera qui s'élève de l'autre côté du lac sur l'extrémité la plus rapprochée des collines de Varèse: dans ce paysage unique au monde, aux beautés de la forme et de la couleur se joint encore l'étendue. D'un côté l'œil n'est arrêté qu'à une distance prodigieuse par la barrière de neige des Hautes-Alpes, et de l'autre l'horizon est sans limites.

D'Arona à Sesto, on quitte les bords du lac, et l'on suit une belle route bordée des deux côtés par de hautes plantations d'ormes et de peupliers qui lui donnent un grand air de ressemblance avec nos routes françaises; à l'exception toutefois de ce pavé si maussade et si absurde dont à la grande satisfaction du voyageur on n'a pas jugé à propos de la couvrir. Tandis que nous suivions cette longue avenue, ouverte au milieu d'une ri-

che campagne que couvrent des vignes et de belles plantations de maïs, dont les tiges de plusieurs pieds de hauteur ressemblent à autant de beaux arbustes au milieu desquels un homme se cacherait facilement, le narrateur a repris la parole, et a continué, dans les termes suivans, l'histoire de M. B***.

« Le soir de ce jour fatal, comme M. B.... revenait des îles Borromées, où il avait conduit un de ses amis de Milan, le baron Fiorino D., vieil officier piémontais, qui avait fait la campagne de Wagram, et ne jurait que par l'empereur, un jardinier lui remit un papier que sa fille avait laissé en partant. En lisant cette affreuse lettre, le vieillard se laissa d'abord aller à la colère, puis au désespoir : « La malheureuse, qu'a-t-elle fait !... et cette cassette qu'elle emporte ! elle nous perdra tous, s'écriait-il. » Bientôt il songea à la suivre, mais sur quelle route ?... Tandis qu'il delibérait en proie à la plus cruelle incertitude.... son ami, un de ces hommes qui agissent avant de consulter, et qui vous obligent sans savoir si cela vous convient, parce qu'ils ont la réputation d'hommes d'action, courut au poste de la police d'Arona, dénonça un vol, un

rapt; et quelques indices assez sûrs l'ayant mis sur la trace des fugitifs, qui se dirigeaient vers Novarre, il s'élance à leur poursuite, suivi de trois carabiniers. Les coupables atteignaient la Rizière qui s'étend de l'autre côté de cette ville, et allaient prendre le chemin de traverse qui conduit à Biella, lorsque le baron les joignit. Avec un pareil homme toute résistance, toutes prières étaient superflues : il fallut le suivre, et reprendre la route de Novarre. Là le baron Fiorino, fier de son exploit et faisant un éclat terrible, conduisit les prisonniers à la police : on mit les scellés sur leurs effets et surtout sur cette cassette à laquelle le vieux Allemand avait paru tant tenir, et les coupables furent gardés étroitement.

En prenant la route d'Ivrée, Filippo n'avait pas eu l'intention de conduire Judith chez la marchesina Luighia.... Son dessein était de l'entraîner dans un petit casino situé à l'entrée des montagnes, ou dans la compagnie de quelques hommes peu délicats, qu'il appelait ses amis, il se livrait à toutes sortes de débauches. Son but était de tenir Judith prisonnière dans ce vé-

ritable repaire, et, une fois sa furie appaisée, de s'en défaire d'une manière ou de l'autre.

Dans la nuit même, le magistrat interrogea les prisonniers. Judith avoua ingénument qu'elle avait suivi de son plein gré le comte Filippo. Que celui-ci la conduisait dans un château aux environs d'Ivrée, chez la marchesina Luighia..., où leur mariage devait être célébré.

Votre récit a toutes les apparences de la sincérité, lui dit le magistrat, et cependant il y a une petite difficulté qui m'empêche de le croire. J'ai long-temps habité Milan, je connais intimement la marchesina Luighia, et jamais elle n'a eu de maison de campagne aux environs d'Ivrée.

Judith fut attérée : ce peu de mots lui dévoilait tout; le comte l'avait trompée, indignement trompée. Quels étaient donc ses projets? Elle se tut et pleura. Quant à Filippo, il songea à peine à la consoler, et répondit par quelques sarcasmes et quelques lieux communs de libertinage, à l'usage des fats de tous les pays, aux sévères observations du magistrat.

L'interrogatoire achevé, on procéda à l'examen des papiers, peut-être feraient-ils connaître les projets du comte, peut-être découvrirait-on quelque complice subalterne, dont la justice devrait s'emparer, et l'on ouvrit la fatale cassette.

C'est ici que cette affaire prend ce tragique caractère qui remplit l'ame d'un sentiment d'effroi, et fait presque croire à une fatalité qui s'attache au coupable, quel que soit son crime, et quels que soient les motifs qui l'aient engagé à le commettre.

Outre des diamans et autres objets précieux, on trouva dans cette cassette, un acte de naissance qui prouvait que Judith n'était pas le fruit d'un mariage légitime, et plusieurs lettres de la femme qui devait être sa mère. Une de ces lettres écrite par cette inconnue peu de momens avant sa mort, prouvait, mais à n'en pouvoir douter, que jamais elle n'avait été mariée à M. B...; et cependant un acte de mariage parfaitement en règle, avait été déposé par ce dernier aux archives civiles de Novarre, lorsque lui et sa fille s'étaient fait naturaliser Piémontais.

Le magistrat jugea dès lors, qu'il aurait un

cruel devoir à remplir, et fermant l'oreille aux observations véhémentes du baron Fiorino, qui tempêtait, et commençait à se repentir de sa folle précipitation, et de son trop de vivacité dans l'action, dépêcha à Belgirate les mêmes hommes qui venaient d'arrêter la fille, en leur commandant de s'assurer de la personne du père.

Le jour commençait à peine à poindre, que de son côté le baron arrivait chez son ami à Belgirate. Il avait pris la poste, crevé deux chevaux, et fait le trajet de Novarre à ce village, en moins de trois heures. Il apprit au vieillard ce qui était arrivé, et le pressa de fuir, puisque la fuite était possible encore. Ce malheureux père, plongé dans le plus profond accablement, était muet et immobile à la même place où il l'avait laissé la veille. Il écouta à peine le baron, fut sourd à toutes ses instances, à tous ses efforts qui allaient presque jusqu'à la contrainte, Fiorino voulant le jeter dans une voiture, et l'emmener de gré ou de force.

— Que m'importent la vie et l'honneur, lui disait-il, ne m'a-t-elle pas déjà tué et déshonoré. — Il s'opiniâtra à rester; et dans la

journée fut arrêté et conduit à la prison de Novarre.

Le procès ne fut pas long. Il offrit peu d'incidens remarquables. M. B..... avoua tout; l'amour paternel avait seul causé son crime, pour sa fille, il s'était condamné à l'exil, et avait commis un faux, en supposant un acte de mariage.

— J'ai voulu rendre justice à mon enfant, que je ne croyais pas coupable de la faute de son père, et de celle de sa mère, j'ai voulu qu'elle pût marcher tête levée dans le monde; mais il y a là haut une justice plus sévère que celle des pères, et qui ne pardonne même pas à leur amour. C'est elle qui m'a frappé! Pendant quelques jours je me suis cru heureux; mais j'ai été puni par où j'avais péché... C'est ma fille !... ma fille seule qui s'est perdue et m'a perdu !... »

M. B..., reconnu faussaire dans un acte public, fut condamné, comme tel, à être pendu; mais grâce aux circonstances atténuantes, et à l'intérêt qu'il avait inspiré, sa peine fut commuée en vingt années de *carcere duro*. Il mourut le second mois de sa captivité.

Sa fille en apprenant ce procès et cette con-

damnation perdit la raison. Elle fut conduite à l'hôpital des folles de Turin. Là elle mit au monde un enfant mort. Du jour où sa folie commença elle ne parla plus italien. Elle répondait aux questions qu'on lui adressait par des couplets de ces vieux airs allemands, qu'elle chantait à son père dans leurs jours de bonheur. Quand sa folie prenait le caractère de la violence, on lui donnait une orange ou un limon et aussitôt tous ces symptômes de fureur s'apaisaient. Elle ouvrait le fruit, avec précaution, en exprimait soigneusement le jus, et avec de douces caresses offrait le breuvage qu'elle venait d'apprêter à quelqu'un des infirmiers qu'elle prenait sans doute pour son père. Elle mourut après trois années de maladie, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que par un châtiment du ciel, elle retrouva la raison peu de jours avant sa mort.

Quant à Filippo remis en liberté grâce à de pressantes intrigues, après une ou deux années de captivité, il reprit sa vie désordonnée. Ruiné complètement par le jeu et ses folles dépenses, il arriva au brigandage par l'escroquerie et le vol. Dans le mois de mars 1826, à la tête d'une troupe d'aventuriers, il attaqua

dans les défilés de Ronco la malle publique qui portait à Turin une somme considérable provenant de l'impôt génois. L'autorité était prévenue. Cerné par des forces supérieures et arrêté les armes à la main, il fut jugé et condamné à être pendu.

A l'entrée du défilé de Ronco, on voit, dans une cage en bois attachée à l'un des arbres de la route, une tête décharnée qui semble sourire, et quelques ossemens tout blancs. C'est le crâne de Filippo et le bras d'un de ses complices.

IV

LA DOUANE LOMBARDE ET MILAN.

Nous avons été subitement arrachés aux noires et pénibles rêveries, dans lesquelles ce récit nous avait plongés par notre arrivée à Sesto-Calende, où nous avons traversé le Tesin sur un bac. Comme nous sortions du Piémont, nous avons facilement pu nous dispenser de la visite de *la dogana*, moyennant quelques lires qu'Ubaldino a glissées discrètement dans la main du chef du poste, qui les a reçues chapeau bas. Mais entrant ensuite sur le territoire lombardo-vénitien, il a fallu subir l'avanie milanaise et la subir complète. Les douaniers de ce pays sont peut-être un peu moins grossiers que les douaniers français; mais avec des formes plus douces, en revanche ils sont un peu plus absurdes; en France, ce sont les bijous, les dentelles, les étoffes, etc., auxquelles on livre la chasse,

choses dont à la rigueur on peut essayer de jusfier la prohibition, quoique toutes prohibitions soient sottes et sans effet, du jour où la contrebande fait passer l'objet prohibé, moyennant une faible assurance. Ici c'est la pensée que l'on confisque, et le papier imprimé ou non imprimé, l'un comme représentant les idées, l'autre comme complice et pouvant servir à les représenter.

La main de ces messieurs a pour tout ce qui est papier une affinité si singulière, qu'ils ont arrêté au passage jusqu'à des journaux de 1817 enveloppant des souliers de bal, et j'ai vu le moment où avec l'enveloppe on allait retenir l'objet enveloppé, sans doute comme révolutionnaire. Deux ou trois mains de papier blanc ont été saisies comme marchandise neuve, et peut-être aussi comme un peu suspectes de jacobinisme; et nos pillards, l'expédition achevée, emportant leur butin, se sont retirés dans leur tanière avec une satisfaction sans égale, m'avertissant toutefois en souriant que je pourrai reprendre ces objets à mon retour, si je repassais de ce côté.

Cette odieuse cérémonie terminée, après

avoir changé le pesant voiturin contre une légère calèche, nous avançons rapidement vers Milan. Il est peu de plaisir comparable à celui de ce mouvement vif, à travers une belle contrée; l'imprévu vous attend à chaque détour de la route, devant vous s'ouvre un horizon varié et se déroulent de nombreux tableaux; au bonheur des sens vient se joindre celui de l'ame, l'imagination prend des ailes, et semble presque en donner au corps.

Tournés vers la longue chaîne des montagnes bleuâtres que l'on apercevait encore à l'horizon, nos yeux erraient vaguement des blanches cimes du Simplon et du Mont-Rose aux riches collines qui environnent le lac Majeur. Je m'enivrais en silence de cet air tiède et admirablement pur, que l'on respire dans ces beaux climats, et me laissais aller à la rêverie douce et un peu mélancolique, que l'on éprouve dans les premiers jours du voyage quand l'ame est tranquille; lorsque tout-à-coup le cri d'un de nos compagnons a brusquement mis fin à ces rêves. *Il duomo!* le dôme! nos yeux se dirigèrent vers le point qu'il indiquait, et devant nous, vers le sud,

nous aperçûmes les innombrables aiguilles de la Basilique milanaise, qui brillaient à travers les feuillages des vignes, des chênes et des sycomores, comme un glacier à l'horizon.

Plus on s'approche de Milan, plus l'éclatante blancheur de cette montagne de marbre contraste singulièrement avec la superbe et vigoureuse verdure de la plaine et le bleu sombre du ciel.

La poussière, l'ennui des douanes et des passeports, quelques figures d'abominables gueux, et beaucoup de mendians criards et voleurs effrontés, viennent malheureusement nous distraire de la beauté de ces spectacles.

En entrant dans la ville, nous avons revu l'arc inachevé du Simplon; des colonnes gisent sur la terre et donnent l'air d'une ruine à ce monument que le siècle a vu commencer.

Le nom de Napoléon résonne ici plus qu'aux jours de ses victoires. Le peuple surtout a pour lui une sorte de foi, d'adoration superstitieuse. Il est toujours prêt à vous raconter quelque histoire merveilleuse de celui qu'il appellait tyran il y a quinze ans.

La route du Simplon et les grands travaux

entrepris à Milan sont sans doute pour quelque chose dans cette espèce de culte ; un monument comme une bataille établit la mémoire d'un homme.

J'ai donc revu Milan. Depuis que j'en ai visité tant d'autres, cette ville a beaucoup gagné à mes yeux. A un certain âge on ne comprend *le beau* que d'une seule manière, c'est-à-dire *poétique*. Aujourd'hui tout est changé pour moi, et peut-être qu'en voyant moins de poésie dans chaque chose isolément, je l'ai trouvée dans plus de choses : même dans la sagesse, la netteté, la douceur, et peut-être aussi le calcul. Je ne sais si une telle réflexion ne vient pas de cette philosophie qui naît du manque d'illusions ; mais a-t-on droit de se plaindre si l'on remplace ces illusions par des réalités qui plaisent.

Ces masses énormes de pierre et de marbre, élevées à l'intérieur et à l'extérieur du dôme de Milan donnent à penser. Ceux qui les ont placées là, sont ou des gens convaincus, ou de hardis politiques, d'autres diraient de profonds coquins (*Les Visconti.*).

L'air sombre, froid et presque mystérieux de l'intérieur du temple, ces soixante colon-

nes de quinze pieds de diamètre et de cent pieds de hauteur, espèce de forêt de marbre, poussent au sentiment religieux. Ma conversion est presque commencée; pour l'achever je suis allé entendre le salut dans une autre belle église.

Dans ce pays-ci, la machine est encore en mouvement et marche toujours. L'église était entièrement pleine; on récitait les litanies de la Vierge et tout le peuple répondait en chœur. J'aime ces prières mêlées, on voudrait y joindre les siennes.

Quelques sons de l'orgue, que j'ai entendus avant de quitter l'église, m'ont presque tiré des larmes. J'ai cru que ceux qui avaient la foi étaient heureux, ou se trouvaient du moins sur le chemin du bonheur. Cet orgue était magnifique. Je n'en ai saisi que peu d'accords, et le charme a été d'autant plus vif. Je suis resté sur le désir.

D... que j'ai retrouvé à Milan et qui m'accompagnait, était triste et troublé. Il en est au premier voyage et à la première séparation; il a bientôt commencé les élégies.

« Ce soir, me disait-il, en revenant du Corso, et voyant passer cette foule, ces voi-

tures et tout ce monde brillant qui m'est étranger, j'ai compris ce que c'était que l'isolement. Je me suis senti l'ame émue; j'ai songé à mes amis, à.... que je viens de quitter, et j'ai repassé ma jeunesse; toute cette jeunesse occupée à l'aimer et à en être aimé; ces douces journées d'un travail commun; ces longues soirées aux longues parties, où j'effleurais à peine sa robe, seulement pour qu'elle me sentît *là;* ce souper après une mortelle bouderie, ce souper suivi d'un premier aveu!.....: toutes ces images, ou me roulent vaguement dans la tête, ou se représentent à moi avec une vivacité singulière, et comme enveloppées d'une sorte de teinte de mort prochaine ou d'éternelle séparation, qui leur donne le charme d'un passé sans retour, absolu, c'est-à-dire, d'un passé dont on ne doit pas même revoir les acteurs. Six années se sont écoulées depuis ces premiers momens de bonheur; et je crois à peine commencer le lendemain du plus beau de ces jours heureux. Au moins j'aurai vécu! Combien y en a-t-il qui, à vingt-cinq ans, puissent en dire autant? »

J'ai bien compris cette mélancolie des sou-

venirs. C'est l'isolement qui porte à ce retour sur soi-même, qui fait du bien d'abord, mais qui mènerait à l'absolu découragement, s'il se prolongeait trop. A Paris, dans le tourbillon, on se croit le cœur effacé, on le voudrait peut-être; quelques jours d'éloignement et de solitude, et l'on voit combien on s'était trompé. L'ame s'attendrit; on souffre, et l'on se réjouit de souffrir, parce que l'on sent qu'on aime!

L'isolement est tout au plus supportable quand le cœur est content; dans le malheur, il vous tuerait. Aussi je n'ai jamais compris ces voyages que l'on conseille aux malheureux qui sont la proie d'un grand chagrin. Est-ce pour les distraire qu'on les place seuls sur une terre étrangère, avec le fantôme de l'objet de leur passion?

Notre mélancolie philosophait doucement le long des murs du dôme, quand M. Bag... nous a rejoints. Il revenait à cheval de la porte orientale où il avait escorté madame L...; il est au moment de l'étourdissement du premier bonheur, et n'a rien compris à nos visages tristes. Nous nous sommes donné rendez-vous à la Canobiana, et il nous a rapide-

ment quittés, jurant contre les belles dalles en ruban qui pavent les rues de Milan, si commodes pour les voitures, et qui font l'admiration des voyageurs et le désespoir des écuyers milanais.

Nous nous sommes dirigés vers le théâtre; l'air tout le jour avait été un peu accablant et cette chaleur molle donnait au corps cette fatigue douce qui le pénètre en entier et se communique à l'ame. Nous avons passé en silence au pied de ces belles aiguilles du dôme, si blanches dans l'ombre quand la lune les argente et les détache sur l'ébène du ciel. Elles aussi, ont quelque chose d'inachevé qui n'est pas sans charme. J'ai retrouvé M. B..... à la Canobiana. Les Milanais sont bien en peine depuis l'événement de la Scala [1]. C'est presqu'un veuvage pour eux. Ils ont essayé de la Canobiana, mais ils trouvent cette salle incommode, petite. Elle ne renferme que cent cinquante loges, sur cinq rangs de trente chacune, plus les six d'avant-scène. Ce soir, on y donnait un ballet pantomimo-furioso. La danse agitée des femmes nous a fait beaucoup

[1] En 1830 une partie du plafond s'est écroulée.

rire, c'est une sorte d'attaque de nerfs en mesure, par momens elles levaient la jambe d'une manière vraiment inquiétante et plus qu'originale. Presque toutes ont l'air de vraies poupées fatiguées et traînées dans la poudre. Les hommes ne valent guère mieux. Leurs costumes ressemblaient à ceux des princes de la cour impériale en 1810.

On paraît aimer ici le sautillement nerveux chez les femmes, et l'extrême violence chez les hommes : la grâce manque.

Madame Orlandi a été peu applaudie dans l'*Aureliano in Palmyra* de Rossini. On a écouté un chœur, deux ou trois duos, un trio et voilà tout. On a vivement applaudi un solo de violon. L'orchestre était fort bon.

Musiciens, chanteurs, danseurs, tous saluent après les applaudissemens. Rien de plaisant comme de voir au milieu d'un pas, six ballerines s'arrêter à la fois, tirer leur révérence au public, et puis reprendre leur vol de plus belle. Le brigand du ballet était une assez bonne charge du beau italien, maigre, noir, mais d'un noir particulier, à moustaches et favoris énormes, et furibond.

La salle était loin d'être pleine et les deux

rangs de loges inférieures étaient seuls assez garnis. Nous avons fait deux ou trois visites. M. B... nous a présentés à la loge de madame L... Là, se trouvaient réunis quelques-uns des jeunes gens à la mode du pays. Ces *beaux* Milanais m'ont paru ennuyés et ennuyeux. L'élégance de leurs manières, ne répond pas à celle de leurs toilettes. D... m'a dit qu'ils les croyait *grossiers*, j'aurais plutôt dit, naturels, s'ils imitaient moins Paris; et comme le naturel, qui ne plaît que dans un commerce suivi ne peut remplacer l'esprit qui procède par saillies et plaît de suite, je pense qu'il faudrait plusieurs jours pour bien apprécier ces messieurs, aussi je ne prétends nullement les juger à la première vue, d'ailleurs la glace n'était pas brisée.

Ils ont une peur bizarre, c'est d'être séduits par les plaisirs que l'Autriche s'efforce de leur procurer. Je ne sais si cette terreur est bien fondée, ce soir du moins.

On a beaucoup parlé des affaires de France, de la guerre d'Alger, de la dissolution de la chambre, etc. Comme j'arrivais de Paris, j'ai été vivement questionné. Autant que j'ai pu en juger par cette conversation et d'autres,

les Milanais sont bien au fait de tout ce qui se passe aujourd'hui en France et en Europe. (Ils prévoyaient même ce qui devait s'y passer plus tard.) Et l'ignorance politique qu'affectent quelques-uns des jeunes gens les plus ardens, m'a paru plutôt feinte que naturelle, Spilimberg les effraie, et sous une domination assez ombrageuse, c'est une sorte de calcul comme la folie de Brutus.

Le naturel du peuple milanais est fort doux, et ses réunions sont loin d'être aussi bruyantes que celles d'autres grandes villes d'Italie et même de France. J'ai pu en juger à un grand exercice de voltige dans l'*arène*. Les écuyers avaient plus de feu, et en général moins d'adresse qu'en France; souvent ils manquaient leur coup et tombaient; mais ils se relevaient avec rage, et l'instant d'après, comme par vengeance, se montraient doublement adroits.

J'aurais ici beaucoup d'anecdotes à raconter; mais comme toutes roulent sur le sujet qui fait la grande occupation des Italiens, et que, chaque jour, dans notre siècle de morale et d'ennui sage, la galanterie est en retraite devant *le sérieux des mœurs* ou *la gravité*

des événemens, je craindrais de me compromettre. Je me tairai, ou je choisirai.

Il y a quelques mois, la belle marchesina Lell...., après une querelle assez vive avec son mari, eut tout à coup la fantaisie de mettre quelques gouttes d'un poison violent dans un verre de limonade qu'elle voulait boire, et qu'elle lui laissa boire, réalisant, mais avec d'autres circonstances, l'une des scènes du plus dramatique de nos écrivains. Le pauvre homme est mort en moins de trois minutes. Une chose étrange, c'est que la marchesina Lell.... aimait ou paraissait aimer beaucoup son mari, et qu'en revanche elle supportait à peine B., la cause de la querelle, avec qui elle s'est enfuie. Depuis ce fatal événement, toutes les imaginations se sont mises à la torture pour expliquer de semblables contradictions : toutes s'y sont perdues.

Nous avons aussi beaucoup *travaillé* entre nous sur cet événement du jour, sans pouvoir nous arrêter à rien de satisfaisant; et peu à peu l'étude de cet étrange problème féminin nous a conduits à de *hautes considérations* morales, comme on dit aujourd'hui.

N'y aurait-il pas dans la vie des journées

fatales qui disposent de nous, sans nous? Dans ces momens d'étourdissement, le passé s'oublie, le présent se déguise, l'avenir s'efface, et le cœur, qu'une affreuse anxiété semble glacer, reste muet quand la tête parle.

Dans ce silence de l'ame, la voix de mauvais conseil retentit seule comme le tonnerre; elle nous assourdit, nous trouble, nous hébète, et nous jette, avec une irrésistible furie, dans un avenir d'infortune et de remords.

Ce n'est ni de la passion, ni de la folie, ni de la légèreté. C'est une espèce de fascination morale diabolique, qui ne nous laisse qu'une idée et une idée mauvaise. C'est une sorte de vertige intellectuel aussi enivrant que le vertige physique, et qui comme lui nous attire vers l'abîme, par un sentiment indicible de laisser aller et presque de désir. Il semble qu'une mystérieuse puissance nous ait vendu corps et ame, et que nous soyons chargé d'acquitter nous-même le marché, de nous livrer.

Énergie fatale d'égarement, folie sauvage, c'est elle qui pousse Napoléon à Moscou, qui retient devant le tapis vert le joueur qui vient de gagner un million, et qui le ruine,

c'est elle qui étreint avec sa main de fer, une faible femme et l'oblige à sacrifier avec scandale l'homme qui a son cœur, pour celui qui a troublé sa tête, dût-elle ensuite en mourir de désespoir.

Amour, puissance, faiblesse, ambition, folie, voilà tous les agens de cette affreuse fatalité! prodigieux abîmes moraux, l'homme croit les franchir d'un seul bond, mais, au milieu du trajet, la tête lui tourne, et on le voit bientôt tourbillonner et se perdre dans leurs profondeurs.

Ces considérations expliquent la faute et même le crime par la faiblesse, et conduiraient à l'indulgence et presqu'au pardon.

V

LE LAC DE COME.

Domaso, 1er juin.

Ce matin nous avons franchi en moins de six heures la distance qui sépare Milan de Lecco sur le Lac de Come. Le *Veloce* qui nous a transportés justifie assez bien son nom, et nous sommes arrivés à Lecco long-temps avant le départ du bateau à vapeur pour Domaso. Depuis deux années, de nombreuses voitures du même genre que celle qui nous a conduits ici, c'est-à-dire une espèce d'omnibus fort commode et pouvant contenir quinze à dix-huit personnes, partent de Milan pour Novarre, Bergame, Pavie, Como, Sesto Calende, etc. Dans ces dernières villes elles correspondent avec les bateaux à vapeur, ce qui rend les communications très-rapides.

Quoique nous eussions quitté Milan de grand matin, un peu au-delà de Monza nous

avons trouvé la chaleur. Nos postillons se sont arrêtés, et ont pris sans façon dans les haies et les arbres qui bordent le chemin, assez de branchages pour habiller complétement nos cinq chevaux, et défendre aux rayons du soleil l'accès de l'intérieur de notre voiture. Espèce de buissons mobiles, nous nous avancions avec rapidité, et devions avoir assez la tournure de la forêt de *Dusninane*, lorsqu'elle vient faire ses évolutions autour du château de Macbeth.

Jusqu'alors notre position était tenable, mais bientôt, quoique nous fendissions l'air fort rapidement, l'excessive chaleur nous a désespérés. Nous cherchions à nous consoler en admirant la dentelure vaporeuse du *Rezegone*, qui se développait devant nous, et la belle campagne de Brivio, coupée de ravins pittoresques et peuplée d'une foule de jolies habitations milanaises, quand ce seul plaisir nous a été enlevé.

Un petit maître de Monza qui se rendait à Lecco dans une élégante sédiole, nous a devancés, et malgré les cris furieux de nos postillons, courant imperturbablement devant nous nous a bientôt enveloppés d'un épais rideau

de poussière. Dès lors nous nous vîmes condamnés à suivre cette espèce de météore, qui placé devant nous comme la nue devant les Hébreux, nous laissait à peine entrevoir les rives du lac. Nous avons voyagé de la sorte, d'Olginate à Lecco, où nous sommes arrivés enfin, excédés de fatigue et suffoqués par la poussière et la rage.

C'était le jour du marché; une population bruyante venue de la plaine, des rives du lac, ou descendue des montagnes, remplissait les rues et les auberges du bourg. Je remarquai, pour la première fois, quelques-unes de ces figures de Bergame, prototypes de l'arlequin, dont elles ont l'accent, la bonhomie et le visage écrasé. J'ai trouvé aussi dans la foule quelques-uns de ces personnages, que M. Manzoni a si vivement dépeints dans sa fiancée. Une jeune fille, rose, à l'air doux, avec de grandes aiguilles d'argent dans les cheveux, m'a paru ressembler à sa Lucie; quant à son amant, je n'ai pu le rencontrer parmi tous ces jeunes campagnards endimanchés, au chapeau blanc, à la veste courte, au pantalon de nankin et à l'air un peu insolent, qui fourmillaient et se fâchaient dans les auber-

ges; pour le curé Abondio, il a aussi perdu son air simple et naif et son caractère timide; il jure, il crie, est vif, délié, railleur, et le verre et les cartes à la main tient tête dans les cafés aux jeunes gens du pays les plus déterminés.

En attendant l'heure du départ du bateau, je suis monté sur la colline qui domine la ville, et j'ai dessiné l'ensemble du port. De ce point la vue est charmante, les haies d'épine-vinette, de roses et de figuiers qui bordent la route étaient couvertes de nombreux insectes qui bourdonnaient autour des fleurs. J'en ai recueilli quelques-uns que je ne connaissais pas. Le peu d'ombre que l'on rencontrait me força heureusement d'abréger ma promenade, car au moment où j'arrivais sur la place la cloche du bateau appelait les voyageurs à bord. Des barques nombreuses se détachèrent de la rive et en moins d'une demiheure une centaine de passagers se trouvèrent embarqués. Les secondes places étaient encombrées; mais dans la première section du bateau nous étions fort à l'aise.

C'était une journée productive pour le patron. Aussi, son humeur était-elle charmante.

Profitant de ses bonnes dispositions, nous l'avons fait causer, et bientôt nous avons été au courant d'une partie des coutumes et de la chronique scandaleuse des différens villages et casins qui se montraient à nous, à mesure que nous avancions sur le lac.

De loin, toutes ces petites maisons blanches, percées de fenêtres noires, ont l'air de dés à jouer. Quelques petites taches rouges, jaunes, bleues, blanches, que l'on voit remuer à leurs bases, leur donnent un air vivant; et bientôt, en pensant que ces points presque imperceptibles sont des hommes, l'imagination refait un nouveau travail; ces objets reprennent leurs véritables dimensions, et chacun de ces dés devient quelque grand château, riche demeure de quelque noble Milanais.

Une chose m'a frappé au commencement de la traversée; c'est l'extrême ressemblance qui existe entre les environs de Lecco, du côté du Rezegone, et les environs de Grenoble et de Voreppe.

Au sommet des montagnes, c'est la même roche grise et nue, la même végétation assez vigoureuse à leur base, et presque le même

style dans les fabriques. Je croyais, par moment, voyager dans la vallée de l'Isère changée en lac.

Au bas des collines exposées au midi et presque sur le rivage du lac, on voit quelques arbres gris et maigres, qui, de loin, ressemblent assez à ces buissons épineux qui croissent au bord des rivières de montagnes, dans le fond des vallées incultes et ravagées comme celles du Rhône, du Tésin, de l'Adige; ce sont des oliviers, qui n'acquièrent ici qu'une très-médiocre dimension. L'huile qu'on en retire est détestable. Cela tient à l'habitude qu'ont les campagnards de laisser l'olive fermenter et presque pourrir sur la terre. Ils prétendent, de cette manière, donner à leur huile le goût du fruit, et ne lui donnent qu'un goût de croupi.

Nous avions à bord quelques Milanais, plusieurs riches habitans de Sondrio, quatre ou cinq voyageurs allemands et trois ou quatre Anglais, pareils à ceux que l'on rencontre partout, s'évitant entre eux comme la peste, et gardant une certaine *dignité* même avec leur ombre. Ces messieurs étaient fort occupés de ce qui se passait alors en France et du

résultat probable des élections (celles qui en ont eu de si prodigieux). Ils discutaient, déclamaient et déraisonnaient à qui mieux mieux, comme il arrive les trois quarts du temps lorsque l'on parle politique et que l'on s'échauffe. Comme Français, j'ai encore été questionné.

Alger, aussi, les occupait beaucoup. On n'avait pas encore de nouvelles du débarquement de l'armée d'Afrique, et déjà des bruits absurdes couraient sur le résultat de l'expédition. J'ai remarqué de nouveau que les doctrines démocratiques trouvaient ici beaucoup de sympathie, et qu'on s'exprimait publiquement sur certaines choses délicates avec un bien autre abandon qu'en 1827.

Malgré ses beautés, le bassin de Lecco est loin d'être aussi pittoresque que celui de Como. Ce n'est que peu avant la réunion des deux bras du lac, aux environs de Limonte, que l'aspect du pays commence à devenir vraiment enchanteur. Il y a quelque chose du Dominiquain et de Léonard de Vinci dans cette nature âpre et douce à la fois. C'est une sorte de sublime, tendre, *rêveur*, immense! Au point de jonction des deux lacs, la sombre et ma-

gnifique verdure du promontoire de Bellagio se détache avec une admirable vigueur sur les cimes hardies et vaporeuses des montagnes de Griante et de Menaggio ; l'azur solide et étincelant du ciel et les eaux bleues du lac encadrent merveilleusement ce tableau.

Je ne sais, mais ces grands spectacles de la nature portent l'ame à la tristesse; et devant un site grand et sublime, j'ai toujours rencontré cette indéfinissable émotion dans tous les cœurs qui ont ce fond de tendresse, base véritable de la constitution de l'artiste. J'ai honte, en ce moment, de m'être quelquefois moqué des lakistes [1]. Je les jugeais à Paris, dans un salon, entre une conversation politique et une contredanse. Ici je les comprends mieux. D..., à qui j'en faisais la remarque, m'a dit : « J'éprouve la même sensation; depuis une heure je rêve ; je me sens heureux, et heureux avec une certaine tristesse qui n'est pas sans douceur.

En glissant rapidement sur un beau lac, ce repos du corps, accompagné du plaisir du

[1] Secte de sentimentalistes anglais dont la philosophie est inspirée par les beautés de la nature.

mouvement pour les yeux et de la variété des impressions des objets environnans pour les sens, réveille toutes les idées douces et tristes, la solitude, la jeunesse, l'amour; l'ame retourne dans le passé, ou travaille délicieusement sur l'avenir. Elle retrouve le souvenir de quelqu'une de ces belles matinées de jeunesse, d'abandon et de liberté, ou tout entier à l'ivresse de ce premier bonheur que l'on croyait inaltérable, perdu sous quelque bois sombre, ou errant sur quelque colline écartée, on s'énivrait de projets et d'espérances, souvent même de réalités.

« Deux années se sont écoulées, me disait D..., depuis que seul pendant des journées entières sur les collines de Varèse ou de Magadino, libre comme cet air pur qui m'environnait, sans chagrins, sans ennuis, mais non sans souvenirs, je me laissais aller au hasard à travers ces paysages toujours beaux, toujours nouveaux. Je jouissais de tout et de mille manières différentes, du parfum des fleurs, de l'éclat d'un insecte, du bruit d'un torrent, et même de l'ardeur de ce soleil qui m'obligeait à chercher l'ombrage de quelque vieux châtaignier. Là je m'étendais douce-

ment, passant des heures à regarder le ciel, ou à étudier un rocher, un lac, une montagne, ou quelque gros nuage blanc qui se déroulait magnifiquement sur ma tête.

Je ne connais d'égal à cette jouissance, que le souvenir de la jeunesse de vingt ans, avec ses folies, sa verve et ses idées d'avenir, rappellé tout à coup et en entier par quelque chansonnette vive, que l'on a entendue à cet âge, pendant une de ces nuits étoilées, sous ce ciel bleu-noir de l'Italie, si velouté, si mélancolique, si pur, si favorable à la volupté.

Ces sensations, il faut pour les éprouver une ame que le malheur n'ait point touchée. On les perd le jour où l'on a été trompé dans quelque grand intérêt de la vie. De douces et tendres, elles deviennent amères, rongeantes, ironiques. La vie est flétrie. »

Après cette belle tirade sentimentale, D... a fait une pirouette, allumé un cigarrito et, s'étendant sur le pont, à l'ombre de la tente, a suivi d'un œil vague et presque extastique, les belles bouffées de fumée qui s'échappaient de ses lèvres et tournoyaient dans les airs.

Je me suis rapproché des passagers ; on

parlait mœurs. M. B....., Milanais aimable, s'est attaché à nous prouver qu'en amour, c'était une logique de faits très-serrée, qui menait d'abord au coup de poignard, et par suite à l'échafaud. Je ne répéterai pas tous ses raisonnemens qu'on ne comprendrait pas, ou qu'on trouverait peu moraux. A l'appui de sa théorie passionnée, il nous a cité beaucoup de faits qui ont *révolté* nos Anglais, et différentes histoires, entre autres, celle du curé Grana de Berg....

Grana était remarquablement beau. A l'âge de quinze ans, il devint éperdument amoureux de sa cousine Angiolina Bettina, jolie blonde aux yeux et aux cils noirs. Il la demanda en mariage ; mais Bettina avait donné son cœur au docteur Ubaldo B....... qu'elle épousa peu de temps après.

Dès lors Grana tomba dans la mélancolie la plus profonde ; sa santé s'altéra, et à la suite d'une grave maladie, il entra dans le séminaire de Milan, où il se fit remarquer par ses austérités, un zèle ardent, et un travail opiniâtre. Nommé curé de T....., pendant plus d'une année sa conduite fut exemplaire et on citait comme modèle de vertu et de dévotion le

beau curé [1]. Malheureusement il avait revu sa cousine et sa passion s'était rallumée; vaincu enfin dans cette lutte furieuse des sens contre Dieu (je cite les paroles de M. B....), il oublia son ame et ne songea plus qu'à posséder celle qu'il aimait ou à mourir.

Un soir, après l'*Ave Maria*, Bettina s'étant présentée au tribunal de la pénitence, le curé Grana lui fait un ardent aveu de sa passion et sollicite un rendez-vous. Après plusieurs années de mariage, Bettina, contre la coutume (c'est toujours M. B.... qui parle), aimait encore son mari. Cependant elle fut ébranlée et demanda jusqu'au lendemain. Rentrée dans sa demeure, elle fond en larmes et avoue tout à son époux. Celui-ci, mauvais plaisant, au cœur sec, se croit outragé, jure intérieurement de se venger; et, sous prétexte de corriger le malheureux prêtre, engage sa femme à promettre le rendez-vous.

A la nuit, Grana fut averti par Laura, servante de Bettina, que, sur les deux heures du matin, il trouverait une corde pendante

[1] Dans certaine religion d'origine contemporaine il eût pu *se poser* père suprême.

sous les fenêtres de sa maîtresse. A l'heure indiquée, Grana arrive, trouve la corde, se l'attache sous les bras avec plusieurs nœuds, donne le signal convenu, et bientôt se sent rapidement enlevé vers la fenêtre désirée. Encore quelques minutes et il va trouver le bonheur! Mais la corde fatale s'arrête et Grana reste suspendu et garotté à trente pieds du sol. Que l'on juge de la rage du prêtre passionné. Il fait de longs et d'incroyables efforts pour briser les nœuds qui le rétiennent et se précipiter, mais en vain. (On dit que dans ce moment Bettina, aux pieds de son mari, le suppliait de borner là le châtiment du malheureux prêtre, mais le cruel fut inflexible.)

Entendant les rires de son rival, la fureur du curé redouble. Écumant de rage, il frappe du pied la muraille, et, donnant à la corde un violent mouvement de balancier, il tente de se briser le crâne contre la pierre. Le coup fut si terrible que le malheureux s'évanouit.

Il était depuis quelques instans plongé dans cette sorte de léthargie, quand, vers les trois heures du matin, des paysans se rendant à leurs vignes le virent ainsi suspendu. La

gaîté bruyante de ces gens grossiers le tira de son évanouissement, et que l'on juge de sa honte quand tout à coup il se voit lentement descendu au milieu de cette foule moqueuse et brutale; il se hâte de briser ses liens, et, poursuivi par les huées des femmes et des enfans, se réfugie dans sa demeure couvert de confusion et le cœur plein de rage.

A la suite d'un tel événement, il encourut les censures ecclésiastiques et ne reparut à l'autel qu'après deux années d'expiations. Sa conduite, désormais exemplaire, fit bientôt oublier sa faute; il fut même peu de temps après nommé curé de l'une des églises de Berg... Ubaldo s'était aussi depuis quelque temps établi dans cette ville.

Le samedi 29 septembre, à la nuit tombante, Gieronimo Forte, jeune peintre de Bergame, se rendant par une petite ruelle déserte, de la ville haute dans la ville basse, vit un homme d'une haute taille immobile contre l'un des murs; il se rappela depuis qu'il était vêtu de noir. Dans la nuit un voiturin qui pansait ses chevaux dans une écurie voisine crut entendre du côté de la ruelle des gémissemens étouffés. Le lendemain on trouva dans cette rue le corps

de Bettina, et les experts reconnurent qu'elle avait été étranglée, après avoir subi les derniers outrages. A peu de distance de là on ramassa un bouton noir usé, et l'on remarqua sur le sol quelques traces de salive mêlée de sang. Les soupcons tombèrent de suite sur le curé. Bartholomeo L......., chef de la police du district, se rendit aussitot à l'église où Grana célébrait le saint sacrifice de la messe.

Instruite du meurtre, une foule immense y assistait, et suivait en silence et avec un air farouche les moindres mouvemens du curé. Un grand murmure se fit cependant entendre au moment de la communion. Mais aucune espèce d'émotion ne se manifestait sur l'impassible et pâle figure du prêtre , et ce calme en imposait au peuple. On remarqua seulement qu'il portait assez souvent à la bouche, un mouchoir sur lequel on crut apercevoir des taches sanglantes.

La messe achevée, Bartholomeo se transporte avec les carabiniers à la demeure du curé. On procède à la visite, et l'on trouve bientôt un habit auquel manquait un bouton, celui qu'on avait recueilli sur le théâtre du meurtre était absolument pareil à ceux qui restaient

encore à l'habit; Grana avait en outre une dent cassée; pressé vivement, il finit par avouer tout et fut condamné à être pendu.

Le jour de son exécution toutes les populations des villes, des plaines et des montagnes des environs, accourues à ce spectacle comme à une fête, garnissaient les alentours du gibet. Grana traversa avec calme les flots de ce peuple furieux qui voulait le mettre en pièces. Monté sur l'échelle, il demanda à parler, et commençant l'histoire de sa passion, de ses combats, de son humiliation et des atroces souffrances qui depuis l'âge de quinze ans s'étaient attachées à son cœur, il eut bientôt captivé l'intérêt et arraché des larmes à ces nombreux assistans, puis, faisant entendre d'une voix haute et émue des paroles de repentir, il acheva avec tant de résignation et de douce mélancolie cette espèce de confession publique, que ce peuple tout à l'heure ennemi, se levant à la fois, demanda sa grâce à grands cris. Déjà même pour le sauver, les actions allaient succéder aux menaces, quand Grana d'un seul geste, imposant silence à toute cette foule soulevée, supplia ses malheureux frères de le laisser mourir et de ne point le

priver du ciel pour le supplice de la vie.

L'exécution terminée, le peuple renversant la garde, se précipita vers l'échafaud, en détacha le corps avec respect, et se disputa avec une sorte de fureur les moindres parcelles des vêtemens *du saint*, comme on appelle aujourd'hui le beau curé. Un batelier de Domaso m'a montré ce soir quelques-unes de ces bizarres reliques.

Avant d'arriver à cette petite ville, nous avions déjà semé en quelque sorte le long du lac la plupart de nos passagers. A la hauteur de Dongo nous tournâmes un peu vers la droite, et entrâmes dans le vaste bassin qui s'étend de Domaso à Colico. Une embarcation attendait au milieu du lac les voyageurs qui devaient se rendre dans ce dernier bourg dont nous apercevions les maisons blanches à une lieue et demie sur la droite, non loin des ruines du fort Fuentes. Les vastes marais de l'Adda dont les miasmes pestilentiels infectent une partie du littoral de Colico à Novate s'étendent sur toute cette côte, qui vue du milieu du lac paraît fort basse.

Vers l'embouchure de l'Adda elle ne forme qu'une ligne verte, parfaitement droite,

interrompue seulement par la masse noire des ruines du fort et de ses ouvrages.

Au delà, s'élèvent comme un mur, les flancs bruns et décharnés des monts de Mozzo, sur les sommets desquels brillent çà et là quelques bandes de neige. Au fond du lac, vers la droite, on aperçoit les bourgs de Gravedona et de Domaso. Leurs maisons blanches et rouges, semblent appliquées sur la verdure des vignobles et des arbres fruitiers, qui couvrent les premiers gradins du mont Francesco.

En approchant de Domaso, nous vîmes un grand drapeau, qu'à deux reprises différentes, on hissait sur le port. « Ce sont deux voitures qui viennent du Splugen, et qui demain iront à Como, nous dit le patron enchanté; » et il ne manqua pas de nous faire remarquer les énormes avantages que le bateau à vapeur donnait aux voyageurs. « Pour deux louis, vous êtes transportés avec votre voiture au bout du lac, par quelque temps qu'il fasse. Autrefois, il fallait payer trois fois plus, et souvent rester plusieurs jours en chemin avec ces pauvres barques à une seule voile. »

La bourgade de Domaso a quelque chose d'attrayant à la première vue, son joli port

entouré d'arcades, ses rues italiennes, dont les maisons sont blanchies chaque année, et ce quai, auquel sont amarrées une foule de barques, couvertes de toiles de toutes les couleurs, donnent à ce petit port, un air vivant et gai.

En mettant pied à terre, nous avons été obligés de livrer bataille à la foule *des faquins* qui voulaient, bon gré mal gré, s'emparer de nos bagages; trois de ces colosses se réunissaient pour porter une malle qui ne pesait pas dix livres. Nous n'avons pu nous délivrer de leurs opiniâtres complaisances, qu'en leur affirmant à bien des reprises, que nous n'étions pas Anglais.

Enfin, nous nous sommes laissés conduire dans ce que l'on nous a assuré être la meilleure auberge du bourg. Quoique les murs fraîchement peints à fresque, fussent décorés dans le goût italien, la maison n'était pas d'une excessive propreté; mais la vue magnifique que nous avions sur le lac, nous dédommagea amplement.

—Il y a une dixaine d'années, nous dit notre hôte, ce pays était à peine visité par quelques voyageurs égarés; aujourd'hui, grâce aux magnifiques routes du Splugen et de l'Ortel-

Spitz, et au *sublime et merveilleux vapore*, l'auberge n'est jamais vide, mais bien au contraire toujours pleine, surtout pendant la belle saison.

Nous avions encore quelques heures de jour à donner à la promenade; je chargeai de nos portefeuilles un enfant du village, puis, nous laissant guider par lui à l'aventure, et suivant un sentier rapide qui s'élève dans la montagne au-dessus de Domaso, nous sommes parvenus à un charmant ermitage.

En gravissant pour y arriver, nous nous retournions involontairement, pour jouir plus tôt de l'une des plus magnifiques vues du lac.

Sous nos pieds, s'étendait Domaso, dont la masse obscure et brune se détachait fortement sur le bleu limpide du lac; seulement, quelques liserés d'or entouraient ses toits italiens, la tour de son église élégante et quelques beaux cyprès, qui élevaient hardiment leur noire et solitaire pyramide.

Plus bas, l'œil plongeait sur toute la longueur du vaste bassin d'azur, qui, bordé à droite et à gauche par les nombreuses déchirures de montagnes bleuâtres, et par une foule de blanches habitations, s'étendait sans bornes

devant nous. Enfin, à l'occident, par delà les dernières collines de Varèse et de Lugano, le soleil lançant au loin ses jets d'or, de flamme et de pourpre, se couchait dans toute sa pompe italienne.

Après avoir gravi pendant quelques minutes encore, nous sommes arrivés à un petit plateau, situé en avant de l'ermitage. D... qui me devançait, poussa un cri d'admiration; j'accourus, et je fus ravi, à la vue d'un tableau moins resplendissant peut-être, mais aussi beau que le premier.

Devant nous une élégante fabrique, jetée sur un roc isolé, semblait comme perdue au milieu des collines solitaires dont les sommets seuls étaient encore éclairés par les lueurs jaunes et rougeâtres du couchant.

Entre ces premiers plans déjà dans l'ombre et un prodigieux rempart de montagnes roses et vaporeuses, le lac enfonçait hardiment une longue et étroite bande du bleu d'outremer le plus vif. Plus loin, vers la droite et comme à travers une brèche de la muraille de rochers, on apercevait le fort Fuentes, toute la Valteline, et le cours sinueux de l'Adda renfermé entre deux vastes chaînes de monts

élevés. Le violet pourpre et noir de leurs bases confuses se mariait par les transitions les plus délicates, les plus suaves et les nuances du lilas le plus tendre, avec le rose ardent de leurs cimes. Plus loin encore, tout le fond de la vallée était perdu dans une ombre vaporeuse, seulement quelques rayons du soleil couchant, pénétrant de loin en loin à travers la fente d'un précipice ou une échancrure des montagnes, jetaient une ligne d'or, sur une ville lointaine, un replis du fleuve, ou la tour de quelque chateau solitaire. Enfin, par delà ce lac, ce fort, cette vallée obscure et toutes ces cimes entassées, l'Ortel-Spilz et le Tonal apparaissaient à l'horizon comme deux géans couverts de leur armure de neige et de glace, et resplendissans encore de tous les feux du soleil.

De Domaso à ces hautes montagnes, il y a peut-être vingt à vingt-cinq lieues en ligne directe; mais nous étions fort élevés et l'air d'une admirable pureté n'était troublé par aucune vapeur. Nous nous sommes hâtés de faire de rapides esquisses de ces grands tableaux et nous sommes rentrés de nuit à Domaso, fatigués d'admirer.

VI

LE LAC DE CHIAVENA. — NOVATE. L'ÉBOULEMENT DE PLURS.

Novate, 2 juin.

Je devais quitter aujourd'hui D..., qui, de Milan où je l'avais rencontré, se rendait à Constance par la route du Splugen. Je me suis décidé à l'accompagner jusqu'aux carrières de granite de Riva, sur le chemin de Chiavena. Dans un premier voyage, je n'avais pu les visiter.

Nous étions dans la barque qui devait nous conduire à Novate, sur les bords du lac de Chiavena, à un quart de lieue environ de Riva, et n'attendions plus que le patron, quand il est arrivé accompagné d'une cargaison de farine que l'on s'est hâté d'embarquer. Il faisait grand vent, et l'un des malheureux portefaix (*faquins*) ayant crevé un de ces

énormes sacs en le jetant dans le bateau, en un clin-d'œil, nous avons été enveloppés d'une épaisse et blanche atmosphère. Le patron jurait, avec une voix de tonnerre, par Bacchus, Diane, la madone ou la p..... indifféremment; le *faquin* se désespérait; les passagers fuyaient en criant.

Enfin, tout ce tapage achevé et le nuage à peu près dissipé, nous sommes sortis de cette affaire assez mauvaise, blancs comme la neige et riant comme des fous. Bientôt le malheur a été réparé; et à l'exception de quelques livres de farine qui nous saupoudraient des pieds à la tête, ou que le vent avait emportées, le sac a été remis en état, et nous sommes partis, laissant au temps et au souffle du zéphir le soin de détruire notre mascarade. Sous la blanche enveloppe qui nous recouvrait, nous ne ressemblions pas mal à des ombres. Notre batelier, de mauvaise humeur, jouait assez bien son rôle de Caron, n'ayant que trois dents, trois cheveux, cassé par l'âge, et jurant par Bacchus, comme ce païen. Dans ses façons ardentes et cavalières, le vent de Sirroco qui nous poussait, avait assez l'air de sortir de quelque soupirail du Ténare,

Quant aux belles ondes qui nous environnaient, elles ne ressemblaient pas plus aux flots du Styx ou de l'Achéron, que le jour qui nous illuminait à la nuit infernale. Au demeurant, l'illusion était complète.

Comme le vent nous était favorable, nous avancions rapidement, courant le long des rives du lac et fendant ses vagues houleuses. Nous avons passé devant Gera et Sorico. Un de ces deux villages, le premier je crois, a été ravagé, il y a plusieurs années, par une trombe qui entraîna avec elle une partie des montagnes voisines. Les murailles d'une grande habitation sont encore debout; d'énormes quartiers de rochers, et des dunes d'un gravier blanchâtre apporté par le torrent, recouvrent cette terre désolée.

Un peu après Sorico, nous avons été témoins d'un phénomène remarquable. Le vent, soufflant avec force, refoulait les eaux du lac vers l'embouchure de l'Adda, qui, sur une ligne parfaitement droite de près d'une lieue d'étendue, luttait contre elles avec fureur. Les forces de ces deux puissances liquides étaient si également balancées, que les eaux grises et limoneuses de l'Adda, grossies par

les pluies récentes et la fonte des neiges, et couvrant tout l'espace marécageux qui s'étend du village de la Bocca au fort Fuentes, ne se mêlaient aucunement aux eaux bleues et transparentes du lac. Vue d'un point éloigné, la ligne de la séparation des couleurs paraissait de la plus grande netteté; mais en s'approchant, l'effet, quoique fort sensible, n'était plus aussi prononcé. Notre patron, qui, oubliant son malheur, avait peu à peu repris sa belle humeur, nous conduisit sur le théâtre de ce combat des flots et des couleurs, et nous fit, malgré l'agitation des eaux, passer et repasser à plusieurs reprises, de la zône grise à la zône bleue et de la zône bleue à la grise. Enfin, laissant ce singulier spectacle, nous nous sommes engagés dans un canal plus resserré; et doublant un promontoire fort élevé, nous sommes entrés dans le bassin du lac de Chiavena.

Là, plus un souffle de vent; la voile lourde est tombée le long du mât, et la barque n'a plus marché qu'à l'aide de la rame. Ce lac solitaire, d'une forme ovale et allongée, a près de deux lieues dans sa plus grande longueur; de toutes parts il est renfermé entre

les plus hautes montagnes que j'aie jamais vues; ses eaux troubles et pesantes, contenues par l'Adda, qui, passant avec la rapidité de la flèche au débouché de ce bassin, s'oppose à leur sortie, semblaient immobiles; on eût dit une table de marbre. Dans certains endroits, elles étaient si peu profondes, que notre barque se frayait difficilement un passage au milieu d'une forêt de roseaux desséchés; et plusieurs fois je vis l'instant où nous allions échouer sur cette vase molle et infecte.

L'immobilité de l'air et des eaux rendait la chaleur insupportable. Un soleil de plomb pesait sur nos têtes, et l'air humide et rarement renouvelé de cette grande prison, nous écrasait de son poids.

Plusieurs fois, malgré les avis de nos bateliers qui me menaçaient de *l'aria mala*, de la fièvre et de pis encore, je fus sur le point de me laisser aller à un invincible besoin de sommeil; je me sentais étourdi et comme ivre; par momens il me semblait que les énormes montagnes qui entourent ce bassin morne et sombre, s'agitaient, s'ébranlaient, et couraient autour de nous; je me sentais comme étouffé entre leurs épouvantables murailles de cuivre,

de fer, et de rouille. Pour reposer ma vue troublée, je cherchais un peu de verdure à leurs bases et je ne rencontrais que de tristes plaines de joncs rougeâtres, des roseaux jaunes et brûlés. Les eaux vaseuses et presque fumantes du lac semblaient s'élever , s'abaisser, se balancer devant moi. Je ne luttais plus, et tout entier à une sensation pareille à celle qu'éprouvent les buveurs d'opium, je succombais et me laissais aller aux lourdes et vagues jouissances d'un demi-sommeil, quand un accident heureux vint me tirer de ce mortel engourdissement; la barque resta un moment immobile sur la vase, et il fallut tous les efforts de notre équipage réuni pour la remettre à flot. Ce faible exercice nous avait épuisés, et nous étions baignés de sueur et morts de fatigue quand nous sommes arrivés à Novate.

Après quelques momens de repos, nous avons visité les carrières de Riva. On suit pour s'y rendre, la route de Chiavena, qui monte lentement le long d'une pente rocailleuse. Il suffit de s'élever de quelques toises pour renaître, et nous avions à peine quitté les rivages du lac, que nos forces étaient reve-

nues. Ici comme dans presque tous les pays de montagnes, l'exploitation des granites se fait à découvert. Une vingtaine d'ouvriers étaient employés à tailler et à polir les grandes dalles destinées au pavage des rues de Milan, ou achevaient plusieurs belles colonnes commandées par quelques couvens du voisinage, car dans ce pays la colonne est naturalisée partout.

Le granite que l'on travaille ici n'est pas d'une excessive dureté, il est blanc et offre beaucoup de ressemblance avec le granite de Baveno sur le lac Majeur.

Novate où nous sommes retournés, est situé sur un terrain légèrement incliné qui s'étend entre le pied de montagnes perpendiculaires et le lac.

L'hiver, des vents glacés qui descendent du pays de Chiavena, et du val Bregaglia, y rendent la température très-rigoureuse. L'été, la chaleur y est insupportable et l'air très-pernicieux. Souvent des fièvres règnent avec une telle violence, et la mortalité est si grande sur tout le littoral du lac, que pendant l'été les habitans sont obligés de se retirer dans les montagnes pour échapper à cette sorte de

contagion. Nous n'étions encore qu'au commencement de juin lorsque je passai à Novate, et déjà la plupart des habitans avaient ce teint pâle et verdâtre que donne le mauvais air, et leur maigreur était extrême. Il n'y a guère que les bateliers, les pêcheurs et ceux qui font le commerce du lac, qui demeurent tout l'été sur cette rive empoisonnée.

Quelques jardins chétifs, des pâturages et des marais, entourent le village; en les parcourant, j'ai recueilli plusieurs insectes remarquables.

L'église nous a paru fort élégante; c'est toujours l'objet de luxe dans ces pays. Nous y avons remarqué quelques tableaux passables, entr'autres, des imitations de Holbein et de Raphaël, deux types de vérités si différentes. Ces deux grands représentans de l'idéal et du réel, du goût allemand et du goût italien, sont là en présence dans cette église, limite en quelque sorte des deux pays et des deux manières.

Une question importante à propos de Holbein : dans les arts, faut-il rendre ou non le bouton, la verrue et les petits accidens du visage? C'est ce me semble une simple affaire de sentiment et de convenance; l'amant vou-

dra retrouver un signe sous l'œil de sa maîtresse, ce signe qui a mille charmes pour lui et auquel il a peut-être attaché bien des souvenirs. Si pour idéaliser, le peintre vient à l'effacer, l'amant se plaindra, et comme ce fils [1] qui voulait son père de tous les jours, et non son père des dimanches, il vous demandera sa maîtresse de tous les instans, sa maîtresse avec ses imperfections, qui pour lui sont des attraits de plus. Mais, s'il s'agit de donner une croyance à un peuple ou de fortifier celle qu'il a déjà, il ne faut rien dans l'image du dieu qui puisse rappeler la faiblesse de l'homme.

En rentrant à notre fort mauvaise auberge nous faisions de la méthaphysique à ce sujet et causions peinture, quand, tout à coup, un être forcéné, aux moustaches noires, à la barbe épaisse, aux longs cheveux tombant sur les épaules, du plus loin qu'il nous aperçoit, accourt au devant de nous, nous aborde avec feu et s'annonçant comme l'un des premiers artistes de Vérone, nous supplie (c'est le mot) de lui livrer les cartons que nous portions sous le bras

[1] Diderot.

(*per vedere.*) Comme il nous les enlevait presque de force, nous fûmes donc obligés de nous exécuter et de nous abandonner à l'admiration de l'étrange personnage; la méfiance italienne n'était pas son défaut, il s'extasiait tellement devant des misères, que j'ai deviné de suite une sorte de précaution de sa part et j'étais préparé, lorsqu'à son tour il a proposé de nous communiquer son portefeuille.

En Italie, la verve court les rues. Ce pauvre artiste en était plein. Sur chaque dessin, il nous faisait d'incroyables histoires; il n'étudiait tant, nous disait-il, que pour faire un seul tableau, l'œuvre de sa vie. Les grands artistes, ajoutait-il modestement, n'ont jamais produit qu'un chef-d'œuvre. Nous ne nous soucions guère d'entamer la discussion. Cependant, nous l'avons écrasé d'un mot, en lui citant cette jeunesse de Raphaël, si courte, si pleine, si féconde en admirables travaux, et cette vie tout entière du Titien, dont chacun des jours pourrait se compter par un chef-d'œuvre. Il a voulu se relever avec l'exemple de Léonard, comme si ce peintre sublime n'eût produit que le Cœnacle, et que sa douce imagination ne nous eût pas laissé

d'autres merveilles. Sa figure de Saint-Jean au Louvre n'est-elle pas déjà à elle seule un adorable chef-d'œuvre? Tout homme qui sent avec autre chose qu'avec sa tête ou les jugemens des autres, n'oubliera de sa vie, s'il a pu l'étudier pendant une demi-minute, le regard plein d'une malice tendre, et la grâce vraiment divine de cette jolie tête [1].

Tout en causant, nous nous sommes mis à table. Notre artiste est pauvre, et il a continué ses confessions. Il a eu des momens d'épanchement plein de tant de franchise et de tristesse, que nous avons presque fini par l'aimer.

Il en est des arts, nous disait-il, comme d'un long voyage. J'ai déjà fait la plus difficile partie du trajet. Du haut d'une colline, j'aperçois le but où je tends, à vingt ou trente lieues peut-être, mais comment y arriver, si je ne puis vivre en chemin. Hélas! il faut s'arrêter, et mourir là forcément, devant la gloire que j'aperçois, comme cette

[1] Je connais telle personne d'imagination et d'esprit qui nourrit pour elle une vraie passion, c'est-à-dire nullement affectée, madame......

belle montagne dans les nuages, à l'horizon.

L'expression italienne est toujours nette, forte et poétique, surtout dans la conversation où l'imagination se déploie librement; mais tout cela meurt et s'affadit sur le papier. A Milan, à Padoue, etc., il y a une foule d'aimables jeunes gens, qui, au sortir de l'école, pour passer le temps gaîment, achèvent leur centaine de sonnets, ou quelques odes, ou poèmes épiques. Comme si Napoléon n'avait pas tué toute cette poésie ampoulée, il y a quinze ans, en nous montrant comment se font réellement les grandes choses. On peut être héros et prendre du tabac, ce qui est fort peu héroïque, et pas du tout poétique.

Notre Véronais nous a demandé ensuite, avec le plus beau sang-froid, comment les arts se conduisaient en France. Fort honnêtement, a répondu D...., et avec sa folle originalité, il a commencé avec un air de solennité vraiment comique, une scène à mourir de rire, que notre Italien prenait au sérieux (au-delà des Alpes, on comprend peu la plaisanterie). C'était une sorte de cours littéraire, où il imitait à s'y méprendre, le ton et les nobles formes d'un célèbre professeur. Il se perdait

dans les divisions, les subdivisions; le tout saupoudré d'une métaphysique insaisissable, et d'une phraséologie nébuleuse. Enfin, il a été pédant par imitation, d'une manière si ravissante, que, par momens, je sentais mes yeux se fermer, comme si j'eusse écouté la réalité.

Notre Italien, sur qui la dose commençait aussi à opérer, s'est avisé subtilement de rompre le charme, en demandant ce que c'était que ce *romantisme*, dont on parlait quelquefois à Milan.

—Un être double et ondoyant, tantôt bon, tantot mauvais, a répondu D...., bon, chez les vrais inventeurs; mauvais, chez ceux qui cherchent le nouveau même détestable pour être originaux. Nous appellerons cette manie, *l'originalisme*. — Alors, il nous a cité de si étranges exemples des deux manières, et s'est permis de si farouches personnalités sur nos illustres jeunes gens, que la question ordinaire et extraordinaire, ou même le martyre ne me les feraient pas répéter.

D'ailleurs, le bâillement m'étouffait; et j'ai profité d'un moment où D... s'enfonçait dans l'analyse de je ne sais quel chef-d'œuvre de

l'*Originalisme*, dont il expliquait la conception par une suite d'opérations de l'*intuition spontanée*, indépendantes de la réflexion et sans doute de la raison, pour le prier bravement de lever la séance; ce qu'il fit, à la grande satisfaction de nos yeux, qui purent achever de se fermer.

Morbegno, 3 juin.

Le lendemain, il a fallu se séparer d'un aimable compagnon, dont, tour à tour, la douce mélancolie et la gaîté faisaient fuir si rapidement les momens du voyage. Nous nous sommes cruellement tourné le dos; et pendant, qu'accompagné de notre artiste véronais, il courait la poste dans les gorges du Splugen, je repassais péniblement sur la route de la veille, maudissant une séparation obligée et ces abominables montagnes.

Cette fois, j'avais pour compagnie, dans le voyage, quelques bonnes femmes de Morbegno, et leurs filles, brunes assez jolies, qui revenaient d'une noce dans les environs de Chiavena. Le curé de Cosio, jeune homme, noir, alerte et dégagé, faisait partie de leur société. Il nous a parlé de l'éboulement de

Plurs, que je lui ai fait raconter dans les plus grands détails.

Plurs (*Piuro*), ville de près de deux mille habitans, florissait de 1510 à 1600. Située à l'entrée du val Bregaglia, elle faisait un commerce considérable de vins, de grains, de toiles et de poteries de *lavezzi* ou pierre ollaire. Rivale de Chiavena, elle l'emportait sur cette ville par l'élégance de ses églises et de quelques-unes de ses habitations. Divisée en deux quartiers par le torrent de la Maïra, un beau pont en pierres réunissait les différentes parties de la ville.

A en juger par les bijoux trouvés sur quelques cadavres que l'on déterra dans le dernier siècle, on doit présumer que ses habitans jouissaient de cette aisance que, dans ce pays comme ailleurs, on regarde comme l'une des premières conditions du bonheur.

A la suite des pluies abondantes et des grands orages qui, pendant tout l'été, avaient éclaté sur le mont Conto, au pied duquel cette ville était bâtie, dans la nuit du 25 août 1618, on entendit, dans la direction de cette montagne, des bruits étranges et des sifflemens aigus, comme si des bombes ou des

boulets de canon, lancés par quelque force inconnue, eussent passé sur la ville. Le lendemain, ces bruits causés par la chute des pierres qui se détachaient des hauts rochers qui dominaient Plurs, devenant plus fréquens, et des craquemens sourds et prolongés commençant à se faire entendre dans le corps de la montagne, les habitans, épouvantés, ignorant la cause de ces mouvemens, courant les uns chez les autres, s'informaient, s'effrayaient, ne sachant s'ils devaient fuir, ni de quel côté diriger leurs pas; car aux bruits caverneux qui se faisaient entendre sans relâche, sans que l'on sût d'où partait le son, et sans qu'aucune apparence extérieure en indiquât la cause, on eût dit que toutes les terres des environs allaient se soulever, s'entr'ouvrir et se mettre en mouvement.

Au milieu du trouble, les prêtres coururent aux églises et firent sonner les cloches. *Ils songeaient du moins à sauver les ames*, me disait le jeune curé, sans doute pour excuser l'imprudence de ses confrères. Les habitans, déjà très-chauds catholiques, et qui n'avaient pas besoin pour stimuler leur zèle de la présence du danger, et d'un danger d'autant plus

effrayant qu'il n'était pas connu, se précipitèrent en foule dans les églises. *Ces hommes, qui, sans doute, étaient de grands pécheurs*, c'est encore le curé qui parle, s'y étaient à peine rassemblés, que la montagne énorme, au pied de laquelle la ville était bâtie et comme perdue, se fendit en deux. La partie qui formait le noyau de sa masse, et qui était solidement assise, resta immobile; mais celle qui surplombait sur les maisons de Plurs, et dont la base était minée par les eaux et le temps, se détachant tout à coup, l'énorme morceau se balança un moment dans les airs, puis, s'inclinant rapidement, retomba d'une seule pièce sur la ville, comme la trappe d'un trébuchet sur un oiseau. Plurs, tout entier, fut ensevelie sous ses effroyables ruines, avec les champs qui l'entouraient, et la riche vallée du Maïra qui fut encombrée d'un bord à l'autre.

Pas un des habitans qui se trouvaient dans la ville n'échappa; et ce ne fut que bien des années après que l'on découvrit les cadavres de quelques-uns de ces malheureux et les ossemens du prêtre qui officiait, recouverts encore des lambeaux des ornemens sacerdotaux.

On a retrouvé aussi quelques ruines de la maison des Franci, les propriétaires les plus riches du pays. Cette maison, située sur la lisière de l'éboulement, avait été ensevelie moins profondément que les autres. Les trois églises, le pont de pierre et les riches habitations furent enterrés à une grande profondeur.

Au moment de ce croulement, un nuage de poussière d'une effroyable épaisseur, s'étendit jusqu'à Chiavena, où il porta la nuit; et comme le bruit de la chute l'avait précédé, les habitans furent dans l'épouvante. Bientôt le torrent de la Maïra, qui traverse la ville, arrêté par la masse des rochers qui avaient encombré son lit à Plurs et aux environs, cessa de couler. La terreur des habitans de Chiavena fut alors à son comble; ils crurent que la terre s'était entr'ouverte, que le torrent s'y frayait un lit nouveau, et allait miner les fondemens de la ville et l'engloutir. Tous s'enfuirent à la hâte dans les montagnes et les rochers du voisinage; et pendant une partie du jour, la ville fut déserte.

Le soir, les eaux de la Maïra, ayant trouvé un nouveau passage à travers les éclats des

rochers, recommencèrent à couler; et quelques habitans de Plurs, qui avaient fui ou se trouvaient dans la campagne au moment de la catastrophe, ayant rencontré ceux de Chiavena, leur racontèrent l'horrible événement. On rentra dans la ville, où la désolation fut grande, beaucoup des citoyens de Chiavena ayant des parens ou des amis dans Plurs.

Aujourd'hui une végétation abondante a recouvert ces terres et ces roches, et de riantes habitations aux murailles blanches ornées de pampres en guirlandes, ensevelies au milieu de beaux bois de châtaigniers et d'une forêt de vignes, s'élèvent sur ce terrain long-temps désolé, à la place même qu'occupait il y a deux siècles la ville infortunée.

— Après l'histoire de l'éboulement, le curé nous a fait celle des miracles du grand Saint-Giacomo. Il accompagnait son récit de plaisanteries bizarres qu'il adressait aux femmes joignant de temps à autres le geste à la parole, à la grande satisfaction de ces dames. Cette espèce de Figaro en soutane, véritable image du sanguin heureux, est bientôt entré dans des détails de statistique scandaleuse fort plaisans. Il ne paraissait pas très-satisfait de la

moralité de ses paroissiens, et avait commencé à ce sujet quelques-unes de ces charmantes histoires *à la Boccace;* quand tout à coup il a songé à ma présence, et la méfiance italienne prenant le dessus, il a mis fin à ses plaisantes indiscrétions par un sermon, et les femmes ont de suite quitté leur air de gaîté pour en prendre un grave, comme ses tirades.

A la fin de ses discours le brave curé m'a recommandé de ne point me hasarder de nuit sur les routes de Morbegno à Bormio, et à l'appui de ce conseil, il a raconté l'histoire de quatre brigands qui l'avant veille, brisant portes et verroux, s'étaient évadés de la prison de Morbegno par le soupirail d'un égout.

Au moment de m'enfoncer dans ces montagnes, cette nouvelle était peu encourageante; mais ma confiance dans *l'excellente* police autrichienne m'a bientôt rassuré; j'ai cependant accepté l'offre que me faisait le curé de m'accompagner une partie du chemin, l'idée d'une pareille escorte m'a paru plaisante.

VII

ENTRÉE DANS LA VALTELINE.

MORBEGNO.

LA LANGUE RHÈTE OU ROMANSCHE.

Après avoir longé les grands marais de l'Adda et passé au pied du fort Fuentes, nous sommes entrés dans la Valteline et arrivés à *Colico* village malsain dont le nom seul me faisait peur. Là j'ai demandé de suite une caretta (espèce de cabriolet à quatre roues, traîné par un seul cheval et qui peut contenir deux personnes); mon curé est monté dans sa sediole qui l'attendait sur les bords du lac et nous nous sommes lancés rapidement sur la route de Morbegno. A peine avions-nous couru cent pas, que mon cheval s'est cabré et a rué avec une telle furie, que peu s'en est fallu qu'il ne renversât la voiture et qu'il ne nous brisât les os. Le maître de

poste avait, à ce qu'il paraît, voulu simplement faire l'essai d'un jeune cheval fougueux qu'il venait d'acheter, et nous avait pris pour sujet de l'expérience. J'ai grondé, on a dételé, et un coursier d'une nature plus pacifique ayant remplacé le fougueux animal, nous sommes enfin partis, et cette fois avons roulé sans encombre vers la ville de Morbegno.

Dans toute cette partie de la vallée on récolte la soie, et le district de Delebio produit celle de la meilleure qualité; aussi dans chaque maison voit-on en mouvement de nombreux moulins à dévider. Cette soie est l'objet d'un commerce considérable; on l'exporte surtout en Allemagne par Chiavena et les Grisons. De Colico à Morbegno, la route suit un terrain d'alluvion, prolongation desséchée des marais de l'Adda, qui sur un niveau parfait, s'étendent d'un bord à l'autre de la vallée sur un espace de près de deux lieues.

Les champs qui bordent la route sont extrêmement fertiles en vins et en grains, déjà le maïs y était fort beau, et le lin, le millet, le chanvre et le seigle croissaient dans l'intervalle de superbes treilles.

Comme nous traversions Delebio, notre

curé, en pays de connaissance, s'est vu obligé d'accepter *quelques verres* de vin de Sondrio; en attendant sur la place la fin de ses libations, je me suis livré à une sorte de calcul proportionnel sur la beauté des femmes; sur vingt qui étaient rassemblées autour de nous; deux étaient vraiment belles, trois assez jolies, dix laides ou à peu près, et les autres vieilles. Réunissant d'un côté, belles et jolies, de l'autre laides et vieilles, j'ai conclu que dans le pays de Delebio, la beauté était à la laideur comme 5 est à 20, et si pour arriver à un calcul plus rigoureux, on mettait les vieilles hors de cause, comme elles étaient au nombre de cinq, ma proportion changerait et la beauté serait à la laideur comme 5 est à 15, résultat satisfaisant pour le pays; voilà une singulière application du calcul, digne au surplus de ce siècle tout positif, où tel de nos académiciens a mis en calcul et en chiffres jusqu'à la vertu et aux lumières; néanmoins, cette manière d'observer, plaisante au premier aspect, est beaucoup plus exacte qu'on ne pense, surtout lorsque l'on opère sur un certain nombre; par la suite, j'aurai peut-être occasion de l'appliquer.

Mon curé ayant terminé ses petites affaires de conscience et d'*intérieur*, remonta dans sa sédiole, et fit bientôt après son entrée à Cosio, où ses paroissiens et paroissiennes l'accueillirent avec des danses et de grands cris de joie. C'était un homme vraiment populaire comme tous les prêtres du pays.

Nos adieux faits, je poussai jusqu'à Morbegno où je ne tardai pas à arriver. Nous étions à peine au milieu de la journée et je profitai du temps qui me restait pour visiter d'abord des églises fort belles pour une si petite ville.

Dans l'une d'elles, je remarquai plusieurs tableaux d'Antonio Cadelino de Bormio, et de J. P. Romegialo, peintre du pays qui florissait vers 1680. On peut voir à Turin, à Come et dans plusieurs autres villes de la Lombardie, quelques tableaux du même artiste; c'est une manière correcte et rigoureuse, mais sèche, rose, en un mot désagréable comme tout ce qui est froid et prétentieux.

L'intérieur de la principale de ces églises est décoré avec luxe. Toutes les peintures sont rouges et or; au total l'apparence de ce monument orné d'un grand nombre de fresques est riche et gaie.

En entrant dans cette église je demande au cicerone où est placé un tableau de Pietro Ligario, tableau que m'avait beaucoup vanté le curé de Cosio.

— Là!... répond le cicerone, et il me montre un grand cadre recouvert par un rideau que l'on ouvre à l'aide d'un cordon. Le voyageur s'avançant vers le tableau :

— Eh bien, voyons?

— Piano! signor, piano! Il faut un prêtre pour montrer cette peinture, et je vais en chercher un.

Pendant que le cicerone est à la recherche du prêtre, le voyageur sent une démangeaison fort vive à la jambe, il se gratte d'un air distrait, la démangeaison redouble, le voyageur regarde.

—Dieu! est-il possible! cent, mille, dix milles puces, de blanc, mon pantalon en est devenu noir!... Il secoue avec désespoir le pantalon et se prépare à fuir. Arrive un jeune prêtre que le cicerone a ramené... Le voyageur, au prêtre. — Voyez, quelle horreur!... Le prêtre, riant : — Ah! ce n'est rien, c'est du fruit de dames (*frutti di donne*).

Et il entraîne vers le tableau le voyageur

qui se résigne. Au moment où le fatal cordon va être tiré, un autre prêtre plus âgé, à la face rouge, à la taille athlétique, s'élance du fond d'un confessionnal, où il était occupé à soulager la conscience d'une vieille femme; et s'écrie d'une voix de tonnerre :

— Que fais-tu là, *Briccone?* laisse ce tableau, j'ai seul le droit de le montrer.

Le jeune prêtre avec impatience :

— Vous étiez à confesser et on m'a appelé.

Il veut tirer le cordon. Le nouveau venu se précipite vers lui, le lui arrache des mains, et repoussant son confrère, avec un vigoureux coup de poing, jusqu'à l'autre bout de l'église:

— Ah! *birbone*, que je te voie! puis, d'un seul tour de bras, ouvrant le grand rideau, et découvrant le tableau:

— Ecco signor un bellissimo quadro d'un pittorissimo! Le saint dont l'apothéose est représentée sur cette toile, a conquis le séjour des bienheureux, par sa douceur, ses mœurs exemplaires, son martyre et sa patience évangélique (à part, au jeune prêtre, qui se rapproche: Ah! *malandrino!*), et après une longue vie, passée à guérir les plaies de l'ame et du corps du prochain (*à part*, *Ga-*

leotto!), et dans la pratique de la charité la plus ardente, et de toutes les vertus chrétiennes (*à part, Ribaldo!*), il expira au milieu des tourmens, bénissant ses bourreaux (*à part, Truffatore*), et comme vous le voyez exprimé sur cette toile, Pierre lui-même lui ouvrit les portes du Paradis, et le conduisit devant Dieu!... »

Pendant tout ce discours, le jeune prêtre, appuyé contre l'une des colonnes voisines, n'a cessé de donner cours à la rage sourde qui l'étouffe, et de murmurer à demi-voix, tout le vocabulaire des imprécations injurieuses: *la drone! guidone! menasdiero! Birbante! etc.*, vocabulaire singulièrement riche dans la langue italienne. A ces litanies, l'hercule en soutane répond par les *à parte* tout-à-fait analogues, que nous avons indiqués.

Cette scène achevée, le curé recouvre l'ouvrage superbissime du pittorissime, nous tend la main d'une façon des plus humaines et des plus évangéliques, et, après avoir reçu la pièce de monnaie, seule cause du grand débat entre les deux apôtres, la met rapidement dans sa poche, relève sa soutane, et nous faisant une profonde révérence, rentre dans le

confessional, où nous l'entendons murmurer une belle absolution, que notre visite aura sans doute valu à la vieille. A peine a-t-il disparu, que je m'éloigne rapidement; car le vin de Sondrio, la polenta et les six façons de *vitello*, m'attendent depuis long-temps sur la table de l'hôtel des Trois Serpens, et la démangeaison me talonne.

Après un triste repas, j'ai terminé le dessin d'un beau pont, dont l'arche unique et des plus légères, a été hardiment jetée sur le Bitto, torrent qui descend du val du même nom, fameux par ces fromages plus estimés que le Parmesan, dont on fait un si grand commerce dans le Bergamesque et le Brescian. Puis, quittant les rues étroites et sales de cette ville, j'ai suivi, en remontant le cours du torrent, un âpre et pittoresque sentier, qui court le long des parois d'une gorge resserrée, et conduit par Girola au pas de Morbegno, et de là à Bergame, en descendant les pentes méridionales de la montagne, et longeant le Brembo.

L'arrête de la chaîne du Legnone, s'abaisse considérablement au col de Bitto, limite des Grisons et du Milanais. Le Legnone a

8,436 pieds d'élevation, au-dessus du niveau de la mer. Ceux qui veulent embrasser toute l'Italie septentrionale d'un seul coup d'œil, n'ont qu'à s'élever sur son sommet. C'est le Rhigi de ces contrées.

Il est difficile de rencontrer de plus beaux châtaigniers que ceux qui bordent cette charmante route; plusieurs de ces arbres ont jusqu'à près de vingt pieds de tour; on ne peut leur comparer que ceux du mont Cénéré entre Lugano et Bellinzona. Du haut des rochers qui dominent cette forêt, je voyais se développer devant moi le val Masino couronné de grands glaciers, et traversé dans toute sa longueur par un torrent qui de ce point ressemblait à un fil d'argent. C'est au fond de cette vallée, que se trouvent les bains de Masino à peu de distance du village de Filorera; ces bains jouissent d'une grande réputation dans toute la Valteline.

Je voulais visiter la mine de fer de Girola, mais comme le jour baissait, le souvenir de l'histoire des brigands du matin s'est représenté à mon imagination, et comme je ne me souciais nullement de faire connaissance avec ces messieurs qui commencent souvent par

vous envoyer un coup de fusil pour vous fouiller ensuite plus à l'aise, je suis redescendu vers Morbegno jouissant à chaque pas de magnifiques échappées sur la vallée de l'Adda et le lac lointain tout resplendissant des feux du soir. Le jour finissait lorsque je rentrai dans les rues tortueuses de la ville.

— J'ai eu ce soir occasion d'entendre parler le roman de la Haute-Engadine (*lingua romanscha*), comme l'appellent les gens du pays. Cette langue m'a paru avoir beaucoup plus d'affinité avec le latin qu'avec l'italien, et contenir beaucoup plus de mots français que de mots allemands. Les hommes qui la parlaient étaient des paysans de Lavin (*Lavinium*), qui de l'*Engadine* se rendaient à *Morbegno* pour leur commerce.

Cette langue, immobile depuis bien des siècles, et dont les principaux dialectes sont presque seuls en usage dans les différentes ligues des Grisons, paraît en effet dériver du latin, mais du latin de l'époque la plus reculée.

Il est hors de doute que dans tout ce pays elle est de beaucoup antérieure à la langue allemande qui, dans certains cantons, a pris sa

place, qui ailleurs ne lui a donné que quelques mots et n'a fait qu'altérer sans les changer en entier les anciens noms romains des châteaux, des montagnes et des villes. Ainsi, Chur dérive évidemment de *Curia*, Ardestch, *d'Ardea*, Splugen, de *Spelunca, etc. etc.*

Cette langue, que l'invasion allemande a peu modifiée, ne paraît être autre chose que l'ancienne langue *étrusque*, légèrement altérée lors de l'émigration du peuple qui la parlait, et devenue la langue *rhete*. Tite-Live nous apprend en effet que sous Tarquin l'ancien, une colonie de Toscans ayant été repoussée vers la Cispadane, et plus tard chassée de la Cispadane dans les Alpes, s'établit au milieu de ces montagnes, et que de son temps, leurs descendans, qui s'appelaient *Rhetes*, (les Grisons et les Tyroliens), parlaient encore la langue de leurs pères les *Étrusques*. Cette colonie avait été grossie plus tard par d'autres migrations toscanes chassées de leur pays par la conquête romaine.

Plus tard, les Romains s'établissant dans ces montagnes après les victoires de Drusus, y retrouvèrent l'ancienne langue étrusque, et leur idiome qui n'en étant qu'une modifi-

cation, finit par se confondre avec elle. Plus tard encore, la tribu germanique des Francs ayant conquis la Rhetie, introduisit dans le langage des habitans ces mots français que nous y retrouvons encore en grand nombre. Enfin, une dernière invasion allemande vint dans quelques parties du pays (la vallée de L'inn, depuis Funstermünzt jusqu'à Inspruk, et d'autres vallées des Grisons), remplacer la langue rhete par la langue allemande, et dans d'autres la modifier plus ou moins. Nous voyons donc que cette langue n'est qu'un composé successif du toscan primitif ou du rhete, du latin, du français et de l'allemand; composé dans lequel le latin de première origine, le latin parlé de temps immémorial dans toute l'Italie, paraît surtout dominer. En effet, dit M. Aporta dans son *Histoire de la Réforme :*

« Le voyageur qui a fréquenté les écoles, parcourant la Rhetie, s'imaginera, en reconnaissant tous ces noms latins que l'on a donnés aux lieux qu'il traverse, être arrivé dans le Latium l'Étrurie ou la Campanie. Ardetz, Vettan, Sent, et Samnum lui rappelleront les Ardeates, les Vettones, le Santinates, et les Samnites. Là, il

retrouvera le mont Mubrie, ici coule la rivière Albula; plus loin sont assises les villes d'*Antium*, de *Susa*, de *Lavinium*, de *Tutium*, de *Scaptia*, de *Silium*, de *Cernetia* et plusieurs autres. Ces noms se présentent trop fréquemment, et leur étimologie est trop claire pour que l'on puisse hésiter sur leur origine». (*Hist.*, *t.* 1, *p.* 6).

Le roman ou la langue rhete a nécessairement beaucoup d'analogie avec l'ancienne langue romane parlée pendant quelques siècles par une grande partie de l'Europe méridionale; elle ne doit cependant pas être confondue avec elle, car elle s'en distingue par sa base, qui est le Toscan ou le Latin primitif, tandis que celle de la langue romane est le latin du Bas-Empire, le latin parlé aux cinquième et sixième siècles, elle en diffère encore par la modification allemande qu'elle a subie en dernier lieu.

Le rhete parlé dans les Grisons, et dont l'usage s'étendait autrefois dans le Tyrol jusqu'à Inspruck, et dans la vallée du Haut-Adige (*vallis Venusta*), ou le Wintsgau, qui ne l'a conservé que dans ses parties supérieures, comme le Munster-Thal, se divise en trois dialectes principaux; l'un, le Roman propre-

ment dit, se parle dans les ligues grises, et le Ladin [1] qui forme les deux autres dans la ligue caldée, ou la haute et basse Engadine.

Ces trois dialectes ont la même Grammaire et ne diffèrent que par la prononciation et l'orthographe; les deux idiomes ladins, l'un parlé dans la haute et l'autre dans la basse Engadine, paraissent seulement avoir subi moins d'altération que le Roman parlé dans les ligues grises, et se rapprochent davantage du latin proprement dit. Le ladin des deux idiomes ne diffère que par la prononciation *ouverte* dans la haute Engadine, et *fermée* dans la basse; les habitans du premier de ces pays disent par exemple, *judicar*, et ceux du dernier *judicœr*.

On parla ces trois dialectes bien des siècles avant de songer à les écrire. Une sorte de pré-

[1] Le mot ladin est synonyme du mot latin. Les anciens Romains remplaçaient indifféremment le *t* par le *d* et réciproquement [1] on disait antipater ou antipader. Dans beaucoup de langues le *d* manque, dans les autres il n'est qu'une modification un peu plus douce du *t*. — Roman est aussi synonyme de Romain.

[1] *Voir* Coxe.

jugé répandu dans le pays condamnait la langue *rhete* comme barbare, et on la regardait comme étant tout au plus bonne à être familièrement employée. Le vieil historien Tschudi, homme éclairé cependant pour son siècle, écrivait sans hésiter: *La langue rhete est si difficile et si embrouillée, qu'elle ne peut être écrite*[1]. Aussi les premiers écrivains ladins s'irritent-ils contre ce jugement, et l'un d'eux dans la préface d'un de ses ouvrages s'écrie d'une façon assez peu harmonieuse du reste, — *parce chia'lg noas languack mœ nun ais stœtt scrilt, ne eir crelt brick ch'ell s'poassa scriever*[2]. — Parce que notre langue n'a pas encore été écrite, ne croient-ils pas qu'elle ne peut s'écrire!

Le grand mouvement de l'esprit humain aux quinzième et seizième siècle, s'étendit jusque dans ces vallées retirées, et l'idée d'en accélérer les résultats dans leur pays, engagea quelques-uns de leurs habitans à employer de nouveaux moyens.

[1] *Rhetica lingua tam perplexa et impedita est, ut scribi nequeat.* (Tschudi, alp. Rhoet. p. 9.)

[2] Galicius. *Psautier* de Campel.

Un personnage remarquable de ces siècles qui ont produit tant d'hommes de tout genre, Jean de Travers, ardent réformateur, soldat, administrateur, prédicateur et savant, et, au dire de l'historien Aporta, homme unique dans la Rhetie par son érudition, son adresse et l'autorité de son caractère[1], dans le but d'activer les progrès de la réforme et de la rendre plus populaire, songea le premier à écrire la langue parlée, et publia, vers 1530, plusieurs ouvrages rédigés en dialecte ladin. Ce sont des sermons sur la réforme, des drames et des cantiques sacrés, et un récit poétique de la guerre de *Musso*, dont il avait été l'acteur et le héros lors de la prise par les Grisons du fort du même nom sur le lac de Come.

Gallimis, le traducteur du *Pater*, du *Décalogue* et d'une partie de la *Genèse*, Huldic Campel et Jacques Biveronius ne tardèrent pas à suivre son exemple, et ce dernier publia même une traduction complète du *Nouveau-Testament* et un *Catéchisme* par demandes et par réponses auquel il joignit quelques autres

[1] *Eruditione, dexteritate et auctoritate unus in Rhetia florebat.* (Ap. t. 1, p. 229.)

ouvrages ayant tous le même caractère et le même but religieux [1].

Ce ne fut qu'en 1679, que la Bible fut traduite en entier.

Aporta nous a laissé en 1760, un catalogue des ouvrages publiés dans les différens dialectes rhetes. Ce catalogue, qui, depuis ce temps a dû s'accroître, renfermait quatre-vingt-deux ouvrages en langue ladine, et vingt-six en roman; beaucoup de ces livres étaient fort considérables, étant écrits à une époque où l'on ne procédait guère que par in-folio. Dans le

[1] Voici comme il traduit le *Symbole des Apôtres :*

« Eau craich in Dieu Pœdar Omniputaint, creatur dalg tschil et de la terra. Et in Jesum Christum ses sullet filg, nos Signur. L'g quœl es concepieu dalg Sainch Spiert, naschieu da la Vergina Maria. Indurô suot Potio Pilato, crucifichiô muort, et sappulieu. Jeu ad ifiern, et aint ilg ters di da muort aresustô. Et es jeu à tschil, et setza dalg dret maun da ses bab celestiel. Innuonder che el vain à gnir à judichier vifs et muorts. Eau craich aint ilg sainc spiert. Eau craich che saia la sainchia fidela christiauna baselgia. Comuniun dals senchs. Remischiun dals pchios. Resustatiun da la chiarn. Et sieva aquaista vita, la vita eterna. Amen. »

On peut remarquer par cet échantillon que ce qui fait surtout différer cette langue de la langue latine, c'est l'introduction des verbes auxiliaires, la profusion des articles, et une foule de mots parfaitement français.

nombre, on compte six traductions de la Bible plus ou moins complètes.

Voici un petit vocabulaire des mots les plus usités de la langue, publié par un judicieux Anglais qui, dans le dernier siècle a fait de curieuses recherches sur la langue rhete et auquel j'ai emprunté quelques-unes des observations qui précèdent.

VOCABULAIRE

DU LADIN DE LA HAUTE ENGADINE.

Dieu,	*Dieu.*	Bois,	*Cód.*	Gras,	*Crash.*
Ciel,	*Cél,* prononcez: *Tchel.*	Arbre,	*Bæsch.*	Maigre,	*Megier.*
Nuage,	*Nuvia.*	Cheval,	*Chiuvalg*	Noir,	*Nair.*
Pluie,	*Plovgia.*	Chien,	*Chiaun.*	Blanc.	*Alb.*
Grêle,	*Tempesta*	Lion,	*Liun.*	Rouge,	*Coatschen*
Bouche,	*Boucchia*	Tigre,	*Tigra.*	Bleu,	*Blow.*
Nez,	*Næs.*	Homme,	*Hom.*	Verd,	*Vert.*
OEil,	*Oelg,* pr. *œil.*	Femme,	*Duona.*	Jaune,	*Mellen.*
Tête,	*Testa.*	Mari,	*Marid.*	Brun,	*Brun.*
Oreille,	*Araglia.*	Femme,	*Muglier.*	Gris,	*Grisch.*
Main,	*Maun.*	Fille,	*Matta.*	1 Un.	
Pied,	*Pè.*	Fils,	*Filg.*	2 Duos.	
Corps,	*Chuerp,* ou *Courp.*	Fille,	*Figlia.*	3 Trais.	
Cheveux,	*Chiapè.*	Soldat,	*Súdo.*	4 Quater.	
Pain,	*Pain.*	Poète,	*Poarta.*	5 Tschinch.	
Vin,	*Vin.*	Vers,	*Vers.*	6 Ses.	
Eau,	*Ova.*	Aimer,	*Amæer*	7 Sett.	
Feu,	*Foe,* pr. *feu.*	Écouter,	*Tadlæt.*	8 Oach, dans la basse Engadine Ott.	
Air,	*Aier.*	Croire,	*Crair.*	9 Nov.	
Terre,	*Tearra.*	Aller,	*Or.*	10 Desch.	
		Venir,	*Cnir.*	11 Undesh.	
		Feindre,	*Finger.*	12 Dudesch, etc.	
		Battre,	*Batter.*	Saint,	*Saint.*
		Tuer,	*Amazare*	Vie,	*Vita.*
		Grand,	*Grand.*		
		Petit,	*Pischen.*		

VIII

UN INQUISITEUR MODERNE. — SONDRIO.
LE PEINTRE LIGARIO.
LA FILLE D'UN AUBERGISTE.

Hier soir, j'avais arrêté ma caretta pour le lendemain, et j'allais me reposer des fatigues du jour, quand mon voiturier est accouru, tout effaré, me demandant si je ne préférerais pas une superbe calèche et deux excellens chevaux à l'humble caretta. Le prix devait être le même, et j'aurais de plus l'honneur de voyager avec un personnage important. Comme je tiens plus à ma liberté qu'à cette sorte d'honneur, je refusai; mais mon voiturier prit un air si désolé, que j'eus la curiosité de lui demander quel était l'important personnage. *Le commissaire-général de*

la police du département de la Valteline! me répondit-il avec toute l'emphase italienne. Comment lutter contre un pareil moyen de séduction? Ma curiosité était mise en jeu. J'aurais donc l'occasion d'étudier l'un de ces puissans appuis de la domination autrichienne. Je cédai, et laissai mon cocher arranger la chose comme il lui plairait, me réservant seulement la première place dans la nouvelle voiture.

Tirano, 4 juin.

Aujourd'hui, levé avec l'aurore, j'attendais impatiemment l'arrivée de la calèche et du commissaire annoncés la veille. J'imaginais quelque sombre figure inquisitoriale, ombrageuse, réservée, muette. La calèche arrive, et quelle est ma surprise, en y montant, d'y trouver un petit maître de cinquante ans, aux cheveux gris bouclés avec soin, à l'énorme jabot de dentelle brodée, à l'œil vif, au teint fleuri, et communicatif à l'excès.

Bientôt, suivant l'ordinaire logique, il engagea la conversation sur la belle matinée. Puis tout à coup, après un éclat de rire perçant, il me demanda, avec l'air du monde le

plus étonné, en montrant l'une de mes bottes, si à Paris, la mode était de les avoir aussi carrés. Je vis que, grâce à son ministère et à mon passeport, je n'étais plus pour lui un inconnu, je répondis affirmativement. Aussitôt, levant le pied et me montrant une botte fort pointue : — Voilà, me dit-il, la dernière mode à Sondrio; et avouez que cela a bien meilleure tournure que votre chaussure émoussée.

Dans certaines circonstances, il est de principe, je crois, de ne jamais faire que la dépense d'esprit nécessaire pour être juste au niveau du *partner*, et surtout de ne point discuter : je répondis encore affirmativement.

Changeant alors de texte : — Je crois, me dit-il, que M. de Polignac a trahi le roi de France; et d'après les dernières nouvelles, il paraît que la flotte française est enveloppée par les forces anglaises. » Bien qu'une discussion me parût toujours fort inutile, et dans cette circonstance, dangereuse peut-être, j'exprimai un doute. Tirant alors de sa poche un énorme paquet de gazettes, et cherchant la plus récente : — Voyez, me dit-il, lisez cette lettre de Gênes. » Je lus, je vis qu'elle donnait

en effet cette nouvelle, et laissai tomber de nouveau la conversation. Mais lui, entamant la haute politique, me parla élections, royauté, équilibre européen; puis, raisonnant longuement sur la constitution française, dont il ignorait le premier mot, il a fini par m'affirmer, qu'avec l'aide de Dieu et de la *Gazette de Milan*, il avait beaucoup appris en politique depuis quinze ans; et l'on n'imagine pas la masse de bévues et de folies qui peuvent, en quinze ans, entrer dans une tête, avec l'aide de Dieu et de la *Gazette de Milan*.

Avant d'arriver à Sondrio, nous avons été obligés de descendre plusieurs fois de voiture, la route ayant été l'année précédente, enlevée en partie par les débordemens de l'Adda et des nombreux torrens qui s'y précipitent. Plusieurs ponts sont détruits, et un épais gravier a recouvert beaucoup de prairies. Les échafaudages provisoires que l'on a placés sur les nombreux torrens qui descendant des pentes de la vallée vont rejoindre l'Adda, et que l'on avait effrontément gratifiés du nom de ponts, s'ébranlaient sous notre voiture et se balançaient comme s'ils eussent été

suspendus. Cette mobilité est peu rassurante, quand, au-dessous du voyageur, gronde une eau furieuse.

Près de Sondrio, M. le commissaire m'a montré le vignoble qui produit le meilleur vin du pays; meilleur, m'a-t-il dit, que le Bourgogne. Les vignes croissent sur la roche, et rampent sur le sol, comme celles des fameuses côtes de Mont-Mélian en Savoie. Un arpent de ces rochers est sans prix, et se loue par année jusqu'à 200 lires milanaises.

Les environs de Sondrio sont fort pittoresques. Çà et là de charmantes habitations sont jetées sur les premiers gradins des montagnes, et il n'y a guère de roche isolée et un peu élevée, qui ne porte sur sa pointe, quelque chapelle ou quelque rustique ermitage.

Sur la gauche de la route, un peu avant d'entrer dans la ville, on voit un ancien couvent audacieusement perché sur un roc qui perce la nue, lorsque le temps est orageux. Depuis peu, cet édifice a été transformé en prison. *Ici du moins, les prisonniers ne peuvent s'enfuir qu'avec des ailes*, m'a dit le commissaire, avec un air d'humeur assez plaisant. J'ai

vu qu'il gardait rancune aux échappés de l'avant-veille.

On entre à Sondrio, par une rue large et une belle avenue nouvellement plantée. Le commissaire s'est arrêté à l'entrée de la ville, et nous nous sommes quittés si bons amis que, sachant que je comptais me rendre à Venise dans le courant de l'été, il m'a donné rendez-vous aux eaux de la Battaglia où il devait conduire à la même époque sa femme et sa fille.

J'ai parcouru en peu d'instans cette jolie petite ville un peu déserte. Plusieurs églises m'ont paru remarquables. J'ai été aussi fort content d'un beau pont, dont les deux arches en pierre superbe, ont été solidement jetées sur la Mallenca-torrent qui sont des glaciers du Mont-Jed et du Bernina.

A cette époque de l'année, grossi par la fonte des neiges, et semblable à un fleuve, ce torrent roulait à travers Sondrio ses ondes fougueuses, mais de belles jetées en pierres qui servent à la fois de quais, de remparts, et de promenades, mettent la ville à l'abri de ses fureurs.

Ma première visite a été pour les églises, et dans chacune j'ai remarqué plusieurs tableaux

presque tous médiocres quoique vantés, de Ligario, le peintre de cette ville, et l'artiste le plus renommé de la Valteline. Sa vie est assez singulière pour nous occuper un moment.

Né dans nos contrées septentrionales, ou dans tout autre pays que cette Italie inépuisable en hommes de génie, et qui vient encore de produire les plus grands artistes du siècle, Rossini et Canova; le peintre de la vallée que nous parcourons, Pietro Ligario eût acquis sans doute une grande célébrité; mais il en est de ces contrées fécondes en hommes remarquables, comme de ces terres généreuses où croissent les forêts; quelques beaux arbres au port gigantesque, ont droit d'attirer les regards, le reste se perd dans la foule; et le voyageur passe indifféremment près du chêne au vaste branchage, ou du hêtre aux formes magnifiques, qui, dans le taillis ou la plaine, eussent excité son admiration.

Pietro Ligario naquit en 1686, à Sondrio, dans cette Valteline qui, séparée de l'Italie par un lac et de hautes montagnes, semble ne tenir à cette terre que par ses étés, et qui, cependant, proportions gardées a donné le jour à autant d'artistes distingués que les rives de

l'Arno ou du Tibre, ou que les lagunes de l'Adriatique.

Une des causes principales de la fécondité intellectuelle de l'Italie, c'est sans nul doute l'absence de toute centralisation dans les arts comme dans la politique. Chacun pour soi, chaque pays pour lui-même. Aussi, chaque ville a-t-elle son artiste qu'elle a adopté ou qui l'a adoptée. Parme est la ville du Corrège, Mantoue la ville de Jules Romain, Naples, la ville de Lanfranc, Milan appelle Léonard, Rome s'empare de Raphaël et de Michel-Ange, Venise du Titien, et de Véronèze. Chacun de ces grands artistes enrichit de ses chefs-d'œuvre la ville de son choix, et chacune de ces villes aime honore et immortalise son artiste.

Il n'y a pas là une grande machine absorbante, tombeau et enfer du génie, où les talens naissans se donnent rendez-vous pour se copier, et s'étouffent mutuellement comme ces plantes parasites qui se détruisent par leur nombre seul. Paris est dans ce genre la ville qui a vu s'engloutir le plus d'espérances de renommée et s'oublier le plus de promesses de talent. Son pavé desséchant a dévoré les plus beaux fruits dans leurs fleurs.

Rome fut sur le point de devenir pour les arts, le Paris de l'Italie; mais les susceptibilités provinciales de toutes les villes italiennes, étaient trop ombrageuses, les rivalités trop vives; et il y avait trop de foyers où le génie pouvait aller se réchauffer, dans cette péninsule si vivante et si passionnée, pour qu'une dictature de ce genre pût facilement s'établir. Rome, loin de devenir le tombeau, des hommes de génie devint l'auberge de leur jeunesse. Ils y vinrent, mais il n'y élurent pas domicile, et à l'exception du petit nombre, après quelques années d'études dans ce grand atelier de l'Europe, chacun d'eux revenait dans sa ville natale. C'est là, que grâce à l'isolement et à de nouveaux motifs d'inspiration, l'artiste prenait le cachet d'originalité qui distingue tous les grands peintres de ce pays. L'amour-propre national, complétait l'homme, en lui garantissant le succès, cet élément si puissant du talent, et en ouvrant de nombreux débouchés au trop plein de son génie.

La famille de Ligario était pauvre, quoique noble; et son aïeul s'étant distingué dans cette longue lutte des Valtelins contre les Grisons, fut presque entièrement ruiné. Son

père, homme d'une imagination vive, lui transmit un amour prononcé pour les arts.

Le jeune Ligario, dès sa plus tendre jeunesse, se livrant à son goût fort vif pour la mécanique, imaginait des moulinets extrêmement compliqués, ou de petites sculptures très-ingénieuses. Il couvrait aussi de ses dessins toutes les murailles blanches des maisons de Sondrio, ce qui réjouissait fort son père et désolait leurs propriétaires, qui souvent le chassèrent le fouet à la main. Ravi de son aptitude extrême pour tout ce qui était ouvrage d'adresse ou d'imagination, son père l'envoya à Rome, pour faire ses premières études chez *Lazaro Baldi*, vieux peintre de ses amis. Là, le jeune Ligario apprit à dessiner correctement, car ces successeurs des élèves de Raphaël s'étaient arrêtés à la forme qu'ils conservaient assez pure, et lui sacrifiaient tout le reste. De Rome, Pietro passa à Venise, où il étudia le coloris des maîtres de cette école, coloris qu'il ne put jamais saisir que bien imparfaitement, mais qui cependant donne à ses ouvrages quelque chose de gai, qui tempère la froideur de ses sujets et la roideur de ses personnages; puis après

avoir décoré quelques églises milanaises, il retourna dans la Valteline, où il trouva un protecteur dans l'un des membres de la puissante famille des Salis, l'un des proconsuls Grisons, j'imagine.

Le jeune artiste n'avait pas hérité de l'esprit indépendant de son aïeul, et encouragé par ce patronage utile, il se livra sans modération à toute sa facilité un peu froide, et bientôt sa réputation s'étendant dans la vallée, chaque église et chaque couvent voulut avoir un tableau du peintre national. Son père ne lui avait laissé, pour tout héritage, que son goût pour les arts; aussi dans le but de sortir de sa pauvreté, ou plutôt de sa médiocrité, il oublia le but noble, le seul but du talent véritable, la gloire, à laquelle on arrive par l'amour de l'art pour l'art lui-même. Il devint marchand, et renonça à sa manière correcte et éclatante, pour une manière plus expéditive. Il était peut-être un peu froid dans le principe, dès lors il devint fade, lâche et glacé, et tomba dans le médiocre; car le génie se venge et tourne le dos à ceux qui l'oublient.

On raconte que dans les dernières années

de sa vie, ce peintre, ayant acquis une certaine fortune, pleura sur ses richesses, regrettant le talent qu'il leur avait sacrifié. Il voulut, mais trop tard, réparer l'erreur de sa jeunesse, et se mit à la recherche de la gloire qu'il avait laissée en chemin, pour courir vers la fortune, mais la gloire fut rebelle et se cacha. C'est une amie susceptible et jalouse, que l'on ne fait pas rougir deux fois, et qui se venge en délaissant pour jamais ceux qui l'ont trahïe un seul jour. Parvenu au déclin de la vie, l'artiste se consumait dans son impuissance de vieillard [1], et ses deux derniers ouvrages, le martyre de saint Grégoire et son saint Benoît, dans lesquels une sensible amélioration, fruit de sa lutte désespérée, se fait remarquer, causèrent dit-on, sa mort. Ligario fut peu satisfait de ces deux tableaux; et, désolé de ne

[1] C'est pour lors que les sens qui restent veulent obstinément suppléer à ceux que l'on a perdus et que les entreprises du désespoir sont une espèce de jouissance. Ainsi, dans Milton, cet esprit à qui il ne reste que des désirs, pénétré de sa dégradation, veut faire usage de son impuissance même.

(MONTESQUIEU, *Mariage des Eunuques*.)

pouvoir retrouver la verve de sa jeunesse et de n'exprimer que d'une manière si imparfaite ce qu'il sentait si vivement, il tomba dans une profonde mélancolie, et comme il s'efforçait de donner à son saint Benoît, que l'on regarde du reste comme son chef-d'œuvre, quelque chose de la chaleur et de la poésie qui le consumaient, il fut saisi par une fièvre ardente qui l'enleva subitement, dans la soixantième année de son âge; c'était encore une vengeance du génie.

Ce peintre avait reçu de la nature, les facultés les plus heureuses; et son organisation, et le genre de son esprit, présentent de nombreuses analogies avec le caractère de ce Léonard de Vinci, dont l'ingénieux et profond historien de la peinture en Italie, nous a révélé la vie délicate, poétique et occupée, dans des pages empreintes du charme inexprimable et de la suavité des ouvrages de l'heureux grand homme qui les a inspirées.

Comme Léonard, Ligario s'adonna à la mécanique, et même à l'agriculture. Il a laissé de nombreux ouvrages d'un travail fort précieux; entr'autres, une horloge avec un pendule cylindrique, marquant les divisions

du temps les plus compliquées; et un orgue de grande dimension. Il légua, en outre, à sa famille, beaucoup de manuscrits, pleins de recherches curieuses, sur l'agriculture et la culture des jardins.

Son fils César Ligario, hérita plutôt de son goût pour la peinture, que de son talent; et sa fille Victoire, est célèbre comme la première musicienne de son temps. On chante encore dans le pays, quelques morceaux de sa composition.

Si étudié en masse, le caractère de Ligario paraît avoir quelque analogie avec celui de Léonard, ses tableaux sont loin de ressembler à ceux de ce grand peintre; ils rappellent plutôt le talent du chef de l'école qui brilla en France, au commencement de ce siècle. Comme David, l'antique paraît l'avoir toujours inspiré, ses toiles sont froides, correctes, et ressemblent à des bas-reliefs gigantesques; les figures de ses compositions, étant presque toujours d'une dimension plus grande que nature. Cependant, comme il lui était resté quelque chose de ses études vénitiennes, il est plus chaud coloriste que le peintre français, et ne craint ni les verts, ni les

rouges éclatans. Son tableau de saint Benoît, rappelle un tableau de Jouvenet; mais un tableau de Jouvenet froid et dont les groupes un peu raides sentiraient la statue. Toutes ses têtes se ressemblent, on dirait qu'une famille de la race des anciens Pelasges a posé devant lui; je doute cependant, qu'il ait jamais étudié d'après nature un seul des descendans de cette nation. Mais l'Apollon, la Diane, le Bacchus et la Vénus, c'était là où il avait retrouvé le caractère et les lignes du visage de cette race antique et conservée. De là le mal ou le bien, comme on voudra [1].

—En parcourant la ville, j'ai vu chez beaucoup de marchands de Sondrio, et dans plusieurs habitations de la ville, des vases formés de la pierre ollaire que l'on exploite dans le val Mallengo aussi abondamment qu'aux environs de Chiavena.

Cette pierre, que les Italiens appellent *lavezzi* et que Pline a décrite, il y a deux mille ans, sous le nom de *lapis comensis*, n'est

[1] Le martyre de saint Grégoire, saint Benoît et une descente de Croix dans la cathédrale de Morbegno, voilà les ouvrages les plus importans de ce peintre.

autre chose que *la steatite verdâtre* des modernes. Lorsqu'elle sort de la carrière, elle est molle et douce comme de l'argile, et sa pâte savoneuse, est facile à couper et à travailler au tour. C'est alors que l'on en forme ces vases qui servent à la cuisine et à toutes sortes d'usages. Car, avec le temps, elle se durcit et devient aussi ferme et aussi solide que la faïence, conservant toutefois son toucher savoneux.

L'ouvrier qui travaille cette pierre, tire d'un bloc circulaire, d'un pied et demi de diamètre, huit à dix vases dans la forme de nos pots de fleurs; mais un peu moins évasés et presque cylindriques. On commence avec un instrument approprié à ce travail, par extraire le vase du plus grand diamètre, et procédant toujours de même, on arrive enfin au centre du bloc, qui ne forme plus qu'un petit bocal de quelques pouces.

La rapidité avec laquelle travaillent les ouvriers, est vraiment miraculeuse; quelques tours de roue suffisent pour enlever un vase. Aussi, fait-on un commerce considérable de cette poterie, avec l'Italie et les Grisons.

Outre ce commerce, le Val Mallengo a aussi

une grande exploitation de bestiaux et de fromages. Les vaches de cette belle vallée qui s'enfonce jusque dans le cœur des montagnes de l'Ober Engadine, quoique petites, fournissent par jour jusqu'à cinquante livres de lait, petit poids. (*Ebel.*)

Rentré à l'hôtel, comme je me mettais à table dans une vaste salle, tenue avec une propreté assez rare pour le pays, une jeune et jolie personne s'est placée à quelque distance. C'était la fille de l'aubergiste, qui venait me tenir compagnie pendant le repas. D'abord, elle était rouge et embarrassée; mais avec quelques questions, je l'eus bientôt mise à l'aise. Elle parlait français assez passablement; je lui en ai fait mes complimens, et l'ai rendue la personne la plus heureuse du monde. Aussi, donnant essor à sa verve de jeune fille, elle m'a raconté qu'elle avait été élevée au conservatoire de Come; que là on apprenait l'italien et le français; qu'à son grand chagrin, la musique leur était défendue comme trop *vive;* que dans cet établissement elles étaient près de cent pensionnaires; que dans ce nombre, elle avait beaucoup d'amies, dont plusieurs devaient venir passer l'hiver

à Sondrio. Enfin, elle a fini par gémir, et par se plaindre de son curé, qui ne lui permettait de danser que pendant le carnaval, *le carnaval qui est si court!* et encore regarde-t-il cela presque comme un péché.

Pendant toute cette vive effusion, une grosse figure riante et rubiconde, qui, je crois, ne comprenait ni le français, ni l'italien, ni l'allemand; et qui ne s'exprimait que dans une sorte de patois sauvage, rôdait autour de nous, émerveillée d'entendre sa maîtresse parler un langage si extraordinaire.

Comme elle nous admirait, et ricanait d'un air stupide, la vive Italienne, impatientée, l'a envoyée éplucher ses herbes, en accompagnant sa recommandation d'une sorte de petit juron tout-à-fait aimable. Puis, reprenant son air doux et timide, et son grâcieux bavardage, elle a commencé à m'interroger à son tour avec beaucoup de vivacité, et a presque exigé une confession en retour de ses confidences. Comme toutes les Italiennes, elle a voulu savoir si les Parisiennes étaient *bien jolies*, et, sur ma réponse affirmative, et qui devait l'être, elle m'a demandé si elles étaient aimables, si elles

étaient gaies, si Paris était beau, comment telle chose s'y disait, s'y faisait, etc. etc. J'ai satisfait de mon mieux à son interrogatoire assez délicat; si bien même, qu'elle a fini par m'avouer, qu'elle préférait beaucoup les Français aux Allemands (tedesks), qui sont méchans et *grossiers*. Elle a rendu ce mot par une expression italienne beaucoup plus énergique (*buoi*). La préférence m'a paru touchante, et j'ai vu que les haines nationales, ou plutôt les recommandations de bon voisinage allaient commencer. Au reste, les Suisses allemands et les Tyroliens, ne restent pas en arrière avec eux, et leur renvoient bien leurs complimens.

Enfin, tirant de sa poche un petit livret, Julia, c'était le nom de la jeune fille, m'a montré des sonnets et force tirades italiennes ou anglaises qu'on y avait écrits; et a fini par me supplier d'y mettre mon nom et un sonnet français.

J'ai satisfait sur-le-champ à la première demande; mais quand il s'est agi du sonnet, comme on ne fait pas cela comme une pirouette ou un entrechat, je me suis trouvé fort embarrassé. Certes, l'innocente beauté ne

se doutait guère de l'importance de sa demande; ses amis, Italiens, lui en ayant adressé quelques douzaines, elle ignorait, sans doute, qu'un sonnet sans défaut, valait un long poème!... Mais, comment le lui faire entendre, sans passer pour mauvais plaisant, ou pour pédant, ce qui est pis encore.

Je me frappais le front pour en faire sortir le fatal poème; et, dans ce moment, j'eusse donné bien des choses pour être romantique, du moins jusqu'au sonnet. Enfin, j'allais rester court, et me préparais à fermer tristement le petit livre, lorsqu'une illumination soudaine est venue me tirer d'affaire.

Choisissant la plus belle page du livret, j'ai écrit avec un soin particulier les douze premiers vers de cette charmante Fable *des Deux Pigeons*, que tout voyageur se rappelle si délicieusement dans la solitude. Cela fait, j'ai pu rendre à la jolie Italienne son précieux recueil, et l'assurer modestement qu'elle avait là quelque chose qui valait mieux que tous les sonnets du monde.

J'exigeai, en retour, quelque petit air de son choix. Elle me proposa une tyrolienne; J'acceptai; et après avoir rêvé quelques ins-

tans, elle commença la chansonnette suivante avec beaucoup d'ame et de douceur. Chaque couplet avait quelque chose de tendre et de mélancolique, qui contrastait vivement avec la légèreté et la folie de la ritournelle qu'elle faisait sentir à merveille. Voici une imitation de cette petite pièce, qu'elle me chanta en italien, et qui n'est ni d'origine allemande, ni d'origine tyrolienne, comme elle me l'assurait.

LE MATIN.

Eh! quoi la nuit
Déjà s'enfuit,
Laure un baiser avant l'aube nouvelle!
Pour les amours
Bien peu de jours!
Puis le repos et la nuit éternelle!
Laure, un baiser avant l'aube nouvelle!

Ce beau soleil
Au front vermeil,
Meurt et retrouve une splendeur plus belle;
Un jour viendra
Qu'il dormira
Sourd à la voix qui le matin l'appelle.
Laure, un baiser avant l'aube nouvelle!

L'Iris hautain
Brille un matin,
Quand vient le soir il pâlit et chancelle ;
La fleur des champs
S'effeuille aux vents !...
Et nos beaux jours s'effeuilleront comme elle !
Laure, un baiser avant l'aube nouvelle[1] !

J'achevais de transcrire ces paroles, lorsque l'on a annoncé que le postillon attendait. C'était l'heure des adieux; quoique ne connaissant la jolie fille que depuis quelques momens, ils ont été pénibles. Enfin, grâce à ma fermeté de voyageur, j'ai fait bonne contenance; et souriant, je me suis lancé de nouveau dans la vie changeante et vagabonde.

[1] Cette chansonnette n'est en effet qu'une imitation de ces jolis vers de Catulle, ce libertin sublime qui nous a laissé de si vives peintures de l'amour tel que les Romains le comprenaient, c'est-à-dire, presque toujours physique.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus ;
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles, occidere et redire possunt :
Nobis quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda !
Da mihi basia mille.

IX

TIRANO.

PROMENADE AU LAC DE PUSCLAVE.

Je monte, je pars; du moins, pourrai-je me consoler en faisant jaser mon conducteur. Son air est vif et délibéré; il a mis la veste de velours noir, et porte avec dignité le chapeau pointu des Tyroliens. J'entame la conversation; mais le malheureux me répond dans un jargon qui n'est pas même le mauvais italien du pays, mais le tyrolien pur, comme on le parle à Nauders ou à Mals. J'écoute avec complaisance; je veux l'entendre; je fais des efforts inouis pour comprendre. Lui, de son côté, me répète, avec une sorte d'acharnement, les mêmes sons rauques et barbares. J'en deviens presque sourd, et lui presque muet. Il crie, il gesticule; nous jouons la plus

plaisante comédie du monde, et le tout en vain. Bientôt épuisé, mon homme s'arrête devant une petite maison; et cette fois, je comprends, à son geste significatif, qu'il se propose d'avoir recours au vin du pays, pour recouvrer la parole. Je permets tout.

Pendant qu'il répare le dommage que j'ai causé, je prends les devans à pied. Malgré la chaleur et la poussière, je m'avance rapidement le long d'une corniche de rochers sur laquelle la route est tracée. Ici, la vigne est très-vigoureuse; et même, au sommet des montagnes vertes et brunes qui bordent les deux côtés de la vallée, on n'aperçoit point encore de sapins. Leurs cimes s'élèvent en amphithéâtre, et quelques grands arbres, des châtaigniers je crois, sont jetés sans ordre sur les premières marches de leurs escaliers gigantesques.

La roche brillante sur laquelle je marche, semble lancer des étincelles; et plusieurs maisons recouvertes de larges dalles de ce schiste rempli de mica, du milieu de la verdure qui les entoure, renvoient les rayons du soleil comme de véritables miroirs. Tout luit, tout rayonne autour de moi; la poussière m'é-

blouit; la route blanche m'aveugle; la chaleur est intolérable; je désire un peu d'ombre, et n'en puis trouver.

Sous mes pieds, au bas du rocher, l'Adda tourbillonne avec fureur; et ses eaux grises, grossies par la fonte des neiges, envahissent une campagne verte et inculte, recouverte presque partout de ces buissons rabougris qui croissent jusque dans le lit de ces immenses torrens.

Mais mon cocher se serait-il enivré? Il tarde bien, le soleil s'abaisse, et avant deux heures les ombres bleues de la montagne nous auront gagnées. Mais je l'entends. Il accourt rapidement; et pour réparer le temps perdu, il fouette, il crie, et chante à tue-tête une tyrolienne bien sentimentale. Il s'arrête, je monte, et bientôt nous voilà à Saint-Giacomo.... et puis à Trezenda. Cet amas de maisons que nous laissons là-bas sur notre gauche, c'est le bourg del Ponte. On assure que, dans son église, il existe un tableau de Luini, assez bien conservé; mais, ma foi, il y a deux grandes lieues à faire au soleil, du point où nous sommes, jusqu'à cette église; et j'aime mieux avoir le courage d'avouer que je ne les

ai point faites, que d'avoir celui de les faire.

Quel est là-haut, dans la montagne, ce petit village entouré de champs de froment, de pâturages bien verts et de superbes noyers? C'est Teglio. Le joli hameau! On vivrait volontiers dans l'une de ces maisons si blanches, si pittoresques; mais hélas! le dehors seul en est séduisant. Je quitte le char, je monte sur une tour presque ruinée que j'ai remarquée sur la droite; et de ce point, je jouis d'une admirable vue de toute la Valteline jusqu'à Morbegno [1].

Ce village que j'aperçois à ma droite, sur l'autre rive de l'Adda, c'est Stazzona; et plus loin, c'est Castello; et plus loin encore, c'est Tirano. Il faut que mon postillon trouve le vin de Tirano à son goût, ou que sa maîtresse y demeure, car, depuis qu'il a aperçu le clocher de ce bourg, il fouette, il court, il vole. Son long chapeau pointu, sa veste courte et noire, ses mains rouges, les sons barbares qu'il laisse échapper, ses grimaces et ses gestes répétés, donnent à sa joie une apparence vraiment diabolique.

[1] A Teglio on cultive le pois chiche (*cicer arietinum.*) Ebel.

Quelle est cette vallée noire et profonde qui s'ouvre à ma gauche, et au fond de laquelle plusieurs montagnes élèvent leurs cimes d'un bleu d'ardoise vigoureux? C'est la vallée qui conduit au lac de Pusclave (*Puschiavo*), dans les Grisons. Ce pays est bien nommé; car d'immenses forêts de sapins donnent à ces monts une teinte d'un gris violâtre. Un superbe torrent, dont les eaux vertes et transparentes décèlent l'origine alpestre, bondit avec fracas, entre d'énormes quartiers de rochers; c'est le trop plein du lac de Pusclave. Mais me voilà à la madone de Tirano.

Les gens de ce pays-ci ont sans doute la ferme conviction que l'efficacité d'un salut s'étend à plusieurs centaines de toises à la ronde; car je vois tous ceux qui n'ont pu pénétrer dans l'église, agenouillés, les uns sur le chemin, les autres à droite ou à gauche, éparpillés dans la campagne.

L'église de la madone a quelque chose de vraiment original dans son irrégularité; elle est construite en marbre, car l'église est toujours l'objet de luxe du pays; aussi dans cette chapelle de montagne, il y a peut-être

plus de tableaux et surtout plus de statues que dans toutes les églises des départemens de l'Oise ou de la Somme réunis. Mais tous ces ornemens ne l'embellissent guère; c'est une laideur piquante et fardée.

De cette église, à Tirano, on suit une longue avenue de peupliers. Large de quelques pieds de plus, on pourrait dire une belle avenue. En entrant à Tirano, bourg fort laid, la poussière a failli m'étouffer; un vent violent en soulevait d'épais tourbillons; et je ne suis sorti de cette espèce de tombeau mouvant, que pour entrer dans un autre plus horrible encore, c'est-à-dire une auberge de la dernière saleté. L'hôte, pour ma bien-venue, m'a promis quelque gros orage pour la nuit ou le lendemain.

En attendant le souper ou le dîner, car en voyage, la vie est si bouleversée, que l'on ne sait plus quel nom donner à toutes ces choses, je me suis lancé dans la campagne, marchant devant moi et au hasard; j'ai seulement évité la longue avenue qui conduit à l'église de la madone, car, en fait de promenades, la ligne droite est suffocante et m'étouffe. J'ai gagné un vaste massif d'arbres au pied de grands

rochers. Le soleil était déjà couché, le crépuscule commençait, et l'air calme et parfumé n'était troublé à de longs intervalles que par quelques bouffées d'un vent lourd et ardent. Ce trouble, ce mouvement avaient aussi leur charme. Je jouissais de ces courans d'air tiède ou à demi enflammé, comme de ces bains voluptueux qui accablent le corps et jettent l'âme dans des rêves rians ou sombres mais toujours d'une inexprimable douceur !

Je ne sais si l'on a décrit quelque part d'une manière satisfaisante, cette sorte de fatigue si suave, si douce, si tendre, dans laquelle tombe tout notre être, par une de ces soirées molles et un peu lourdes qui précèdent une nuit d'orage.

Delille et nos *anciens* poètes descriptifs du commencement du siècle, n'ont pas songé à ces nuances délicates du sentiment et presque du bonheur. Il est vrai que toute leur poésie se réduit à une sorte de murmure harmonieux, et que rarement un soupir ou un battement de cœur s'y font entendre. C'est de l'esprit sonore, du clinquant.

Un bruit léger que j'ai entendu sous la belle

futaie, m'a fait voir que je n'étais pas seul; j'ai soupiré en songeant au passé et à mon isolement, et craignant de troubler le bonheur des autres, je me suis retiré en silence et j'ai regagné tristement mon mauvais gîte.

Mon hôte, gros homme rouge, au bonnet sale, au couteau dans la ceinture, ayant une excellente tournure du parfait cuisinier, m'a fait une scène en rentrant. Pourquoi tarder si long-temps, le dîner était brûlé. Tout serait détestable; je le croyais sans peine, j'ai laissé dire et me suis installé. Le dîner répondait à la tournure du patron. On m'a servi d'abord quelques moineaux grillés, dénichés dans les forêts des environs. Intéressantes victimes, qui dans le courant du repas ont changé trois ou quatre fois de nom; grives au dire de l'hôtesse, ils sont devenus étourneaux dans la bouche de sa fille, et l'hôte finit par m'assurer, par la santissima madona, que c'étaient de magnifiques ramiers de Puschiavo. Pauvres ramiers, qui avaient une tournure de mauviettes et un bec de sansonnet. Je rongeais péniblement une aile noire et amère de ce gibier assez farouche, quand avec un air de triomphe; l'hôtesse déposa devant moi un

plat d'énormes champignons. Les moindres étaient larges comme le fond d'un chapeau. A cette vue, mon sang s'est glacé, et les mille et un récits qui chaque année remplissent nos journaux me sont revenus dans l'esprit. Rassasié par ces histoires tragiques, j'hésitais et repoussais le plat. Mais l'hôtesse milanaise à la voix d'homme, a fait un tel éclat, que, par amour-propre peut-être, et surtout par amour de la paix, je tentais l'expérience, et victime résignée, j'avalai trois ou quatre de ces formidables légumes.

L'hôte m'avait bien assuré que c'était une nourriture dont on faisait ici grand usage; mais le souvenir de ces Prussiens et de ces cosaques, que, lors de l'invasion, j'avais vu dans mon enfance se régaler chaque matin avec quelques douzaines de ces gros et affreux champignons de nos bois, si funestes à nos débiles estomacs, me revenait par la tête et je ne me sentais pas de force à résister à un aussi terrible repas.

La chambre dans laquelle je m'étais retiré, valait mieux que le festin, et j'ai été arraché à mes noires réflexions sur les conséquences probables de mon audace ou de ma résigna-

tion, par la vue des nombreuses gravures qui garnissaient les murailles.

Ce ne fut pas sans étonnement que je rencontrai là plusieurs des portraits de l'iconographie des contemporains; la princesse de Lamballe, M. Necker, et St-Just. Madame de Lamballe a tout l'extérieur d'une femme vive et legère que sa beauté seule ou son titre de femme eussent dû sauver.

M. Necker a bien le masque de l'homme important par-dessus tout. Aussi fut-il à la tête de la faction des importans de l'époque, et ne dura-t-il pas plus qu'elle; l'importance de ces Messieurs étant moins que rien en temps de révolution.

Le portrait de St-Just est de beaucoup le plus remarquable, et il faut que les proconsuls et les inquisiteurs autrichiens l'aient réellement pris pour un saint, pour qu'il soit là. Cette charmante tête est l'expression vraie de l'amour profond, de l'amour, passion réfléchie. Aussi le malheureux avait-il une fougueuse et ardente maîtresse; son adoration pour elle allait jusqu'à la frénésie. Il se consumait, avait des ardeurs, une extase, de la folie. Pour elle le fanatique descendit à vingt

ans dans un champ clos terrible, et sans parler de la vie qui n'était rien pour ces gens là... il fit le plus absolu des sacrifices dont l'ame humaine soit capable, il se dévoua à l'exécration des hommes et mit les mains dans le sang. Cette maîtresse, c'était l'égalité. Lui, on l'appelle scélérat.

La nuit, dans l'isolement du voyage, quelques traits de crayon et un portrait assez faible suffisent pour conduire à ces idées, et ces idées sont vives et rongeantes. J'ai lu pour les détourner quelques pages d'André Chénier. Celui-là fut juste, celui-là fut bon, celui-là aussi fut victime!

Tirano, 5 juin.

Ce matin j'ai secoué la mélancolie de la nuit. Le soleil se lève, l'air est vif et pur, l'orage cette fois n'a pas été pour nous, la journée sera belle, et je veux la passer toute entière dans les montagnes et les forêts. Déjà j'ai traversé le hameau de la Madona; et je suis un joli sentier qui se perd sous un bois de magnifiques châtaigniers. C'est le chemin du lac de Pusclave que je dois visiter avant de me rendre à Bormio. Un jeune guide m'ac-

compagne. Outre mes boîtes, un filet, un carton, et quelques provisions, il porte en bandoulière un fusil que m'a confié mon hôte de Tirano. Le tout ne pèse que quelques livres et lui permet de gravir les pentes les plus escarpées, et de m'accompagner où le caprice et la chasse me conduisent.

Le chemin que nous parcourons peut le disputer en beauté avec les sentiers les plus pittoresques du canton de Berne. Il serpente sous de grands arbres à travers des champs de seigle et d'avoine, et de riches pâturages; des deux côtés, il est bordé par des cloisons en bois, ou en pierres plates placées debout. Ces larges dalles, d'un schiste fort dur, sont d'un grand usage dans ce pays; elles servent à la clôture des champs et des jardins, au pavage des routes, des cours et des maisons, et la plupart des chaumières en sont recouvertes.

A notre gauche, un superbe torrent forme de nombreuses chutes, et dans beaucoup d'endroits le sentier longe ses bords de si près, qu'à différentes reprises nous traversons de beaux iris, formés dans le nuage de poussière humide que le vent élève au-dessus des eaux bondissantes.

Avant d'arriver à Antogno, on franchit le torrent et on entre dans le canton des Grisons. Je ne puis me lasser d'admirer les beaux châtaigniers sous lesquels sont comme ensevelies les masures de ce hameau. Ici le seigle, déjà jaune dans la plaine, est encore vert, et à peine les épis sont-ils formés. L'avoine n'est pas dans un état de maturité plus avancé.

A la gauche de la route on laisse un éboulement de rochers, véritable diminution du chaos. Des blocs énormes ont roulé dans le fond de la vallée, et couvert de leurs masses grises de grandes pelouses; d'autres ont fait un temps d'arrêt à mi-chemin, et paraissent prêts à reprendre leur course au premier signal. Plus haut, dans les nuages, des roches effroyables, de monstrueuses citadelles, crevassées, déchirées dans tous les sens, semblent n'être pendues qu'à un fil et n'attendre que le souffle du moindre vent, le cri d'un pâtre ou leur simple caprice pour rejoindre leurs compagnons d'en bas et combler la vallée tout entière. Le guide m'a montré un fragment de roc, gros à peu près comme l'une de ces hautes maisons que l'on construit aujourd'hui à Paris, qui s'en passa la fantaisie il y a quel-

ques années, et vint, avec d'horribles bonds et un bruit pareil à celui dù tonnerre, faire une promenade au milieu de ces beaux pâturages. On aperçoit encore sur les flancs jaunâtres de la montagne une douzaine d'affreux précipices, creusés par chacun des ricochets de l'énorme masse. Un petit fragment qui s'en détacha, animé probablement par cette incalculable force d'impulsion, atteignit un pâtre qui conduisait son troupeau sur une pente voisine, et lui emporta les jambes comme eût fait un boulet de canon.

Une belle vue, quoique toujours un peu agreste, est venue nous remettre de ces terribles paysages. J'ai admiré deux cascades, mais pour les apprécier à leur juste valeur, la seconde surtout, il faut les voir de près. Il en est au reste de même pour toutes les cascades du monde, qui, à une distance même très-faible, perdent les trois quarts de leur grandeur et de leur beauté. Ce qui plaît dans ces eaux tombantes, c'est l'abondance, le mouvement et le bruit, et à quelques pas ces choses s'effacent.

A Brusco, village de six maisons avec deux églises, ce qui est trop et trop peu, nous

avons fait nos adieux aux noyers et aux châtaigniers. Les sapins les remplacent dignement, et dans quelques passages resserrés, ils arrivent jusque sur les bords du chemin, qu'emportent fort souvent les eaux du torrent.

C'est la partie de cette vallée la plus fréquentée par les pêcheurs. J'en remarquai plusieurs dans le lit du torrent. Gris comme le rocher auquel chacun d'eux est collé, muets, les yeux fixes, le bras tendu, leur ligne est seule en mouvement, et cet objet mobile peut seul attirer l'œil sur leur ensemble immobile, et le rendre distinct. L'un d'eux a pêché devant moi, dans l'un des bouillons du torrent, une belle truite qui pesait plusieurs livres, et m'a assuré qu'elles abondaient dans cet endroit, voisin de la sortie du lac.

Vers ce point peu éloigné de l'extrémité du ravin, on passe de nouveau le torrent sur un de ces ponts mobiles en usage dans le pays; et suivant sa rive gauche, du haut d'une pente assez rude, tout-à-coup on voit s'étendre et se déployer devant soi ce lac d'une magnifique tristesse. Ses eaux noires, parfaitement calmes, baignent le pied d'énormes montagnes qui l'environnent de tous côtés. Leurs sommets som-

bres s'y trouvent réfléchis comme dans un miroir. Au fond du paysage, au-dessus de plusieurs villages dont on aperçoit les clochers, et d'un premier rang de montagnes noirâtres, s'élèvent les cimes ardoisées du Bernina, couvertes çà et là par de larges bandes de neige et de glace.

Laissant de côté les trois maisons du hameau de Meschino, qui s'élèvent à l'extrémité méridionale du lac de Pusclave, j'ai suivi un moment ses bords, et, pour contempler ce tableau dans toute sa beauté, je me suis élevé sur l'une des pentes de verdure qui semblent plonger dans le lac.

Bientôt, j'ai atteint l'une des forêts de sapins qui recouvrent presque en entier toutes les sommités des environs. Ces arbres arrivent ici à des dimensions extraordinaires, et je ne crois pas avoir rencontré dans toute la Suisse une végétation plus vigoureuse.

En redescendant vers le lac, j'aperçus près de la rive un gros tronc d'arbre à demi creusé. Une rame informe y était assujétie avec des liens de paille. Comme j'examinais avec une curiosité mêlée d'étonnement, cette barque d'une forme tout à fait nouvelle, et

que, l'imagination travaillant, je me croyais déjà transporté dans quelqu'une de ces îles de la mer du Sud, ou au bord d'un des lacs solitaires de l'Amérique septentrionale, je fus tiré de ma rêverie par la voix d'un homme; je levai les yeux, et à la place de l'Indien à demi-nu, avec l'arc, la *zagaie* et le casse-tête, j'aperçus un grand montagnard tout brun, à la veste ronde, au chapeau en pain de sucre; c'était l'un des héros de cette navigation dans l'enfance, le grand amiral du lac, le patron de la barque qui avait causé ma surprise. Il me proposa une promenade sur le beau bassin. J'acceptai son offre, et appelant mon jeune compagnon qui était sur l'une des pentes voisines, à recueillir quelques insectes, nous nous plaçâmes tous les trois dans la frêle embarcation; le pêcheur la dirigeait rapidement, et bientôt nous ne fûmes plus entourés que par les eaux du bassin de Pusclave.

Rien de poétique comme cette douce navigation au milieu de ces grandes et austères solitudes. Les sommets bruns et nus des montagnes, la sombre et magnifique verdure des forêts, qui, de leurs flancs descendent vers les eaux du lac, où elle semblent s'en-

foncer; ce lac, vaste bassin enseveli au fond d'un précipice; le calme et la transparence de ses eaux noires et profondes, le silence des airs, ce ciel grisâtre, ne laissant échapper qu'un rayon de soleil, qui va mourir au fond du paysage sur les collines et les ondes lointaines, l'entier abandon de toute cette nature dont nous semblons les seuls habitans; tout saisit fortement le cœur et le jette dans les rêves, l'extase, et une profonde et mélancolique admiration.

Pendant assez long-temps, nous avons vogué en silence, vers l'extrémité septentrionale de ce bassin; puis, faisant un grand circuit, et longeant la côte de l'est, nous sommes revenus à Meschino. Un peu avant d'atteindre le point du rivage où nous devions débarquer, le vent s'est élevé, et notre léger esquif a commencé à être balloté assez violemment. Je remarquai que dans cette circonstance, notre pilote, ainsi que les gondoliers de Venise, ne se servait de sa rame que comme d'un balancier, et qu'il s'attachait plutôt à garder un parfait équilibre, qu'à marcher vite. Ces barques sont si étroites, que souvent un coup de vent les fait chavirer; mais quand la

tempête n'est pas d'une excessive violence, c'est un faible malheur; le pêcheur s'attache à sa barque renversée, et, s'aidant des pieds et des mains, bientôt la ramène au rivage.

Revenus près du hameau de Meschino, un brave montagnard que je rencontrai, m'offrit comme une excellente occasion de retour, un cheval que la veille, un voyageur avait loué à la Madona-de-Tirano. Je ne devais avoir que la peine de le remettre à son maître. Un peu fatigué des courses du matin, et désirant arriver à Tirano avant la nuit, j'acceptai son offre, ce dont j'eus bientôt lieu de me repentir. Dans les sentiers de montagne, et surtout dans une descente fort rapide, un cheval est toujours plus incommode qu'utile.

Ce pâtre m'a beaucoup parlé des Français, il les avait vus dans la Valteline; — ils s'y conduisirent comme de vrais diables, brûlant tout, pillant tout, me disait-il. Avant de me quitter il m'a montré son aïeul et son père, deux beaux vieillards, et douze à quinze personnes, hommes, femmes et enfans, faisant partie de sa famille, et ce n'est pas encore là tout, a-t-il ajouté. Son aïeul avait oublié son âge, mais son petit-fils lui donnait 98 à 100 ans. Ce

centenaire vigoureux, marchait sans bâton, raisonnait sensément et avait cette espèce de sourire extrêmement doux et comme résigné, que l'on rencontre souvent sur le visage des personnes d'un grand âge. Cependant une telle vue a toujours quelque chose de triste, on ne peut s'empêcher de regarder une pareille existence comme une distraction du sort, ou un oubli de la nature, et l'on pense que la mort est bien voisine.

En montant à cheval, ce pauvre vieillard me tendit la main; je lui donnai quelques pièces de monnaie, ce qui a réjoui le cœur de tous ces braves gens.

En redescendant vers Tirano, je vis autour des villages que j'avais traversés le matin, quelques scènes vraiment champêtres. Des troupeaux de chèvres et de vaches de toutes couleurs et superbes, rentraient au bercail, des jeunes gens folâtraient en riant sur de vertes pelouses, j'entendais des voix et des rires dans les rochers, des chants sortaient des forêts voisines; enfin la soirée était d'un calme et d'une douceur ravissante.

J'avais mis pied à terre près de l'éboulement de rochers dont j'ai déjà parlé; mon

guide conduisait le cheval, et je marchais un peu en avant le fusil sous le bras, quand un aigle ou un oiseau de proie de grande dimension s'éleva du milieu de ces débris. Malheureusement mon fusil n'était pas armé ; je tirai, mais trop tard; l'oiseau ne tomba pas, s'éleva en poussant un cri aigu et se perdit dans les roches qui couronnent la cime des montagnes voisines. J'ai pu juger de la beauté de l'écho. Dans ces gorges, un coup de fusil est répété un nombre infini de fois et retentit comme la foudre; il était presque nuit, et l'explosion avait fait lever une nuée de chauve-souris, elles vinrent tourbillonner autour de moi. Cette fois j'en abattis une. Elle diffère de la nôtre par ses dimensions un peu plus fortes [1].

Plus je me rapprochais de Tirano, plus l'air devenait accablant, et dans la vallée, quoique la soirée fût avancée, la chaleur était étouffante. Ce n'était plus cette agréable fraîcheur des environs du beau lac que nous n'avions cependant quitté que depuis une

[1] *Vespertilio noctula,* Linnée : la noctule de Buffon. Cette espèce est assez commune en Suisse.

heure et demie. Quand nous arrivâmes à Tirano la nuit commençait.

Toute cette nuit l'orage a grondé. Les éclairs étaient si fréquens et les détonations de la foudre si violentes, que plusieurs fois je me suis levé et j'ai couru à ma fenêtre croyant que quelques-uns des bâtimens voisins étaient en feu. Ce spectacle était sublime. A chaque éclair, le livide et bleuâtre amphithéâtre des monts apparaissait tout entier. Des nuées lourdes et jaunâtres pesaient sur leurs flancs embrasés, et le torrent qui bondissait sous ma fenêtre et dont les éclats de tonnerre couvraient les mugissemens, semblait rouler un feu liquide. Puis toute cette blafarde et éblouissante apparition cessait tout à coup, pour renaître bientôt après, et faire place de nouveau à la nuit la plus épaisse et la plus noire.

X

ROUTE DE TIRANO A LA SERRA DE BORMIO.

LE CURÉ ET LES BRIGANDS.

Bormio, 6 juin.

Avant quatre heures du matin, ma caretta m'attendait à la porte de l'auberge. Quelques minutes m'ont suffi pour traverser Tirano. De ce bourg à Bormio la route est magnifique. Dans les environs de Grossoto et Grossio les pentes deviennent plus rapides; bientôt la route s'élève et franchit plusieurs talus réguliers, formés par les débris que les eaux ont apportés des sommités voisines. Ces éspèces de contreforts inférieurs, semblables aux racines des montagnes, s'allongent à droite et à gauche, et vont insensiblement plonger et se perdre au fond de la vallée.

Ici le paysage devient plus agreste et l'orge

et le seigle déjà moins mûrs prennent peu à peu la place de la vigne.

Dans toute cette vallée, il y a une profusion d'églises remarquables. Les deux petits hameaux de Boladore et de Sondalo en ont trois à eux seuls. Celle de Sondalo est superbe. Une jolie chapelle à demi-ruinée s'élève aussi d'une manière fort élégante sur un rocher du voisinage.

Tandis que l'aubergiste de Boladore m'improvisait un déjeûner, je me suis placé à l'une des fenêtres de la sala, et j'ai joui d'un spectacle des plus animés. Des paysans en grand nombre étaient dispersés dans une belle prairie demi-circulaire, entourée de tous les côtés par un amphithéâtre de montagnes. Leurs vêtemens bleus, blancs, jaunes, rouges, tranchaient fortement sur la verdure de la campagne, et sans leur continuelle mobilité, on eût pris les plus éloignés pour de larges fleurs diaprant ces riches prairies. Des guirlandes de neige jetées au hasard sur les monts du voisinage couronnaient le tableau.

Çà et là on voyait quelques chars très-bas, formés de larges planches grises grossièrement équarries, et soutenues sur deux roues

massives ou plutôt deux cylindres d'une forme tout-à-fait antique. On y entassait le foin déjà sec et de grands bœufs jaunes et rougeâtres, ensevelis eux-mêmes dans cette verdure dont on les avait surchargés, les traînaient lentement vers les châlets les plus voisins. Les hommes juraient, les femmes, retournant le foin jauni avec de longues fourches à deux dents, chantaient des airs vifs; et les voix gutturales des pâtres invisibles, sortant du fond d'une forêt prochaine, ou de derrière un rocher, ou de quelque repli de montagne, leur répondaient d'une manière bruyante.

Bientôt un groupe assez nombreux, que depuis quelques momens je suivais des yeux, est venu ajouter à la variété et au mouvement de cette scène. C'était une noce qui, descendue des montagnes qui avoisinent l'Italie, les époux en tête, se rendait à l'église de Sondalo. Toute la joyeuse escorte avait revêtu le costume de fête. Les hommes avaient de larges vestes brunes ou de longues redingotes vertes, avec les bretelles tyroliennes. Les femmes portaient d'un air coquet des chapeaux d'hommes d'une forme très-élevée, très-pointue, et à bords retroussés.

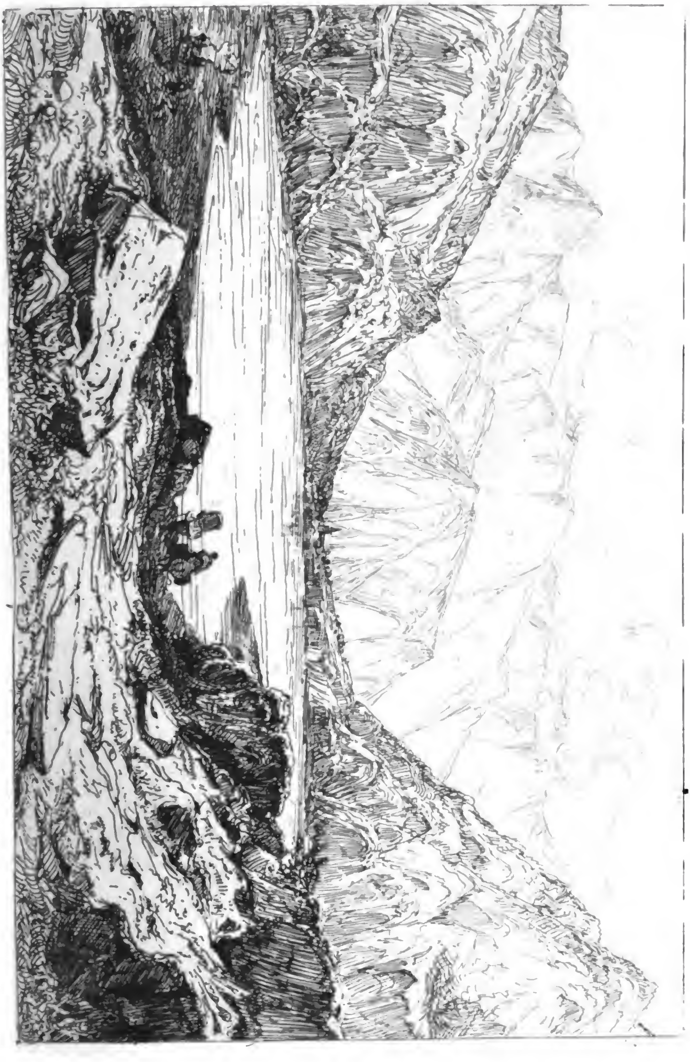
Leurs corsages et tout le haut du costume étaient noirs. D'énormes jupons tout blancs, arrondissaient leurs gros plis autour d'elles. Et derrière, par la fente du jupon, une espèce de *tournure* sortait d'une manière bizarre, et descendant sur la chute des reins faisait absolument l'effet d'une large queue verte, rouge, bleue et découpée à grandes dents. Calcul de la beauté, trois jolies sur douze. La mariée était des jolies. Ces montagnards, même les plus jeunes, étaient tous d'une stature élevée.

Tout en examinant les nouveaux venus et en dessinant le paysage, j'écoutais mon hôte qui me racontait l'histoire de l'un des curés présens à la cérémonie du mariage; c'est à l'entrée du défilé de la Serra, que je vais traverser dans quelques heures, en me rendant à Bormio, que se passa l'aventure qui a rendu cet homme fameux dans la vallée. Je ne puis résister à la tentation d'offrir, en l'abrégeant beaucoup (car mon hôte était fort prolixe), ce récit, qui nous présente sous une forme nouvelle le curé de ce pays, et nous prouve que tous les moyens sont propres à accroître l'influence de cette classe

importante. A Lecco, à Cosio, nous avons étudié le curé, bon camarade et joyeux buveur, et comme tel aimé et respecté de ses paroissiens; l'anecdote suivante va nous montrer le curé héroïque, fier à bras, et redevable à sa force physique d'une force morale inappréciable.

Un soir, dans le mois d'octobre de l'année 1825 ou 1826, j'ai oublié la date précise, le curé d'un village voisin de Bormio revenait de Sondrio, où il était allé toucher une somme d'argent considérable, car, si ces messieurs ont à faire avec la misère, ce n'est pas pour leur propre compte. Comme la nuit allait venir, et que depuis un mois ou deux l'approche de la mauvaise saison rendant les routes peu sûres, des bruits fâcheux couraient sur le défilé où il venait de s'engager; le curé, tout en marmottant l'*angelus*, qui venait de sonner à l'une des églises de la vallée, pressait sa monture assez chétive. Tout à coup, de derrière un des rochers les plus rapprochés du chemin : — Halte! s'écrie une grosse voix; le prêtre ne tient nullement compte de l'invitation et feignant de ne pas entendre, pousse son cheval; —





— Halte! s'écrie de nouveau la voix; cette fois l'injonction était formulée d'une manière si retentissante que, malgré le murmure du torrent le long duquel passait la route, il était impossible de ne pas entendre. Cependant le prêtre ne s'arrêta pas, et, après avoir regardé modestement de côté, assuré de la présence de trois hommes et jugeant toute lutte impossible, il songea à fuir. Il éperonnait vivement son cheval, et allait dépasser le rocher fatal, quand une balle, partie du bord de la route, vint s'arrêter entre l'œil et l'oreille du pauvre animal qui tomba. C'était parfaitement viser, et ceux qui arrêtaient de la sorte un cheval au galop, eussent sans nul doute ralenti la course d'un homme; aussi le curé jugea-t-il à propos cette fois de s'arrêter. Il ne perdit pas cependant tout espoir; mais, songeant à gagner du temps, comme les brigands allaient mettre la main sur le sac qui contenait l'argent, il feignit de vouloir le leur donner, et l'ouvrant, il répandit tout l'argent sur le gazon. Sa maladresse lui valut un coup de bâton. Le curé le reçut sans murmurer, quoiqu'il eût un pied de plus que l'agresseur, et alla tranquillement s'asseoir à

deux ou trois pas de la route, observant toujours et ne désespérant pas.

Les trois brigands étaient presque couchés sur le sol, soigneusement occupés à ramasser les *lires* milanaises, éparses sur le gazon ou entre les pierres de la route, et à les remettre dans le sac. L'un d'eux, celui qui avait arrêté court le cheval, avait jeté à ses côtés son arme déchargée, le second était armé d'un gros bâton, avec lequel le prêtre venait de faire connaissance; le troisième, qui était le plus rapproché du curé et qui semblait le plus influent de la bande, portait à la ceinture deux pistolets armés et qui paraissaient en fort bon état.

Le curé, après s'être assuré des ressources de l'ennemi, médita son plan de campagne; les forces en présence étaient loin d'être égales, et cependant, après moins d'une minute de délibération, l'homme en soutane ne douta pas de la victoire; le bon prêtre, tout en songeant au salut de l'ame, n'oubliait pas celui du corps, et, outre son chapelet et son breviaire, il avait à la main son *bastone*, qui le quittait rarement et moins que jamais les jours de recette; les coquins se voyant

en force et croyant, d'ailleurs, n'avoir à faire qu'à un prêtre comme un autre, n'avaient pas songé à le lui enlever; saisissant donc l'instant où les brigands, après avoir replacé dans le sac presque tous les écus, se livraient attentivement à une dernière recherche, il se lève, s'avance sans bruit vers l'homme armé qui se trouvait un peu écarté, et levant doucement le bâton, rassemble toutes ses forces dans son bras d'Hercule, et le laisse retomber avec la rapidité de la foudre, sur le crâne du bandit qu'il étend raide sur le sol. — « Croiriez-vous qu'il ne songea pas à le confesser? me disait l'hôte, intendant de la police du pays, qui me racontait l'histoire; » puis, avant que les deux autres coquins aient eu le temps de se reconnaître, il se jette sur les armes du mort, et un pistolet à chaque poing, se redressant de toute sa hauteur, et notre curé était un géant : — « Arrière! coquins, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre; arrière! ou vous êtes morts. »

Et ces hommes, qui faisaient mine d'approcher, s'arrêtent tout court; chacun d'eux ayant un bout de pistolet sur le visage. — « Ah! mes diables! vous pensiez donc que le curé de Saint-Antonio se laisserait plumer

comme une poule. Ah ! *per Baccho*, nous en allons voir de belles. »

Un des brigands, effrayé, songeait à fuir. — « Doucement ! s'écrie le curé, doucement ; je tiens à ta compagnie : Arrête ! ou ma balle pourrait courir plus vite que toi. J'ai perdu mon cheval ; il faut que vous me payiez la pauvre bête, et tous deux allez me suivre à Bormio ; » et le brigand fait halte. — « C'est bien, madona ! c'est agir dans tes intérêts ; maintenant prends la selle de ce cheval, et charge cela sur tes épaules. »

S'adressant ensuite à l'autre brigand, et toujours en accompagnant chacune de ses paroles d'un geste significatif avec le bout du pistolet : — « Toi, prends le corps de ton camarade ; il vient encore de remuer la jambe, et tu ne voudrais pas le laisser mourir là sans confession, comme un chien ; porte-le sur ton dos ; et maintenant mes camarades, marchez droit et *presto*, mon souper m'attend et j'ai faim. »

Et une heure après, le curé, précédé de ses deux nouveaux paroissiens, faisait son entrée triomphale dans sa cure, au milieu des cris et de la joie de ses *ouailles* émerveillées.

On doit facilement imaginer qu'un tel homme, après un pareil exploit, ne peut manquer d'acquérir sur les ames grossières qui lui sont soumises, une influence sans borne. Comment ne pas croire, en effet, que le ciel ne soit pour quelque chose dans une pareille affaire? Et cependant, six pieds, un bras de fer, et un cœur résolu, même avant qu'on eût inventé la poudre, ont fait dans ce genre plus de miracles que tous les saints du calendrier réunis.

Au quinzième siècle, un tel homme eût été canonisé après sa mort.

— Pour *la colazione*, on m'a servi une sorte de galette de seigle, plate et dure comme du biscuit, et qu'il a fallu de grands efforts pour rompre. Mon hôte a prétendu que c'était du pain du pays très-frais, et ne lui a fait l'honneur que de huit jours de date; il aurait dû plutôt compter par mois.

C'est à Boladore que finit la Valteline, proprement dite, et que commence le pays de Bormio. Un défilé, dans lequel on pénètre à une demi-lieue de Boladore, sépare ces deux pays. Ce défilé s'appelle la *Serra* (la porte).

XI

LA SERRA.

LE PAYS DE BORMIO.

BORMIO.

EXCURSION AU MONT GAVIO.

Au-delà de Boladore, on entre dans un bois de grands sapins, et la route court sur les rampes du rocher le long du torrent. Comme mon postillon s'était profondément endormi, j'ai pris les rênes. En cet endroit, l'Adda met en mouvement plusieurs belles scieries qu'alimentent les forêts du voisinage. J'ai vu beaucoup de scieries en Suisse, en Allemagne et dans le Tyrol, et je ne sais pourquoi on n'adapte toujours qu'une seule lame à chaque mécanisme. Trois lames perpendiculaires, placées parallèlement et à une égale distance, mues par la même roue, débiteraient le plus gros arbre en

trois fois moins de temps que la seule lame que l'on emploie aujourd'hui. Une machine est une sorte d'être vivant, intelligent, apprivoisé, auquel l'homme, son créateur, peut donner à peu près la force qu'il lui plaît.

Nous continuons toujours à nous enfoncer dans la Serra. Ce défilé est remarquable par sa sauvage âpreté. Le 8 décembre 1807, un vaste pan de rocher se détacha de la cime du mont Sernio, et tombant comme le tonnerre au fond de la vallée, y forma une colline élevée. Le cours de l'Adda fut obstrué, et, pendant onze jours, ses ondes furieuses s'accumulèrent derrière l'obstacle et formèrent un lac considérable. Toute la Valteline et le pays de Tirano furent dans l'épouvante. On espérait qu'arrivé à une certaine hauteur, le fleuve se frayant un nouveau lit, l'écoulement aurait lieu d'une manière insensible; mais, le 19 décembre, on s'aperçut que le poids énorme de cet épouvantable amas d'eau ébranlait la digue naturelle; bientôt après, la roche cédant, le lac tout entier se précipita dans la vallée avec une incroyable furie. Emportant tout devant elle, la masse effroyable, hérissée d'arbres, de poutres, de rochers, de toits entiers et de

débris de toute espèce, arriva dans la campagne de Tirano, qu'elle ravagea d'une manière horrible; des prairies florissantes et de riches vignobles furent couverts par des monceaux de rocs entassés, et une énorme quantité de gravier.

Ce prodigieux torrent était tellement déguisé par tous ces débris qu'il emportait avec lui, que mon guide, qui à l'instant de son passage se trouvait près de ses bords, crut dans le premier moment qu'un morceau considérable du sol de la vallée se soulevait, et, tourbillonnant sur lui-même d'une manière furieuse, accourait de son côté avec la rapidité de la foudre.

Au sortir de ce défilé, on débouche dans une plaine assez vaste, absolument nue et entourée de tous les côtés par de hautes montagnes qui, à cette époque de l'année, sont encore entièrement couvertes de neige. Au fond de cette plaine, on aperçoit Bormio adossé à de grands rochers gris et décharnés. Pas un arbre ne s'élève dans ses environs; on ne découvre que des champs d'orge, d'avoine et de seigle tout vert, et çà et là quelques maigres bouleaux. Ce n'est qu'à une certaine élévation

que les sapins, seuls arbres qui prennent ici quelque accroissement, commencent à se montrer. Toute cette contrée, renfermée dans d'immenses montagnes couvertes de glaciers, se compose de quatre à cinq hautes vallées alpines, l'hiver y dure les trois quarts de l'année; la fin de juin et les mois de juillet et d'août sont les seuls pendant lesquels les neiges ne descendent pas jusqu'aux plaines qui entourent la ville et les villages environnans.

Le climat est si rigoureux que l'on a vu dans les montagnes du voisinage se former de nouveaux glaciers. On cite, comme le plus considérable de ces glaciers contemporains, celui de la Valazetta, qui, dans l'année 1774, à la suite de neiges très-abondantes, commença à se former dans de hauts pâturages à quelques lieues de Bormio. Le propriétaire du terrain tenta vainement de reconquérir sur ces masses glacées ses champs envahis. Il eût fallu, pour arriver à un résultat favorable, que plus de mille ouvriers travaillassent tout un été, et peut-être encore n'auraient-ils pu nettoyer entièrement la place. Il renonça donc à une entreprise aussi ruineuse. Quelques

années après, ce glacier avait déjà pris un grand accroissement, et chaque hiver était marqué par ses rapides progrès. Quelques-uns de ces glaciers de nouvelle formation fondent dans les étés chauds, alors la place se trouve libre de nouveau, et l'on a vu des paysans récolter après vingt ans la moisson qu'ils avaient semée, et qui était restée ensevelie sous les glaces pendant ce long espace de temps.

Situé à l'embranchement de ces vallées alpines qui composent le territoire qui porte son nom, Bormio est exposé, pendant l'hiver, à de terribles coups de vent. Du côté du nord, de fréquentes inondations ravagent sa campagne. Aussi presque toutes les terres un peu fertiles sont-elles entourées de digues en pierre, autour desquelles les eaux circulent et déposent les graviers et les sables qu'elles apportent avec elles. De sorte qu'en beaucoup d'endroits, le sol véritable se trouve enseveli à une profondeur de plusieurs pieds. Abrités contre les vents du nord, les grains qui croissent dans ces espèces de grandes serres, que l'on ne peut mieux comparer qu'aux marais des faubourgs de Paris, mûrissent incomparablement plus vite que

ceux qui se trouvent en rase campagne : au commencement de juin, cette différence était très-sensible.

En approchant de Bormio, j'ai remarqué un grand glacier qui descend des énormes montagnes auxquelles la ville est adossée, du côté du val de Furba. Le bleu vif des crevasses, et la couleur émeraude des épaisseurs de la glace, tranchaient avec la parfaite blancheur des neiges qui recouvrent encore ces sommités. Ce beau glacier, alimenté, je crois, par l'une des cîmes de l'Ortel-Spilz (monte-cristallo), apparaît dans toute sa grandeur, lorsque l'on s'élève sur la montagne qui lui fait face, du côté de Saint-Piétro.

Arrivé à Bormio, je me suis rendu à la poste; j'ai parcouru les deux ou trois rues principales de ce bourg sale et sombre; j'ai visité le palais de l'Hôtel-de-Ville, bâtiment triste, d'une apparence fort chétive, où logeait autrefois le podestat Grison, et où s'assemblaient les états. Ce bâtiment renfermait aussi les archives du pays; la plus ancienne Charte date de 1378, et porte la signature du fameux Galéas Visconti, maître de Milan et de la Valteline. La position de cette

ville, que l'Autriche pouvait autrefois facilement appuyer, la préserva long-temps des avanies, auxquelles le reste de la Valteline était en proie. Aujourd'hui, Bormio ne manque pas d'importance, par sa position à l'entrée de la route militaire de l'Ortel-Spilz, route qui présente à l'Autriche un accès de plus dans l'Italie. L'église, dans laquelle on remarque un pauvre tableau, assez renommé cependant, d'Antonio Canelino natif du lieu, ne peut arrêter long-temps le voyageur; aussi, traversant le Fredolfo, torrent qui passe à Bormio, à sa sortie du val de Furba, j'ai résolu de profiter des deux tiers de la journée qui me restaient encore, pour m'élever sur l'une des cimes du voisinage, et prendre une connaissance exacte du pays.

Je me suis dirigé vers l'un des contreforts inférieurs du mont Gavio, qui, de loin, me paraissait assez abordable.

On traverse d'abord, un petit bois composé en grande partie de bouleaux chétifs, et de noisetiers rabougris. J'eus l'occasion d'observer sur plusieurs feuilles de ces bouleaux, de nombreuses colonies des pucerons, dont Huber a décrit les mœurs.

Chaque troupeau était surveillé par une fourmi bergère; l'une en escortait cinquante, une autre quatre-vingts, une autre cent. Elles les dirigeaient dans leur route, les flattaient avec leurs antennes, les caressaient avec leurs pates, pressaient la marche des retardataires, aidaient ceux qui se trouvaient dans l'embarras, ramenaient ceux qui s'écartaient, et, dans leur sollicitude fort tendre, faisaient à la fois, l'office du chien et du berger.

Plus je m'élevais, plus les pentes devenaient rapides. Je voyais déjà bien loin, sous mes pieds, Bormio, l'Adda, et la route que j'avais suivie le matin. Le sommet de la montagne, vers lequel je me dirigeais, et que recouvraient encore quelques grandes plaques de neiges, semblait reculer devant moi; je haletais, j'étais accablé de chaleur et de fatigue.

En ce moment des nuages noirs qui s'accumulaient vers le sud-ouest, autour des cimes des monts, et le retentissement sourd d'un tonnerre lointain, annonçaient un prochain orage.

Bientôt des nuées d'un blanc sale, s'engouffrant dans le défilé de la Serra, vinrent tourbillonner au-dessous de moi, et remplir de

leur vaporeuse inondation, tout l'espace vide de l'un à l'autre bord du vallon. La pluie commençait à tomber et les éclats de la foudre devenant de plus en plus violens, je me hâtai de gagner deux chalets que depuis long-temps j'apercevais à ma droite; à peine y étais-je arrivé, que la nuée profonde nous enveloppa. Elle renfermait sans doute le foyer électrique, car deux ou trois fois à mes côtés, l'épais brouillard parut se déchirer avec d'horribles détonations; j'étais assourdi, aveuglé; la lumière et le son me frappaient à la fois. L'effet me paraissait analogue à celui d'une énorme pièce d'artillerie que j'aurais allumée moi-même. A chaque moment je m'attendais à voir s'abîmer sous l'un de ces éclats épouvantables, le toit du chalet qui m'abritait; heureusement le nuage passa, et la foudre s'éloigna avec lui.

C'est alors que, pénétrant dans l'intérieur de la cabane à la porte de laquelle je m'étais arrêté pour mieux observer l'orage, je me trouvai en face de l'affreuse misère de ceux qui l'habitaient.

Une vieille femme pâle et presque mourante, était étendue sur une espèce de table,

le dos contre le mur; elle paraissait beaucoup souffrir, laissait tomber sa tête en avant, et se plaignait d'une manière sourde. Près d'elle une femme plus jeune, mais horriblement maigre, était appuyée en silence contre une cloison noirâtre. Dans un autre coin de la cabane, près d'un feu, ou plutôt d'une fumée alimentée avec un bois vert et humide, trois ou quatre enfans presque nus, et dont l'aîné n'avait pas douze ans, étaient accroupis dans la cendre. Un épais nuage de fumée, qui ne trouvait issue que par la porte et par une petite fenêtre sombre, enveloppait tout ce tableau. Une couche de suie noire, rousse et luisante, que la fumée avait déposée sur les murailles, les cloisons et les meubles de cette habitation misérable, en doublait l'obscurité.

En entrant, je m'adressai à la plus jeune des deux femmes, qui me regardait fixement avec une sorte d'effroi stupide, et lui demandai un peu de lait; elle, avec un sourire ironique qui semblait dire : pouvez-vous bien demander à ceux qui ont si peu? me répondit en Milanais : nous n'avons rien (*non e minga.*) Je vis que j'avais mal entamé la négociation, et tirant une pièce de monnaie

Milanaise (demi-lire), je la lui montrai en réitérant ma demande. Cette vue parut la tirer de son apathie; elle dit deux ou trois mots aux enfans, qui avaient les yeux fixés sur l'argent, et tous trois, se levant à la fois, se mirent à bondir autour de moi comme des espèces de singes. L'aîné plus alerte détacha une jatte de bois noir, sortit en courant, et bientôt après me la rapporta pleine d'un lait chaud, mousseux, et extrêmement aromatisé. Ma soif apaisée, je mis dans la main de la jeune femme, qui n'avait pas fait un mouvement, la pièce d'argent, et je me hâtai de sortir pour respirer un air moins infect.

Les enfans me suivaient. A quelques pas du châlet, l'aîné me montra leur vache unique dont le lait m'avait paru si bon. Elle ruminait tranquillement dans une petite prairie bien verte et bien grasse, et l'air de prospérité de cet animal contrastait singulièrement avec l'affreuse misère de ses maîtres. Les enfans, ne songeant plus à leurs malheureux parens, se mirent à gambader autour d'elle, et lui apportaient des fleurs, des bourgeons, des poignées d'herbe choisie. Il me semblait voir les hommes si involontairement oublieux

de l'infortune, si facilement fidèles au bonheur.

Tout en me livrant à ces belles réflexions sentimentales, je suivais un petit sentier fort raide, qui me conduisit bientôt dans une forêt de sapins chétifs. J'étais alors parvenu à une grande élévation; mais le jour s'avançait, des nuages enveloppaient la cime de la montagne, qui me paraissait cependant assez voisine, et la pluie recommençait à tomber. Je résolus donc de borner là ma course. J'avais dépassé la forêt, et j'étais parvenu à la région où les neiges séjournent encore à cette époque de l'année. Je voyais au-dessous de moi, à une immense profondeur, les toits de Bormio, et ses champs qui ressemblaient dans leur incroyable petitesse à autant d'échantillons d'une étoffe verte plus ou moins foncée.

De cette position je jugeais parfaitement de la forme des trois vallées de Pédénos, de Furba et de l'Adda. Elles dessinent un T, dont la vallée de l'Adda formerait le grand côté, le val de Pédénos la partie gauche supérieure, et le val Furba la partie droite. Les trois torrens qui arrosent chacune de ces trois vallées, se réunissent près de Fumarago. Le val Pédé-

nos se développait devant moi dans toute sa longueur, avec ses riches pâturages, ses eaux bondissantes; les contreforts des montagnes qui le dominent étaients couverts de sapins, au-dessus desquels resplendissaient des neiges nouvellement tombées.

A ma droite, j'entrevoyais quelques-uns des sommets de la chaine de l'Ortel-Spilz; pareils à des voyageurs aériens, ils semblaient se promener et courir à travers les nues.

A ma gauche, la vue était bornée par d'épais brouillards qui tournoyaient dans la vallée de l'Adda, et ce fleuve formant à peine un maigre filet d'argent, semblait se perdre sous leur voûte. Enfin, sous mes pieds, dans l'infiniment petit, je distinguais des habitans de Bormio qui marchaient et se croisaient sur des routes pareilles à des fils grisâtres; d'autres, la fourche à la main, remuaient des foins; d'autres conduisaient des troupeaux que mon œil avait peine à apercevoir.

En redescendant, j'ai trouvé des scorpions et plusieurs insectes rares [1]. En général, dans

[1] *Elater ziegleri. Cat. Dej.*
Elater Rugosus. Cat. Dej.
Carabus creutzeri. Cat. Dej.

toute cette course, ma chasse a été fort heureuse. J'ai rencontré aussi plusieurs jolies fleurs, une violette jaune que l'on trouve au Montanvert près de la fontaine de Caillet. Une autre espèce de violette d'une très-grande dimension, et des touffes d'un magnifique Rododendron.

Comme le soir approchait, je redescendais en courant les pentes les plus rapides, m'aidant d'un bâton ferré pour modérer ma vitesse et m'arrêter quand j'apercevais au-dessous de moi un précipice ou quelqu'autre obstacle.

Au sortir d'un fourré d'aulnois et de bouleaux, je me trouvai tout à coup en présence d'un bœuf qui traînait un lourd charriot porté sur quatre roues massives très-basses, ou plutôt sur quatre rouleaux. A ma vue, l'animal effrayé prit le galop, et, gravissant à travers les broussailles une pente fort raide, entraîna à sa suite l'énorme machine, comme s'il se fût agi d'un de ces charriots, jouets des enfans. Ce ne fut qu'après de longs efforts et en le rouant de coups que l'espèce de sauvage brutal qui le guidait parvint à modérer sa fougue.

J'étais de retour à Bormio avant la nuit. A

mon dîner, on m'a servi comme une chose fort rare des cerises de Tirano. Le reste du repas se composait, comme d'habitude, de *vitello* arrangé de six manières différentes.

Les chapeaux pointus que ce soir je remarque en grand nombre, et les machines qui m'ont tenu éveillé pendant une partie de la nuit, m'annoncent le voisinage du Tyrol.

XII

LA CHASSE AU TETRAO.
LES LACS ET LA VALLÉE DE FRAELE.

Bormio, 7 juin.

Un peu avant le jour, mon hôte est venu frapper à ma porte. Un de ses amis, grand chasseur de son métier, allait partir pour le lac de Fraële, situé dans la vallée du même nom (*Vallis Ferrea*) sans doute à cause des mines de fer qu'elle renferme au milieu de hautes montagnes, à environ deux lieues de Bormio), et il venait me proposer d'être de la partie. Je me décidai aussitôt à l'accompagner. En quelques minutes, mes préparatifs furent faits, et le profil noir des montagnes commençait à peine à se détacher sur le dais blanchâtre du ciel du matin, que déjà nous étions lancés sur la route de Pédénos.

Mon hôte m'avait mis dans la main un énorme fusil à un coup, dont le long et pesant canon entraînait toujours la crosse en avant. Habitué à nos légers fusils à deux coups, j'étais écrasé sous cette interminable machine.

Pour arriver de meilleure heure au bon endroit, des chevaux devaient nous conduire jusqu'à Pédénos, là nous devions mettre pied à terre et gagner la forêt voisine.

Portant d'une main nos longs fusils, et de l'autre excitant nos petits chevaux de montagne, nous avions assez la tournure de Tartares en courses, ou peut-être même de personnages un peu moins honnêtes.

A un quart de lieue de Bormio, nous avons traversé le hameau de Premaglio, où l'Adda, déjà puissant, mugit sous un pont d'une légèreté remarquable. A la faible lueur du crépuscule, j'aperçus de grands moulins, dont quelques filets d'eau, détournés du torrent, faisaient mouvoir les nombreuses roues.

Le sentier que nous suivions s'élevait sur l'une des pentes escarpées du val Pédénos. A ma gauche, je voyais briller, à travers une large masse d'ombre, les eaux d'une rivière

qui, se divisant en bras multipliés, arrosait de belles prairies. Au sortir d'un bois de sapins à demi-ruinés, nous sommes arrivés à Pédénos, comme le jour commençait à poindre et à dorer les châlets de l'Ysollacia jetés devant nous dans la montagne comme autant de points métalliques.

Là, nous avons mis pied à terre, et, confiant nos chevaux à un petit pâtre du voisinage, nous avons commencé à gravir des pentes extrêmement rapides et coupées par de longs couloirs, pleins de roches, et de débris de toute espèce. Ce sol d'une excessive mobilité rendait l'ascension très-pénible; de momens en momens, nos pieds mettaient en mouvement quelqu'une de ces pierres, qui, en entraînant d'autres, étaient suivies bientôt par un plus grand nombre, et finissaient par ébranler toute cette masse, et former une sorte d'avalanche très-bruyante.

Souvent aussi les pierres qui étaient sous nos pieds ou en avant, tendant à remplacer le vide qui laissait la chute de celles qui étaient au-dessous de nous, s'éboulaient tout-à-coup et rendaient notre position fort critique.

Nous avons fait halte un moment; en me

retournant, belle vue matinale sur Pédénos, l'Ysollacia, etc...

Nous allions quitter ce sol mouvant et atteindre un terrain plus solide, quand une pierre, partie d'un point plus élevé que celui que nous occupions, vient s'arrêter en sifflant contre la jambe de mon compagnon qui tombe en poussant un grand cri. J'accourais plein d'épouvante, quand lui se relevant aussitôt :— « J'aime mieux avoir reçu le coup à la jambe qu'au front, » me dit-il, en frottant la partie blessée. Cette réflexion consolante l'ayant tout-à-fait remis, nous gagnâmes un bois d'horribles sapins, mousseux, tortillés, morts. L'herbe haute et toute brûlée était chargée d'une abondante rosée qui nous mouillait les pieds comme si nous eussions marché dans le torrent. — « La pluie serait plus désagréable encore, » me dit mon compagnon, avec son optimisme ordinaire.

Enfin, après trois quarts d'heure de cette ascension pénible, nous sommes arrivés, en nous aidant des pieds et des mains, près de grands rochers entourés d'un bois de sapins. Nous marchions en silence, nous arrêtant de minute en minute, et prêtant l'oreille avec attention.

Nous désespérions déjà de notre chasse, quand un cri très-éclatant nous arrêta tout-à-coup; mon compagnon jeta un coup-d'œil rapide autour de lui, et me prenant le bras: *Le voici*, me dit-il, en m'indiquant le haut d'un arbre, *voici l'oiseau*.

Je respirais à peine, et allais l'ajuster, mais notre chasseur m'arrêtant: — « *Ne tirez pas*, me dit-il rapidement et à voix basse, attendez les femelles; elles vont arriver, nous pourrons faire une belle chasse. » J'eus assez de force pour me rendre à son invitation et ne point abattre ce bel et grand oiseau noir et bleuâtre, que je voyais distinctement sur le haut de son arbre, rongeant les jeunes pousses du sapin, battant des ailes, se plumant, dodelinant de la tête et du col, et faisant sa toilette avec une coquetterie tout-à-fait confiante.

Cette situation délicate durait depuis quelques minutes, les femelles n'arrivaient pas, et la tentation devenant de plus en plus forte, j'allais disposer de mon coup de fusil, lorsque deux ou trois femelles attirées par les bruyantes agaceries du mâle vinrent s'abattre sur un arbre voisin; j'en apercevais une à travers l'épaisseur du feuillage, et l'ajustant avec tout le

sang-froid possible, j'allais presser la détente, quand au coup de mon compagnon je la vis tomber devant moi. Le bruit ayant fait lever toute la troupe, j'ajustai le mâle au passage, mais trois ou quatre pieds de mon immense fusil s'étant embarrassés dans les branches, je ne pus tirer l'oiseau qui continua son vol, et disparut; notre chasse était terminée. Désolé d'avoir manqué une si belle occasion, j'examinais avec une sorte d'envie le beau Tétrao qui se débattait à nos pieds. Cet oiseau ressemble à un grand faisan (les gens du pays l'appellent *Fâsant* en langage Romanche); il est d'un noir violâtre, a autour des yeux deux protubérences d'un rouge vif, et sa grosseur est égale à celle d'un dindonneau. (*Tetrao Urogallus. Linn.* 273.)

En me dirigeant vers le lac de Fraële par un sentier taillé dans le roc, ma chasse aux insectes a été plus heureuse, et j'ai été fort étonné de trouver à cette hauteur, sous l'écorce des sapins morts, un grand nombre de petits scorpions roux, très-éveillés, très-ardens.

Après avoir monté fort long-temps et franchi un dernier rempart de rochers, j'aperçus devant moi, au milieu d'une nature dé-

solée plusieurs pièces d'eau noire et d'une assez grande étendue.

Ce sont les lacs de Fraële, fameux dans le pays par leurs superbes et excellentes truites. Ces vallons retirés ont été le théâtre de plusieurs faits d'armes remarquables. Dans la campagne de la Valteline, si peu connue, et qui, dans le temps, lui fit tant d'honneur, en 1635, le 31 octobre, le duc de Rohan commandant l'armée française, remporta, dans cette vallée sauvage, une victoire signalée sur l'armée impériale, qui perdit près de deux mille hommes.

De ces lacs au val Pédénos, le chemin traverse le plus noir, le plus abominable paysage que l'imagination puisse se figurer. A l'extrêmité de cette route, deux tours bâties par les Espagnols, sur des rocs inaccessibles, commandent le passage et la vallée voisine. En descendant par un chemin rocailleux, on arrive auprès d'une source très-abondante qui jaillit entre de gros quartiers de roches tombés des montagnes qui dominent cet endroit solitaire.

Cette fontaine magnifique est sans doute un des écoulemens souterrains du lac de Fraële qui n'en a point d'apparent; le ruisseau qu'elle

forme, arrose les pâturages du hameau de Pédénos, dont on aperçoit le clocher à un quart-d'heure de distance. Là, nous avons retrouvé nos chevaux, et, comme le temps menaçait, et que de gros nuages d'un gris de fer sombre commençaient à se traîner pesamment sur les flancs noirâtres des montagnes du voisinage, nous nous sommes hâtés de gagner Bormio, où, comme nous arrivions, la pluie tombait avec cette violence qui distingue les ondées alpines.

J'ai été honoré ce soir d'une visite fort peu agréable. Une espèce de carabinier-douanier, qui, j'imagine, était à la recherche de quelque conspirateur de passage, et s'imaginait avoir rencontré une piste, m'a fait exhiber papiers et passeports, et a passé une ou deux heures à visiter mon bagage avec les soins les plus minutieux et les attentions les plus délicates. Un livre de poste l'a fort intrigué, parce que c'était un livre, et j'ai vu le moment où on allait me le confisquer, car tout livre est confisquable. Cartons, boîtes, linge, etc., il a tout ouvert, tout déployé, tout fouillé. J'étais outré, et ne me sauvais de la colère que par la pitié. Enfin n'ayant point rencontré de com-

plots dans mes boîtes de couleurs, ni de révolution dans mes malles, il s'est contenté d'emporter quelques vieux journaux de l'empire qui enveloppaient des crayons et avaient échappé au pillage de Sesto-Calende, et s'est retiré.

Je ne sais pour qui l'honnête garçon me prenait, mais assurément ce n'était pas pour un voyageur bénévole. Il cherchait bien autre chose sous l'enveloppe que la nature nous a donnée. Il y a des gens qui, à force de se méfier des apparences, finissent par croire que tout est apparence.

XIII

LA VALTELINE ET LE PAYS DE BORMIO. OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR CES DEUX PAYS. MOEURS DES HABITANS.

Bormio, 8 juin.

Je profite d'une journée d'un temps effroyable, et des heures de prison auxquelles me condamne la pluie, pour mettre en ordre quelques observations générales sur le pays et les mœurs. Quand on peut faire ces résumés sur place, on est toujours assuré d'être plus près du vrai.

La population de la vallée de l'Adda et des vallées latérales formant la Valteline et le pays de Bormio, est d'environ quatre-vingt-mille habitans. La race humaine y est assez médiocre. Près du lac de Como, surtout, les hommes sont beaucoup moins beaux que

dans le voisinage de Bormio et les vallées élevées. D'ordinaire, la taille des montagnards est remarquable, mais lourde et épaisse. On rencontre beaucoup d'hommes qui ont plus de cinq pieds six pouces, des épaules effroyablement carrées, avec une petite tête et un visage fort maigre, que leur coiffure, aux bords interminables, rend plus chétif encore. Leurs redingottes, leurs chapeaux à forme haute et tout leur costume allongé, les font peut-être paraître encore plus grands qu'ils ne le sont réellement. On remarque, proportionnellement, plus de belles femmes que de beaux hommes; ici, j'entends par beau la réunion de la pureté de la forme et l'élévation de la taille.

Il y a peu de bonhomie chez les campagnards; et l'astuce italienne entre pour beaucoup dans la composition de leur caractère. Vous trouverez fréquemment, dans ce pays, le type du paysan malin ou docteur, qui ne salue jamais, répond à côté de la demande, et, après votre passage, fiat sur vous quelques bonnes plaisanteries qui réjouissent fort ses compagnons. Les enfans, espèce de singes vigoureux, imitent en petit leurs parens; et,

du bord de la route, font d'effroyables grimaces au voyageur qui a le dos tourné; souvent même, comme par une sorte de distraction, ils hasardent une pierre; et, après l'avoir lancée, s'enfoncent et se perdent dans le maïs ou dans le seigle.

En s'élevant sur les versans de la vallée, le caractère s'améliore un peu; mais le fond n'est jamais bon. Je dois cependant faire une exception pour la vallée de Pusclave; témoin cette famille qui compose à elle seule tout le hameau de Meschino.

Quand on arrive dans une ville ou dans un village, il est assez inutile de recommander au postillon de vous conduire à la meilleure auberge, car toutes sont à peu près aussi mauvaises. Avant d'entrer, sur le seuil, vous rencontrez, d'ordinaire, un homme rouge, énorme, dans le genre de ce que le peuple appelle, à Paris, un bel homme; c'est le maître de l'auberge (*padrone*), espèce de géant malpropre, qui étale un ou deux goîtres, et ne semble placé là que comme l'épouvantail des voyageurs. Cet être, lourd et indolent, ne se mêle que d'une chose, de recevoir ou de changer l'argent.

La femme, plus active, stimule le cuisinier (*koch*), met la main aux plats; et souvent, à table, tient compagnie au voyageur, la bouteille à la main, prête à lui verser quelque énorme rasade de vin de Sondrio, toutes les fois que son verre est vide et qu'il ne se tient pas sur ses gardes. C'est, de plus, une gazette du pays fort détaillée; en peu d'instans, elle vous a mis au courant de ce qui s'est dit ou fait depuis un mois à quelques lieues à la ronde.

A défaut de sa femme, l'aubergiste envoye souvent sa fille, comme je l'ai raconté plus haut. C'est la coutume la plus louable du pays. Ce bavardage, assez agréable, vous donne des notions justes sur mille petites pratiques familières que l'on ignorerait si l'on se renfermait dans un dédain trop aristocratique, ou si l'on était retenu par *la peur de se compromettre*, peur assez sotte en voyage. Il faut, au contraire, parler beaucoup et avec beaucoup de monde, si l'on veut savoir et savoir bien.

Pour en revenir à nos jeunes filles, elles nous apprennent tout ce qu'on veut connaître de leurs petites habitudes bourgeoises,

assez misérables quelquefois, mais bonnes à connaître, comme tout ce qui tient aux mœurs. La dévotion, la toilette, le bal, les amourettes, l'humeur du curé, qui n'a souvent que le seul tort de ne pouvoir allonger le carnaval; avec elles, tout est passé en revue.

Au reste, le prêtre, ici, est communément un assez bon homme, et cela peut être par habileté. Loin de s'isoler comme dans bien d'autres pays, de prendre la religion par le côté lamentable, et de ne se distinguer que par le *sombre* du caractère et de l'habit, ces messieurs parlent de tout, se mêlent de tout, rient de tout, officient presque en redingotte, se distinguent au café entre les verres et les cartes, et seraient, je crois, fort amateurs de noces dans le genre de celles de Cana, où l'on changerait l'eau en vin.

Le jeune curé, espèce souvent moins apprivoisable, n'a rien ici du triste et du sauvage qui le distinguent ailleurs; il plaisante même assez volontiers, et ne prend pas un air atroce à la vue d'une femme.

A Bormio, j'entrai dans une église comme on procédait au baptême d'une petite fille qui criait beaucoup; on l'avait cruellement em-

maillotée, et l'eau froide la faisait beaucoup souffrir. Le curé prenait la chose fort gaiement, il riait, soufflait dans ses doigts, faisait à la nourrice et aux témoins de singulières plaisanteries, assaisonnant le tout de certain mot énergique, qu'un Italien emploie avec la même facilité que tout autre, mais que le voyageur qui *se respecte* ne doit pas répéter [1].

[1] Un de mes amis, dans un drame sur les Pasques de Vérone, n'a pas craint de hasarder ce dialogue textuellement; en voici quelques fragmens :

LE PÈRE ROSSOROSTRO (au marquis de la Vieilleville).

C'est un baptême, ne vous éloignez pas, je suis à vous dans l'instant D'ordinaire je ne mets pas plus d'une minute à fabriquer un paradis. (Aux parens). Est-ce une fille ou un garçon?

LE PARRAIN.

C'est une fille.

LE PÈRE ROSSOROSTRO.

Voyons? (Il l'examine.) Une fille, oui *per Diana*, et une grosse fille bien blanche..... Dépêchons. (Il prend l'eau et le sel; au moment où il verse l'eau, la petite fille crie beaucoup. Le moine interrompant ses prières :) Silence!.. silence donc! p.....

LE MARQUIS (riant, au supérieur).

Est-ce le prénom de la petite, je ne connais pas cette sainte.

Cette singulière épithète, adressée à une petite fille d'un jour au plus, était du plus bizarre effet pendant un baptême et dans la bouche d'un prêtre.

Au reste, ces messieurs ont-ils tort ou raison de ne pas vouloir chez eux les choses plus austères que la nature ou les habitudes ne les

LE PÈRE ROSSOROSTRO (avec gaîté).

C'est l'une des onze mille vierges....

Aujourd'hui, on ose tout, et quand on essaie un tableau de mœurs, on veut être vrai avant tout. Au reste, Montesquieu, qui *raisonnait* et ne *peignait* pas, écrivait il y a plus d'un siècle (1715) :

— J'ai vu des descriptions du paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens.

— On dit qu'ils (les chartreux) se coupent la langue en entrant dans le couvent ; on souhaiterait que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

— J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans, etc., etc.

Je prends au hasard, car je trouverais dans les *Lettres persannes* bien d'autres hardiesses du même genre, qui seraient bien coupables, bien condamnables et certainement bien condamnées de nos jours.

(1830. *Précautions de* RECYME.)

ont faites? n'est-ce pas simplement de la politique et de la politique habile? Que peuvent-ils désirer encore? Ils ont de belles églises et en grand nombre. Bormio, ville de mille à onze cents habitans en a sept à elle seule, sans compter les chapelles, les ermitages et les clochers de toute espèce, jetés çà et là sur la pointe de chaque roc. Ajoutez à cela un bon presbytère, des revenus considérables, une vie douce et joyeuse, et le respect ou la s...... des peuples. Comment ne seraient-ils pas satisfaits : chez eux, tolérance est bon sens et bon calcul; ils suivent doucement les avenues du bonheur sans se croire obligés d'en chasser les autres.

On penserait cependant que quelques prêtres des derniers temps n'ont pas toujours eu l'humeur aussi gaie, et qu'ils ont été bien aise aussi de prendre l'homme par la peur. Témoin l'affreux ossuaire placé à l'un des angles de la place principale. Les os rangés symétriquement forment une espèce d'effroyable tapisserie, dont les ossemens de petite grandeur composent le fond, et les têtes le gros point et les bouquets de fleurs. J'ai compté jusqu'à six ou sept cents têtes jetées d'une manière

plus ou moins pittoresque dans ces agréables dessins.

Pour le plus grand embellissement de ce lamentable réduit, on a placé des deux côtés du casier principal deux morts, dont les ossemens sont encore revêtus de leur peau brune et rongée. Ces espèces de momies, conservées je ne sais trop comment, debout toutes les deux, les bras croisés, montrant les dents et l'œil vide, sont entourées d'inscriptions analogues. Mais la chose la plus repoussante, ce sont des débris d'ossemens et toute cette saleté de poussière humaine dispersée au hasard aux environs de l'ossuaire, et traînant jusque sur la place publique. Au reste, j'ai peut-être tort de témoigner ce ridicule dégoût; il n'y a rien là qui puisse révolter ce siècle tout positif. N'a-t-on pas, il y a peu d'années, fabriqué du noir d'ivoire avec les ossemens des combattans de Leipsick?

Je dois ajouter que la négligence est un des caractères moraux de l'habitant de ces vallées; vous en avez partout de fréquens exemples dans chaque habitation, et surtout dans les auberges, qui ont réellement quelque chose d'espagnol. Rien de plus repoussant que les

cuisines. Le maître cuisinier, entouré d'une valetaille qui écrase, pile et découpe, a peine à écarter une meute affamée, qui vient lui dévorer les morceaux dans la main. Joignez à cela une insupportable odeur de viande et une saleté qui soulève le cœur. Il faut passer vite, détourner la tête, et avoir grand appétit si l'on veut dîner.

Quant aux appartemens, les murailles, décorées à l'italienne, sont assez propres, mais les planchers sont très-négligés, et les lits à peine supportables. Cependant, il faut convenir que l'on est à peu près enveloppé par les draps et les couvertures, ce qui n'a pas toujours lieu dans les meilleurs hôtels de la Suisse.

Bormio florissait lors du commerce de Venise avec l'Allemagne. Cette ville, brûlée en 1799 par les Français, lors de la mémorable campagne de Suisse, est à peine sortie de ses ruines. Ses habitans espèrent que la route du Stelvio lui rendra quelque importance. Des fers de la vallée de Fraële, des bois, des foins, de l'orge, du seigle, des pommes de terre et un miel fort renommé, voilà toutes ses richesses.

— La Valteline, Chiavena et le pays de Bormio furent soumis aux mêmes vicissitudes

que la partie méridionale du Tyrol. Longtemps disputés à l'Italie par les Grisons, ces pays demeurèrent définitivement au pouvoir de ces derniers. On ne doit pas s'étonner de l'apparence de lourdeur que présente le peuple dans certaines parties de la Valteline, et du peu de progrès qu'il semble avoir fait dans la conquête du bien-être et de la civilisation, si on le compare à ses voisins du Tyrol et de l'Engadine, lorsque l'on songe à l'état d'abrutissement et de misère auquel le réduisirent, pendant plusieurs siècles, le pillage organisé par ses conquérans, les républicains des lignes grises. Ce malheureux pays était une proie que se partageaient la partie aristocratique et la partie démocratique de ce canton; la partie démocratique, qui tous les deux ans vendait au plus offrant ces misérables bailliages, qu'achetait la partie aristocratique, qui pendant sa courte administration, les pressurait et les pillait, afin de pouvoir, les années suivantes, les payer de nouveau; et comme les revenus ne s'élevaient pas toujours au pair des sommes dépensées pour l'achat, le bailli acquéreur s'en dédommageait en mettant à son tour à l'enchère les arrêts de la

justice. S. Zschokke nous donne une idée plaisante de la corruption et de la vénalité qui dévoraient ce pays infortuné, et de la manière sauvage dont la justice y était administrée.

— Souvent, dit-il, les baillis s'entendaient pour ne pas renchérir les uns sur les autres, de manière à ce que les bailliages leur échussent à coup sûr, et, leur coûtant moins, leur rapportassent davantage. Les années d'administration, et le tour dans lequel ils devaient arriver au pouvoir, étaient désignés par le sort, mais les premiers appelés étaient tenus de prolonger les procès qu'ils pourraient avoir à juger, de manière à ce que, passant de mains en mains, ils arrivassent aux baillis que le sort avait rejetés au dernier rang, et produisissent encore un revenu satisfaisant. » Une manière aussi originale de rendre la justice, devait dégoûter passablement les plaideurs; car, ajoute l'écrivain : — On vit des réclamations de *cent francs*, coûter jusqu'à *cent mille francs* à établir. »

De pareils plaideurs étaient ou bien sûrs de leur droit, ou bien opiniâtres, ou bien stupides; et un peuple administré et pressuré d'une

manière aussi criante et qui le souffrait patiemment, ne pouvait que rester stationnaire dans la carrière de l'industrie et des améliorations, si toutefois il n'arrivait au dernier degré d'abrutissement et de dégradation morale.

Une famille, la plus puissante de ce pays, semblait à la tête de ce vandalisme administratif, et de ce pillage organisé : c'était la famille des Salis. Ambassades, péages, bailliages, etc. etc.; ses membres avaient fini par tout absorber; ils possédaient à eux seuls toute la fortune du pays, et dans ce petit état étaient des aristocrates aussi riches et aussi influens que les pairs d'Angleterre. N'ayant à faire ni à un roi, ni à une chambre des communes, mais à une démocratie qu'ils achetaient dans des *grabeaux* vendus (vote du peuple entier); c'étaient les véritables souverains du pays, souverains sans armée, sans charte et sans gardes, mais non pas sans trésors.

Le coup inattendu que la révolution française porta aux aristocraties de tous les pays, atteignit aussi celle de ce petit recoin des Alpes, et faillit être mortel à la famille des Salis. Ayant naturellement pris parti pour l'Autriche contre la France, ils furent, à ce que l'on

a prétendu, les agens secrets de ce misérable guet-à-pens dont l'envoyé Semonville fut victime, lorsqu'il se rendait de Venise à Paris, par le lac de Come et les Grisons; un guide lui fit prendre une fausse route, et il fut arrêté au petit village de Novate, près de Chiavena.

Cette politique cauteleuse n'échappa point à l'œil vigilant du conquérant de l'Italie, et les pays de Bormio, de Chiavena et de la Valteline, ayant réclamé leur indépendance, Bonaparte offrit sa médiation ; les Grisons obéissant aux perfides conseils des Salis, la refusèrent; le général Français n'hésita plus, et d'un trait de plume délia ce pays de toute obéissance aux Grisons, le déclara libre, et toutefois réunit à la république Cisalpine sa nombreuse population. Les Grisons et la famille des Salis furent désespérés; c'était leur trésor qu'on leur enlevait. Depuis, malgré les réclamations de leurs anciens maîtres, en 1814, ces provinces ne leur furent pas rendues; de la domination française elles passèrent à l'administration autrichienne, bien aise de s'assurer par cette possession deux passages importans des Alpes, celui du Splugen et ce-

lui de l'Ortel-Spilz près de Bormio, qui lui permet de jeter si rapidement une armée, du Tyrol dans la partie occidentale de la Lombardie. La conduite avide et tyrannique des Grisons n'avait que trop justifié eette nouvelle usurpation.

XIV

RÉVOLUTIONS DE LA VALTELINE.

HISTOIRE DE NICOLAS RUSCA.

UNE SAINT-BARTHÉLEMY DES GRISONS.

IDÉE DE L'ADMINISTRATION DE CES RÉPUBLICAINS.

J'ai achevé ma journée en parcourant la savante histoire de la réformation chez les Grisons, par M. Aporta. Cet ouvrage, que je trouve dans la bibliothèque de mon hôte, est écrit dans un latin assez élégant; mais son style trop périodique et trop cicéronien, nuit un peu à l'intérêt des faits. C'est un chapitre curieux à ajouter à l'histoire des guerres de religion ou d'opinion, guerres terribles, auxquelles l'Europe fut en proie pendant tant de siècles, et qui semblent devoir reparaître dans notre âge de civilisation, sous de nouvelles formes. On s'étonne, en feuilletant ces pages, de voir ce

petit pays en proie à des passions géantes, et à des querelles d'autant plus furieuses qu'elles étaient presque domestiques.

En 1620, les vallées que nous venons de parcourir furent le théâtre d'une Saint-Barthélemy nouvelle, et d'assassinats aussi affreux, que ceux qui, en 1572, avaient ensanglanté le sol de la France. Mais je dois reprendre d'un peu plus haut ce tableau plein d'un intérêt des plus dramatiques.

La Valteline (*Valle-tellina*) appartenait, depuis longues années, à la puissante famille des Visconti, famille tragique qui régnait à Milan sans avoir le titre de roi. Galeas Visconti s'étant assuré de la personne de son oncle Barnabas, qui devait succéder à son père, usurpa la souveraineté, et le fit périr, en 1395, dans le château où il l'avait renfermé. Mastino Visconti, fils de Barnabas, échappa aux poursuites de son cousin, et, refugié chez les Grisons, leur légua en mourant ses titres et ses droits sur la Valteline et le comté de Bormio, et le soin de le venger.

Ce legs d'un homme sans pouvoir, fut longtemps sans résultats; on le regardait comme non avenu, et les légataires eux-mêmes, sem-

blaient en avoir perdu la mémoire, lorsqu'en 1487, à la suite d'un différend entre leur évêque et les Milanais, les Grisons firent une première irruption sur le territoire en litige. Après une longue suite de guerres et de révolutions, ce malheureux pays étant passé des mains des Milanais dans celles du roi de France Louis XII, tomba définitivement sous la domination des Grisons, qui après avoir aidé les habitans à chasser les Français, prirent en 1516 la place de ces conquérans.

A peine établis dans ce pays, les Grisons le traitèrent en tributaire et se livrèrent aux exactions les plus révoltantes. La branche espagnole de la maison d'Autriche convoitait depuis long-temps la Valteline comme un des passages les plus favorables à la réunion rapide des troupes espagnoles et autrichiennes, qui étaient, à cette époque, si souvent appelées à agir dans la Lombardie et le Piémont. Elle profita de ces excès de pouvoir pour animer le peuple de ces vallées contre les Grisons, et se faire des partisans de chacun des mécontens.

Aux griefs politiques les Grisons joignirent bientôt les griefs religieux. Leur zèle imprudent les porta à établir de gré ou de force la

réforme dans ce pays chaudement catholique; les prêtres, qu'ils s'efforçaient de dépouiller de leurs bénéfices et de leurs priviléges, s'indignèrent, et le peuple, réchauffé par leurs prédications fanatiques, prépara ses armes en silence et se tint prêt. Une faible étincelle pouvait allumer l'incendie, lorsqu'une action folle et inique servit comme de signal à ce grand embrâsement.

Dans le village de Bedano, sur les bords du lac Majeur, non loin de Locarno, était né, en 1565, un homme d'un caractère étrange; Nicolas Rusca, était son nom. Dès son enfance, il avait montré beaucoup d'intelligence et une grande activité d'ame. Un jour le cardinal Borrhomée, dans une de ses promenades au bord du lac, ayant rencontré cet enfant sombre et plein de feu, le questionna avec sa bonhomie accoutumée. L'enfant ayant répondu avec aplomb et présence d'esprit, le cardinal, enchanté du tour ingénieux de ses discours, l'emmena à Milan et le fit entrer dans le collége des jésuites, qui déjà commençaient à recruter toutes les supériorités, et surtout celles de l'esprit, qui en valent bien d'autres.

Ses dispositions étaient si grandes, son zèle si ardent, et ses progrès si rapides, que ses supérieurs en furent émerveillés. Il était depuis peu d'années dans ce séminaire lorsqu'un de ses condisciples raconta qu'une nuit, passant près de la cellule de Fra Rusca, il l'avait vu méditant les livres saints, et qu'une flamme, pareille à celle qui était descendue sur les apôtres, semblait se jouer sur son front. On cria au miracle, et le bruit courut que le pieux jeune homme était en communication directe avec l'Esprit saint.

C'étaient là de ces choses qu'au XVIe siècle on était tenu de croire, car il était plus dangereux alors de passer pour impie que pour imbécile. Aussi n'éleva-t-on aucun doute sur le prodige, et peu de jours après dans l'année 1589, à peine âgé de vingt-quatre ans, Rusca fut nommé curé de l'église de Sondrio, l'une des paroisses les plus importantes du pays.

Dans la Valteline au milieu de la masse des *ex voto* qui bordent les chemins, et des tableaux qui tapissent les murs des églises, j'ai vu souvent l'image d'un homme couvert de bure, pâle, maigre, fatigué, et n'ayant plus de vivant que les yeux, qu'il lève vers le ciel.

Cet homme est Nicolas Rusca, revéré dans toute cette vallée comme le sont en Suisse Zwingle, ou Nicolas de Flue. C'est un tel homme que les réformateurs grisons eurent l'imprudence d'attaquer d'abord, et d'immoler ensuite.

A peine arrivé dans sa cure, ce jeune prêtre plein de fanatisme, et comme tel disposé à devenir persécuteur, se vit persécuté lui-même. On peut juger de sa fureur, et combien de haines durent s'amasser dans une pareille ame. Aussi, pendant près de six années, sa vie ne fut-elle qu'une lutte longue et ardente, et aux conférences de Tirano, tenues en 1595 et 1596, entre le clergé catholique et le clergé protestant du pays, Rusca se distingua par sa fougue et son éloquence, *tranchante comme un glaive*, disent ses historiens.

Dans tous les pays qu'ont agités les querelles d'opinion ou de religion (et notre époque, malgré la masse de lumières qui paraîtraient devoir jaillir de tant de milliers d'écrits et de journaux publiés incessamment, en offre bien des preuves de plus), certains événemens colorés par chacun des partis opposés, selon les vues qui convenaient le mieux à leurs passions,

sont restés enveloppés d'une obscurité difficile à percer. La conduite de Rusca, dans la circonstance suivante, peut être mise au nombre de ces faits qu'un impénétrable mystère environnera toujours.

Deux gondoliers vénitiens, qui passaient par la Valteline, s'étaient liés avec un paysan fanatique nommé Chiapinus. Dans leurs conciliabules de cabaret, ces trois hommes formèrent, on ne sait pour quel motif, le complot d'assassiner Scipion Calandrinus, un des ministres protestans nouvellement arrivés dans la vallée; homme aussi extrême dans ses opinions que Rusca dans les siennes. Au moment d'exécuter leur projet, tous furent arrêtés; ils avouèrent leur dessein, et malgré leur confession on leur appliqua la question. Après de longues tortures, on obtint de Chiapinus l'aveu qu'il n'avait agi, dans toute cette affaire, qu'à l'instigation de Rusca. Cet aveu, on le désirait, et à peine l'eut-on obtenu qu'on le fit passer à l'assemblée générale du canton, qui cita devant elle le prêtre Rusca accusé de meurtre. Rusca, connaissant la haine de ses ennemis, refusa de comparaître, et s'enfuit à Locarno; et aussitôt ceux-ci triomphans

ne manquèrent pas de s'écrier que par sa fuite il se reconnaissait coupable. Toutefois, pendant son absence ses amis, aussi ardens de leur côté que ses ennemis du leur, convaincus de son innocence, pressèrent son procès; et, après de longs débats, jugé comme contumace, il fut acquitté et réhabilité par les douze juges grisons qui formaient le tribunal nommé à cette occasion.

Ce fut un piége horrible, que cet acquittement! une invention du démon! s'écrient les historiens de Rusca; car, le malheureux jeune homme étant de retour à Sondrio, on profita de quelques nouveaux règlemens qu'il venait de publier, pour répandre le bruit qu'il voulait soulever le peuple contre les Grisons, et qu'il travaillait en faveur des Espagnols. Une nuit donc qu'il était tout entier à l'extase de la prière, soixante soldats grisons entourèrent son presbytère, se saisirent de sa personne sans qu'il songeât à leur résister, car il se regardait déjà comme un martyr, et le conduisirent à Tusis dans les Grisons, par le Val Mallengo. Là, on le jeta dans un cachot sombre et infect, on s'efforça d'affaiblir son corps pour se rendre maître de son âme, et pour lui arra-

cher, avec l'aveu de sa trahison, celui du meurtre de Calandrinus.

Mais, racontent ses biographes, « la manne des anges soutenait le martyr; et, si son corps paraissait faible et exténué, son âme était plus fière, plus vivante que jamais. » Ayant résisté à ces tourmens de détail, on résolut, pour hâter sa confession, de lui appliquer la grande torture, le supplice de la poulie. Ce supplice consistait à réunir les bras du patient derrière le dos, la corde qui les attachait était passée, à dix à douze pieds du sol, dans une forte poulie; puis on donnait un tour de roue et on enlevait le supplicié à quelques pieds de terre, de façon que ses bras renversés dans leurs jointures faisaient le tourniquet en arrière. Une fois le patient placé dans cette cruelle position, on ajoutait à ses pieds de gros poids de fer dont on augmentait le nombre jusqu'à ce que la douleur eût fait avouer au malheureux, dont les épaules et les genoux étaient disloqués et tous les muscles tendus jusqu'à se briser dans leur attache, le crime réel ou supposé dont l'aveu était nécessaire au jugement.

Le dimanche 25 août, les bourreaux de

Rusca vinrent l'arracher de son cachot; il était si faible, qu'il avait peine à se tenir debout. Ils le conduisirent dans la salle des tortures, et pendant cette première nuit on lui appliqua trois fois la question sans qu'on pût lui faire desserrer les lèvres *autrement que pour prier Dieu*. Irrités de cette opiniâtreté, ses juges aussi absurdes et aussi cruels, quoique protestans, que ces catholiques qui dans le siècle précédent avaient allumé le bûcher de Jean Hus et de Jérome de Prague convaincus d'entêtement, le condamnèrent à subir une seconde fois la question le lendemain.

Dans la nuit du lundi, Nicolas Rusca fut suspendu de nouveau à la poulie; mais il niait toujours son crime, et au milieu de ses tourmens horribles invoquait d'une voix éteinte la pitié des hommes et la miséricorde de Dieu. Dieu l'exauça; on avait enveloppé la tête de l'infortuné d'un voile, sans doute pour que l'image de la douleur que présentait son visage ne pût attendrir ses bourreaux; et, comme on l'enlevait de terre une seconde fois, cet homme d'une constitution faible, et consumé par des fièvres ardentes et continuelles, parut défaillir, sa respiration s'arrêta; et, avant qu'on eût

pu le redescendre et détacher les liens qui le retenaient à la poulie, il rendit le dernier soupir au milieu d'affreuses souffrances, se tenant la langue entre les dents et la mordant avec tant de force que le sang en jaillissait avec abondance [1].

Quand la nouvelle de cette mort parvint dans la Valteline, on peut juger quelle fureur elle y excita. Le peuple poussa des cris de rage et ne songea plus qu'à venger le martyr, qu'à se venger. La mesure était comblée. Des assemblées de paysans se tenaient dans les cavernes, les forêts, au milieu des rochers. Des prêtres exaspérés excitaient ces hommes fanatiques. On prêcha le meurtre comme une action méritoire, et un jour fut arrêté pour le massacre général des protestans du pays,

[1] *Die dominica quæ augusti* 23 *erat, ter sine tamen pondere elevatus fuit; perstititque in negativâ, sæpius misericordiam Dei, ac hominum implorans.... erat enim homo crebris febribus vexatus..... sequente die Lunæ, facies illi velo obtegitur, et bis abique tamen pondere elevatur: tumque observatus est spiritus deficere, et cum solveretur tortura, jam expiraverat tenens linguam dentibus admorsam sicut sanguis appareret.*

(Aporta Historia Reformationis, vol. 2, p. 268.)

et des Grisons enveloppés tous dans une haine commune, les uns comme chefs, les autres comme partisans.

Un homme redoutable était à la tête du complot. Audacieux, implacable, doué d'une énergie atroce, fanatique, et toutefois faisant servir son fanatisme à son ambition, sans pitié comme tous ceux qu'animent l'une ou l'autre de ces deux passions, et comme les hommes courageux et peu éclairés capables des résolutions les plus extrêmes, Jean Robustelli fut l'ame de cette entreprise à laquelle il imprima le caractèrè de férocité qui le distinguait.

Une troupe de cent à cent cinquante paysans des plus déterminés de la vallée s'étaient rassemblée depuis plusieurs jours aux environs de Tirano. Vivant comme des bêtes fauves dans les rochers et les bois des environs, ces fanatiques mûrissaient leur complot et leur haine, et s'exaltaient par le jeûne et la prière. Dans la nuit du 20 juin 1620, Robustelli les réunit, les harangue, et se rend à leur tête à l'église de la Madona, située à peu de distance de la ville. Quelques hommes s'y introduisent, mettent en branle toutes les cloches; et lui, suivi du reste de la troupe, se précipite

le poignard à la main sur la place publique de Tirano. Le bruit du tocsin et les cris de ces furieux réveillent les habitans qui descendent et se rassemblent sur la place; les catholiques, prévenus par de mystérieux avis, s'y trouvèrent en grand nombre:—Vengeance à Rusca! mort aux protestans, s'écrie Robustelli d'une voix de tonnerre; mort aux protestans! répètent en grand nombre les assistans : la foule s'émeut, s'échauffe; « —il faut en finir, s'écrie le peuple. Ces Grisons auraient tout vendu, consciences, justice, liberté; tout était à l'encan; nous-mêmes on nous aurait vendus à Tusis comme des bestiaux; meurent les Grisons! meurent les protestans! Ils voulaient faire de nos enfans des païens comme eux : mort à tous ces païens, ils ont tué Rusca; tuons-les à leur tour! » Et tout ce peuple, pressé par cette furie de vengeance, s'arme de mousquets, de sabres, de hallebardes, de pioches, de fléaux et de bâtons. On tue tous ceux qu'on surprend seuls et désarmés; au point du jour les protestans se rallient et veulent se rassembler sur la place. On les enveloppe, on les charge avec fureur, tout ce qui résiste, qui se cache, qui fuit, est tué sans pitié; on égorge les vieillards, les femmes et les en-

fans ; on pille les maisons, on saccage les établissemens publics, et pendant toute cette journée le sang ruisselle dans les rues de Tirano.

Les protestans tentèrent vainement de se réunir une seconde fois, ils avaient été pris au dépourvu. Quelques-uns cependant s'étaient retirés dans la maison du gouverneur grison, et là, après avoir barricadé les portes et imploré, mais en vain, la pitié des assaillans, ils se défendaient avec ce courage que donnent le désespoir et la mort présente. Mais ils se trouvaient en trop petit nombre pour résister long-temps à la furie de ces démons. Le fer et la flamme à la main, ces forcenés ont bientôt renversé les premiers obstacles, et s'élancent dans la maison, cherchant partout leurs victimes. Ici une des scènes de la Saint-Barthélemi française se trouve encore répétée. Au moment où ces furieux, les bras et le visage rougis par le sang, arrivés au haut des degrés, se précipitaient le sabre à la main dans la chambre principale, la figure calme et résignée du gouverneur, sa jeune femme en pleurs, écheve lée, à genoux, et la vue de leurs petits enfans rangés devant eux, les arrêtent; ils s'étonnent d'éprouver de la pitié pour ceux qu'ils vou-

laient égorger le moment d'auparavant; Robustelli n'était pas là comme Besme auprès de Coligny, et quelques-uns des assaillans, les plus humains sans doute, profitant de l'hésitation de leurs compagnons, entraînent la malheureuse famille et la conduisent dans les prisons de la ville en l'escortant. Mais bientôt Robustelli a tout appris, et se précipitant sur la place publique : — « *C'est cela, s'écrie-t-il, on tue le bétail et l'on épargne le loup et les louveteaux. — A mort les Grisons! A mort*[1] ! répète le peuple soulevé par ses imprécations. — *A mort !* et peu d'instans après le père, la femme, et les petits enfans sont égorgés sans pitié!

La première partie de la journée était déjà écoulée et ces massacres achevés, et les conjurés n'avaient fait encore que la moitié de leur ouvrage. — Courons à Sondrio, s'écrie Robustelli, *c'est là qu'est la tête du serpent, et nous devons l'écraser*! Et tout couvert de sang, à la tête d'une troupe de frénétiques, il prend le chemin de cette ville.

Sondrio, comme nous l'avons vu, n'est si-

[1] Gallimis.

tuée qu'à peu de lieues de Tirano. C'est dans cette ville que résidaient le gouverneur général du pays et les principaux employés des Grisons. Avertis par des fuyards, ceux-ci avaient réuni quelques partisans et appelaient aux armes la population, qui s'armait en effet, mais pour les combattre. Les protestans, trop peu nombreux, s'étaient cependant rassemblés sur la place de la ville et se préparaient à vendre chèrement leur vie. A peu de distance de Sondrio, Robustelli et ses partisans rencontrent un de leurs détachemens qui cherchait à pénétrer dans la ville, dont les séparait un parti de catholiques en armes. On les enveloppe, et tous les hommes qui le composent sont massacrés impitoyablement. Puis, enhardis par ce premier succès, les nouveau-venus se présentent aux portes de la ville; mais déjà le mouvement était achevé et les catholiques étaient maîtres de la personne du gouverneur et de toute sa famille. Ce gouverneur, plus humain que ses collègues, avait su se faire des amis dans le parti opposé; aussi fut-il épargné au milieu de l'extermination générale de ses coréligionnaires. En pénétrant dans la ville, les gens de Tirano s'écriaient : — *Meurent tous*

les hérétiques! pas de pitié! — Il faut que les catholiques déchirent leurs ennemis avec les dents, comme ce serpent déchire cet homme[1]*!* répétait Robustelli en montrant au peuple les armes de la maison des Visconti, armes qui ornaient quelques maisons, et qui représentaient en effet, un serpent déchirant avec les dents un homme nu; mais le peuple fut sourd à leurs provocations, et le gouverneur, protégé par une nombreuse escorte, put s'enfuir à travers les montagnes, et regagner le territoire des Grisons.

Un des plus délicieux villages de la vallée, c'est Teglio. Situé sur de belles collines exposées au levant, entouré de pâturages et de champs fertiles, ce pays favorisé de la nature est le grenier de la Valteline; de loin les maisons blanches et gaies du bourg semblent ensevelies dans de beaux bouquets de noyers; hier encore, en passant devant ces jolies habitations, je m'écriais! On voudrait vivre là!.. Eh bien! cette ville riante, cette terre favorisée du ciel furent pendant ces jours de sang le théâtre des plus horribles scènes de ce drame.

[1] *Chronica rhetica.*

En quittant Tirano, Robustelli avait détaché sur Teglio dix hommes habillés de rouge. — *Couleur de flamme! couleur de sang!* avait dit cet homme féroce, *nos amis comprendront le message*. Ces envoyés de mort, arrivés dans la longue rue du bourg, donnent le signal convenu pour ameuter leurs partisans, qui les attendaient et descendaient en armes; tous se précipitent comme des furieux vers une église où les protestans célébraient leur office dans la sécurité la plus complète. Un des conjurés, le mousquet à la main, s'élance sur le seuil du temple, ajuste le ministre qui, monté dans la chaire, expliquait les paroles de la Bible, fait feu et le manque.

Aussitôt la plus affreuse confusion règne dans toute l'église; les femmes poussent des cris effroyables, les hommes se précipitent aux portes, et, voyant leurs ennemis en armes sur la place et dans les rues environnantes, les ferment, se barricadent et se préparent les uns au combat, les autres au martyre. Les catholiques s'avancent, et, trouvant les portes fermées en dedans, les barricadent eux-mêmes en dehors, et, assurés de cette façon qu'aucun de leurs ennemis ne peut

échapper, placent des échelles aux fenêtres, s'y établissent, et de ce poste élevé fusillent sans pitié toute cette foule désarmée. Hommes, femmes et enfans, ils tuaient tout, et *avec autant de sang-froid que s'ils eussent tiré sur du bétail*, dit la Chronique latine.

Des scènes d'endurcissement et de férocité singulière eurent lieu pendant ce massacre. Des dialogues s'établissaient entre les tueurs et les victimes, amis autrefois, souvent même parens.

— Pietro Tonaldi, tu vas tirer sur un vieil ami? — s'écrie l'un des malheureux protestans debout près de l'autel, en s'adressant à un des catholiques qui l'ajustait par la fenêtre.

— C'est toi, Gino; je te ferais grâce, mais iras-tu à la messe? (*et il continue à l'ajuster*).

— Je t'ai nourri pendant toute une famine.

— Iras-tu à la messe? (*et il relève son fusil*).

— Sans moi, ta femme et tes trois enfans seraient morts de faim.

— Iras-tu à la messe?

— As-tu donc tout oublié?

— Iras-tu à la messe?.....

— *Confitebor tibi, Domine...*, s'écrie d'une

voix inspirée, le protestant; le fusil s'abaisse, et, avant qu'il ait achevé le premier verset du psaume, la balle de son ennemi, l'atteignant au front, l'avait étendu raide mort sur le pavé de l'autel[1].

Après une heure de tuerie, quand il ne resta plus debout qu'un trop petit nombre d'hommes pour opposer quelque résistance, les catholiques enfoncèrent les portes et passèrent au fil de l'épée tout ce qui vivait encore, à l'exception de quelques malheureux qui renoncèrent au protestantisme pour sauver leur vie.

Cette boucherie achevée, une répétition des scènes de la Saint-Barthelemi française eut encore lieu, car il n'y eut pas d'atrocités que les vainqueurs ne se permissent sur leurs ennemis expirans. Les hommes les achevaient à coups de talon sur le visage, et les femmes jouèrent avec les cadavres. Quelques-unes de ces forcenées, endurcies par le plus violent fanatisme, ôtaient les grandes épingles d'argent qui retenaient leur chevelure, et, après les avoir fait rougir, les plongeaient

[1] *Chronica rhetica.*

dans les yeux des blessés et des mourans; puis, les dépouillant de leurs vêtemens, faisaient sur les membres nus de ces hommes, qu'elles avaient connus de leur vivant, de ces féroces plaisanteries dont la Bible, que leurs prêtres citaient avec dérision, leur fournissait les expressions d'une énergie et d'une obscénité effrayantes [1].

Ces massacres se prolongèrent pendant plusieurs jours dans toute la Valteline, et, non content de tuer avec l'épée, pour exécuter à la lettre les terribles recommandations de Robustelli, on brûla vifs quelques-uns de ceux qui ne voulurent pas abjurer. Beaucoup de malheureux, croyant échapper à la mort par la fuite, s'enfoncèrent dans les montagnes, et l'on fit dans ces solitudes la chasse aux protestans et aux Grisons, lâchant des chiens sur des ennemis épuisés, affamés, éreintés. Beaucoup de ces infortunés périrent dévorés, ou succombèrent de fatigue et de faim.

[1] (Aporta). Elles répétaient sans doute les passages des seizième et vingt-troisième chapitres d'Ézéchiel, sur lesquels Voltaire a si souvent et si volontiers appuyé; par exemple, la comparaison de Jérusalem avec Oalla et Oliba, etc., etc.

Les rochers, les forêts et le lit des torrens étaient remplis de corps morts; et, pendant tout l'été, les lieux les plus reculés des montagnes furent infectés par l'odeur qu'exhalaient ces nombreux cadavres privés de sépulture.

Les jours qui suivirent ces massacres furent encore signalés par de nouvelles horreurs; on dressa des listes de ceux des catholiques qui avaient montré quelque pitié, et ils furent immolés à leur tour. Le prêtre Peretti, qui, au mépris des ordres de Robustelli, avait protégé la fuite des protestans de son village, fut jugé et mis à mort, comme hérétique et infâme.

—A la suite de cette révolution et de l'extermination générale des protestans, la Valteline et Bormio formèrent une alliance offensive et défensive, et s'érigèrent en république. Dans les démêlés qui suivirent, les Valtelins s'étaient remis entre les mains du pape, attaché secrètement à l'Espagne, alors en guerre avec la France. Richelieu, *cardinal* et ministre, mais plus politique que catholique, prit parti avec les Grisons protestans contre ses coreligionnaires de la Valteline, et, après les cam-

pagnes brillantes du marquis de Cœuvre et du duc de Rohan dans ce pays, remit sa conquête entre les mains des Grisons, ses anciens maîtres, sous des conditions qui limitaient toutefois leur pouvoir tyrannique. L'exercice de la religion catholique y était seul toléré, les gouverneurs ne pouvaient être protestans, etc., etc.

Mais, après quinze années de luttes qui coûtèrent près de 25,000,000 de florins aux Valtelins, ces malheureux retombèrent sous un joug aussi pesant que devant, et peut-être même plus pesant; car ils se trouvaient entre les mains d'hommes qui se vengeaient.

Depuis, ce malheureux pays fut mis au pillage par les aristocrates grisons, qui y exercèrent les exactions les plus criantes, jusqu'à la révolution de 1795, qui brisa pour jamais leur pouvoir tyrannique. Sous la domination de ces républicains avides et sans pudeur, tout se vendait, et le trafic entre les magistrats et les criminels avait fini par s'établir d'une manière légale et régulière. Chaque crime avait son tarif, qui variait suivant l'état du criminel, et surtout suivant le moment de l'achat du pardon; car un juge, en-

trant en charge, exigeait une somme beaucoup plus considérable, que celui dont les pouvoirs allaient expirer.

On vit souvent ces hommes iniques, dans les deux ou trois dernières heures de leurs charges, accorder pour huit sous le pardon d'un homicide; et cela dans le courant du dernier siècle [1].

Les indulgences vendues par les juges étaient rédigées à peu près comme celles dont trafiquaient les prêtres catholiques. Voici la copie d'un de ces actes curieux que Coxe nous a conservé dans sa judicieuse histoire du gouvernement de ce pays :

— Podestà regente della giurisdizione di Tirano. e sue Pertinenze, etc. Giudice de' malefici con mero, e misto impero, e con autorità di Spada, etc.

Per tenor della presente, ed in ogni altro miglior modo, etc., abbiamo liberato ed assolto, siccome liberiamo ed assolviamo, libero ed assolto essere vogliamo, e dichiariamo, che sia.

Ici on met le nom de la personne.

Da ogni, e qualsisia pena pecunaria, arbitraria, o affli'ttiva del corpo nella quale sia incorso, o abbia poturo incorrere per avere.

[1] Coxe.

Ici on mentionne le crime.

Item. Da ogni altra cosa annessa, commessa; incidente; risultante; emergente, e dipendente dalle premesse et Però cassando, etc., annullando, etc., commendando, etc., imponendo, et restituendo, etc., supplendo, etc., essendo noi alla subdetta liberazione divenuti atteza l'autorita, con cui, ed attesa una terme composizione con noi, in nome ancora dell' E. C. D. fatta, e pegataci.

Dat. in Tirano dal pretorio questo giorno e anno.

XV

UN MISANTHROPE.

HISTOIRE DE CASTELLO.

Il est des jours de fatigue pour les sens et l'esprit, où tour-à-tour l'ame semble plus lourde que le corps, et où le poids du corps semble accabler l'ame attristée. Une lutte s'engage entre eux pour rétablir l'équilibre dérangé, lutte terrible, étrange combat, pendant lesquels, n'importe le vainqueur ou le vaincu, l'homme, composé bizarre des deux élémens, doit toujours être la victime. Atteint depuis hier de cette lassitude énorme, et de cette sorte de spleen inconcevable, le symptôme le plus assuré de cette maladie morale, j'ai été heureux, lorsque, ce soir, on m'a annoncé l'arrivée d'un voyageur qui parlait

français. Il y avait deux jours que je n'avais dit trois paroles. Je me suis hâté de descendre dans le salon des voyageurs, où j'ai trouvé un homme blond d'une belle figure; à la redingote verte, à la petite casquette, sentant l'allemand et l'allemand militaire : c'était en effet un brave officier salsbourgeois, qui, en 1814, ramassé sur le champ de bataille de Pordenone, où il était resté pour mort, avait été envoyé dans différens dépôts de prisonniers étrangers. Il avait fait de cette manière son tour de France, et connaissait bien Paris.

J'ai cru démêler en lui un bourru misanthrope , de beaucoup d'esprit. Nous avons causé de ce qu'il avait vu, de ce que j'avais vu, enfin de tout ce qui peut intéresser des coureurs de montagne.

La politique l'occupait vivement; il m'a parlé de Napoléon pendant trois heures, et toujours avec une admiration croissante. Ce nom est maintenant le premier que prononce un étranger.

En revanche, il a employé toute la politesse imaginable pour me cacher le mépris que lui inspiraient ce que nous appelons là bas une chambre, une constitution, un gouverne-

ment représentatif, ce que, comme Courier, il eût volontiers appelé un gouvernement récréatif. Son caractère prenant le dessus, il a fini cependant par me parler avec une entière franchise, et par se livrer à l'épigramme.

« Eh bien, m'a-t-il dit; à quoi bon votre attirail parlementaire, tout au plus à embrouiller les choses. Vos chambres ne sont que des espèces de machines à phrases. La masse les apprend, les répète; cela passe en habitude, et favorise la paresse d'esprit, qui n'a qu'à écouter et qu'à répéter, et voilà pourquoi, au bout de quelques années, un peuple ne peut plus se passer de ces commodes fabriques d'opinions et d'esprits tout faits;—puis, se moquant de nos orateurs processionnaires, dont les discours arrivent à la file pour redire quinze ou vingt fois les mêmes choses,—j'admire, m'a-t-il dit, la haute patience et la résignation civique avec lesquelles vos députés remplissent leur noble mission. Il y a de leur part inappréciable dévouement à s'exposer, chaque jour, à ce lent suicide par l'ennui. »

Sans avoir jamais voulu convenir qu'il y eût un seul mot de ces remarques qui fût vrai; — vous auriez pardonné tout cet ennui

lui ai-je dit, si vous eussiez entendu le général Foy.

Étudiant ensuite l'esprit français, l'officier allemand, qui se prétendait *bien instruit*, s'est permis sur le caractère parisien quelques observations si impertinentes, si farouches, que j'hésite à les répéter; et, si je n'étais pas moi-même un des citoyens de cette heureuse république, que, passé un rayon de douze lieues, on appelle avec une emphase si plaisante, *la capitale!* je crois que *par peur* j'aurais gardé le silence. « Le Parisien, me disait-il, m'a paru bien *fatigué*. Il ne croit plus qu'à la force, ou, pour mieux dire, au percepteur et aux gendarmes. Son dieu, c'est le plaisir, le plaisir léger qui occupe peu; la gêne, le ridicule, ou un peu d'ennui, voilà son enfer. Il tient autant à ses habitudes qu'à sa vie; aussi, voyez son désespoir quand l'*imprévu* vient se mêler à son existence. C'est un calcul d'égoïsme; il n'est léger que pour ce qui ne le regarde pas, ou que pour ce qui le regarde peu.

Je ne le crois dévoué qu'à une seule majesté, *le bien-être*, c'est-à-dire, un appartement commode, une bonne table, des rentes sur

hypothèques assurées, une femme d'un caractère facile, et une cheminée qui ne fume pas. Il y a là-dedans pour lui plus de sujets d'attendrissement et de dévouement que dans les destinées de vingt ou trente dynasties.

« Croyez-vous que vos compatriotes soient bien fous de ce qu'ils appellent la liberté? non. Ils détestent seulement les Bourbons, famille triste qui, depuis Louis XIV, n'a pas su les comprendre. Quant à l'égalité, c'est autre chose...; c'est la passion de la vanité; et, en fait de vanité, *ces messieurs* sont passés maîtres. Vous parliez tout à l'heure de sacrifices : jusqu'où pensez-vous qu'ils iraient? Eux refuser l'impôt! jamais. Ils trouveraient plus facile de se faire tuer, cela exige moins d'effort; c'est moins pénible et surtout moins ridicule, si par hasard on n'est pas *imité!* Oh! je les connais; je les ai bien étudiés en 1813 et en 1814; en fait de patriotisme, ils ne procèdent que par élan; au troisième bond, ils s'arrêtent tout essouflés [1]. »

J'ai combattu des idées aussi effroyables et

[1] Et c'est en juin 1830 qu'il se permettait de pareils blasphêmes! Juillet, sans doute, a tout changé.

d'un positif aussi ridicule; j'ai récriminé, j'ai cité des faits, les premières victoires de la révolution, le dévouement des enfans de Paris, les dix années de l'empire, etc., etc. Mais mon adversaire en attribuait toute la gloire à Napoléon; son admiration pour lui ne tarissait pas. C'est le privilége de la force d'entraîner à sa suite cette espèce de culte aveugle, mais de la vraie force, de celle qui consiste non pas à être plus fort que les faibles, mais plus fort que les forts.

—Voici une anecdote que l'on nous a raconté ce soir, en dînant. L'an dernier, Pietro Camero éprouva un des plus grands malheurs qui puissent atteindre une ame sombre et passionnée. Léonina, sa maîtresse, qu'il adorait et qu'il ennuyait, le quitta un beau matin pour Castello, un de ses amis intimes, comme de raison. Pietro, pendant plusieurs jours, s'abandonna au désespoir le plus profond, puis parut se consoler, fit deux ou trois mauvaises plaisanteries sur son ancienne amante et son rival heureux, et, s'il souffrait encore, il ne parla plus. On le croyait guéri.

Il y a quelque temps, jouant, un soir, à *La Mourra* avec Castello son rival, une querelle

fort vive s'éleva au milieu du jeu. Castello réclamait une demi-lire, Pietro refusait et prétendait que Castello avait triché. L'affaire s'échauffant, Pietro s'emporta violemment, et leva même la main sur son rival; mais, s'arrêtant tout-à-coup, il se contenta, sans proférer aucune menace, et sans dire un seul mot ni de leur ancienne, ni de leur nouvelle querelle, de tirer sa bourse d'un air sombre, et, choisissant la pièce que Castello réclamait, il la lui remit en lui disant seulement d'une voix sourde: *garde-là bien, car elle a fait ta fortune.* Trois jours après, on trouva Castello assassiné à peu de distance de la ville. Un coup de couteau l'avait frappé juste au cœur, et sa tête et sa main droite avaient été détachées et jetées dans l'Adda. Pietro fut arrêté, et avoua tout : il n'est pas encore jugé. Celui qui me racontait l'aventure m'a assuré qu'il serait acquitté, ou du moins qu'on lui laisserait la vie; car il paraît certain, m'a-t-il dit, que Castello avait triché. J'ai trouvé cette justice plaisante.

Une déception amère, un grand mécompte dans la vie, ne suffisent donc pas toujours pour conduire au crime; c'est le motif le plus futile,

un grain de plus de ressentiment, qui font pencher le plateau, et déterminent la vengeance.

Avant le départ, nous sommes allés rendre visite au fameux curé aux brigands; c'est un homme de plus de six pieds, et qui paraît aussi bon que grand et robuste. Il nous a reçus avec la cordialité la plus franche, et nous a raconté le plus simplement du monde sa grande aventure. Je m'attendais à plus d'emphase, surtout dans la bouche d'un prêtre, qui sait le latin et a lu Tite-Live. Aussi, grâce à son naturel, son récit m'a-t-il paru toucher presqu'au sublime.

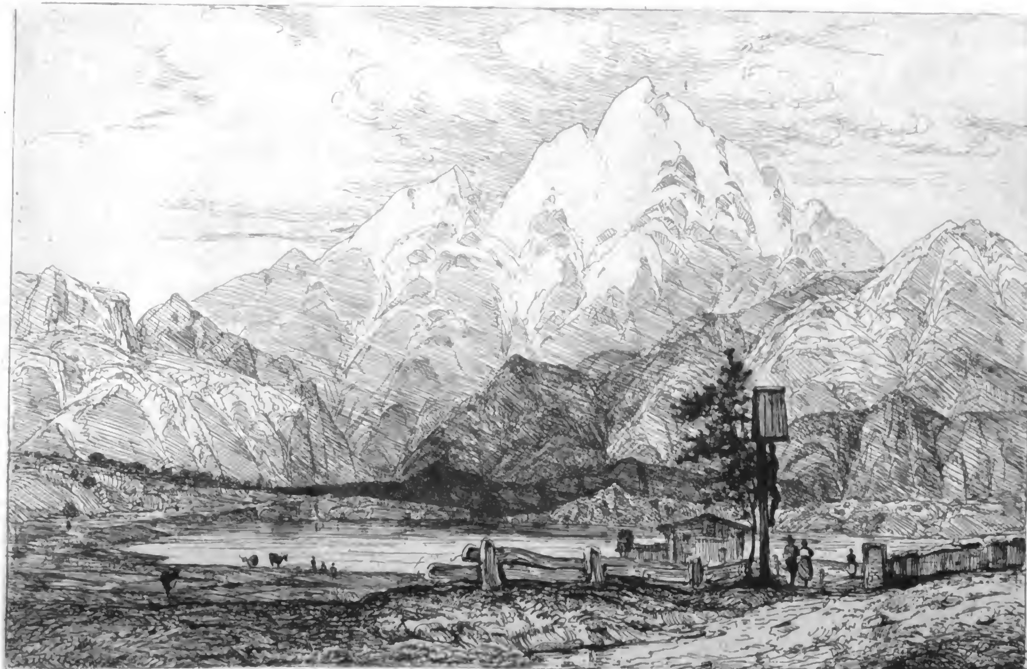
Il m'a montré sa bibliothèque qui se compose d'une vingtaine de volumes. Dante était du nombre, et le curé le savait par cœur. Je lui ai donné quelques gravures de Flaxmann que j'avais par hasard dans mon portefeuille, et le cadeau l'a enchanté.

En entrant, j'avais remarqué sur le feu une énorme chaudière, qui bouillait d'une façon tout-à-fait attrayante pour l'oreille et l'odorat.

J'imaginais que c'était là le potage du curé qui, à l'instar des héros des temps antiques qu'il me rappelait, ne devait pas manger moins de la moitié d'un mouton à son dîner.

Je me trompais. Je causais depuis près d'une heure avec lui, quand une horloge du village sonna midi.—« Ah! c'est l'heure du dîner de ma famille, s'est écrié le curé; et, prenant un petit cornet suspendu à la muraille, il en tira deux ou trois sons prolongés. A ce signal, je vis sortir de quelques maisons du village une vingtaine de petits enfans dont les aînés avaient au plus dix à douze ans. Tous accouraient la figure riante, tenant dans leurs mains les uns des écuelles, d'autres des cuillers.

Ce sont mes petits pauvres, ma jeune famille, dit le bon curé en souriant, et, à un signe qu'il leur fit avec la main, toute la poussinée qui attendait la tête haute, l'œil fixe et le cou tendu, s'élança, avec de grands cris et de grands éclats de joie, vers l'énorme chaudière placée au milieu de la chambre. C'était une vraie curée. Tout en continuant la conversation, le prêtre avait l'œil de côté et veillait à ce qu'il n'y eût pas de désordre, et à ce que chacun eût sa portion. L'aspect de toute cette marmaille dévorante et en gaîté était des plus divertissans. Ce n'est pas tout, me dit le curé, on ne dîne ici qu'à une condition; il faut qu'à la fin de l'année on sache lire, sinon



Ortler spitz

plus de soupe : il faut nourrir aussi l'esprit ;— et, saisissant un bambin qui se trouvait à sa portée et n'avait guère que huit à neuf ans, il le mit sur ses genoux ; et, plaçant devant lui son bréviaire, l'enfant en déchiffra une page assez couramment et sans trop faire la grimace.

Après la cérémonie du dîner, je quittai le brave prêtre en lui serrant la main. Voilà un de ces hommes évangéliques comme on les voudrait, et comme il en faudrait.

XVI

CHEMIN DE L'ORTEL-SPILZ.

Malz, 10 juin.

Journée d'observations naturelles, d'impressions tout-à-fait physiques, réagissant avec une puissance extrême sur le moral, et conduisant, par l'étonnement, à l'admiration et presqu'à l'épouvante. Oui, de tant de courses au milieu des montagnes, aucune ne m'offre des souvenirs plus extraordinaires que celle-ci.

Au premier aspect, ces grands ouvrages de l'homme, jetés au milieu de prodigieux caprices de la nature, ne semblent placés là que pour mieux faire sentir notre petitesse, et l'immensité de cette dernière. Perdus dans ces précipices, ces routes, ces ponts, ces galeries, semblent tout au plus l'ouvrage de quelques

nains; mais bientôt, la réflexion accourant à la suite d'un faible travail d'analyse, ces nains deviennent des géans, et nous admirons cette puissance morale qui, aplanissant les montagnes et soumettant ces masses formidables, a su ouvrir à la guerre et à l'industrie des chemins par-dessus les abîmes, et presque jusque dans les cieux.

Hier soir, avant de me retirer, j'avais consulté un montagnard qui, le matin, avait franchi le Stelvio. Il m'a assuré qu'il était tombé une grande quantité de neige sur la montagne, mais que cependant la route serait praticable. Cette nuit il a plu encore, et, à mon réveil, j'ai vu avec surprise que la neige nouvelle était descendue sur les sommités voisines fort au-dessous des sapins. Mon guide m'a assuré de nouveau que c'était le présage certain d'une belle journée, et que d'ailleurs, grâce à de nombreux paravalanches, nous n'aurions rien à redouter dans la montagne. Nous sommes donc partis sur les quatre heures du matin; un cheval maigre, mais vigoureux, traînait la légére *caretta* en osier, qui contenait mon bagage. Nous suivions à pied le bâton à la main.

A peu de distance de Bormio, on commence

à s'élever en suivant une fort belle route garnie d'énormes garde-fous. Devant nous se dressaient à pic les rochers que nous allions franchir; et, en regardant en arrière, on découvrait d'un seul coup-d'œil une partie des montagnes de la Valteline et de Bormio, couvertes de glaciers et nouvellement saupoudrées par les neiges. Quelques pâles rayons du soleil jaunâtre du matin éclairaient le tableau.

Après Molina nous avons franchi un beau pont dans le style de ceux du Simplon, et traversé une longue galerie creusée dans un rocher de calcaire gris-noir fétide.

De Bormio à l'auberge du premier col on rencontre huit ponts et sept galeries; tous ces ouvrages, réellement magnifiques, sont d'une solidité à toute épreuve.

A peu de distance de la première galerie on atteint un chétif établissement de bains (Scala di bagni), assez fréquenté cependant. La température de ces eaux est de trente-un degrés de Réaumur au-dessus du zéro. Elles sortent d'un banc de calcaire gris, puant, contiennent des sels neutres et ont une saveur savonneuse assez remarquable.

Les malades qui les fréquentent se plongent

pèle-mêle, dans trois grands compartimens qui divisent le fond d'une énorme cuve en bois.

L'aspect de la montagne aux environs des bains est affreux. La végétation y est extrêmement rare, et quelques buissons épineux croissent seuls entre les fentes d'horribles rochers. Une forêt de sapins a dû cependant s'élever autrefois sur ces pentes, car nous avons rencontré çà et là quelques souches mousseuses et quelques troncs pourris dans une entière décomposition. A notre droite s'élèvent d'immenses rochers perpendiculaires; à notre gauche s'ouvre une gorge profonde, désolée, horrible, espèce de fossé de plus de mille pieds de profondeur.

C'est au fond de cet abîme que l'on aperçoit la source de l'Adda; ses eaux, d'un vert d'émeraude et d'une admirable pureté, jaillissent en bouillonnant du trou d'un rocher, et forment à leur sortie une belle cascade de plus de cinquante pieds de hauteur.

Cette masse d'eau considérable est sans doute encore un des écoulemens souterrains des lacs de la vallée de Fraële.

Après avoir passé quatre ponts, dont un fort

beau, on arrive à la première *casa di ricovero.* Devant nous s'élève avec majesté la cime du Sponde-Longa couverte d'une neige éclatante; c'est l'un des sommets de L'Ortel-Spilz. Là commence une suite de galeries dont plusieurs ont plus de 200 pas de longueur. Toutes traversent la même roche calcaire grise dont nous avons déjà parlé. Ces galeries, solidement voûtées, sont percées de jours nombreux et couvertes en planches en beaucoup d'endroits.

Après ces ponts et ces galeries on atteint un point où la route, se repliant huit fois sur elle-même en zig-zag, forme une espèce de grande pyramide dont la pointe est renversée.

Parvenu au haut de cette sorte d'échelle gigantesque, on découvre une belle suite de cascades et de cascatelles, et bientôt on atteint une immense *casa di ricovero*, espèce de caravanserail d'hiver, pour les hommes et les bestiaux qui traversent ces déserts glacés dans la mauvaise saison.

Cette grande construction, et les fondemens d'une église qui coûtera 16,000 l. allemandes, et que l'on bâtit je ne sais pourquoi dans ces

solitudes, s'élèvent sur un vaste plateau allongé, parfaitement plat, et qui semble le lit de quelque lac écoulé. Un torrent serpente au milieu de ce bassin, aujourd'hui couvert d'une neige nouvellement tombée, et pendant l'été revêtu de beaux pâturages.

Une route large et excellente, aussi belle et aussi bien entretenue que celle de Paris à Saint-Cloud, longe la gauche de ce plateau. Elle est sablée, et une neige fondante de près d'un pouce d'épaisseur la recouvre. Le temps est superbe, et l'air élastique et pur.

A l'extrémité du plateau, nous recommençons à nous élever de nouveau, et à chaque pas que nous faisons, la neige acquiert une plus grande épaisseur. Enfin nous apercevons l'auberge, placée à une assez grande distance encore du point le plus élevé du col. Nos montres marquaient midi comme nous y entrions; nous avions quitté Bormio à quatre heures du matin.

Giuseppe Corbetta, cantonnier et aubergiste, une jeune femme et trois douaniers sont les seuls habitans de ces régions élevées et sauvages, que la neige enveloppe pendant neuf mois de l'année.

Pendant que les douaniers - gendarmes, car j'imagine que ces messieurs cumulent, visitoient mon passeport et mes effets, j'ai feuilleté le livre où sont inscrits les noms des voyageurs qui traversent la montagne. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu y découvrir le nom d'un seul Français. Les Anglais même, assez friands de nouvelles routes, s'y montraient en petit nombre. En revanche, les Allemands abondaient; et, au milieu de la foule des princes et des barons de cette nation, j'ai découvert les noms de Marie-Louise et de Metternich accolés d'une manière plaisamment sinistre, comme le nom du geôlier à côté de celui du prisonnier [1]. C'est en 1825 que ces *hauts* personnages ont traversé ces solitudes.

Voici quelques observations météorologiques que Corbetta m'a communiquées. Quoique faites d'une manière fort irrégulière, je les ai crues assez curieuses pour me hasarder à en donner un échantillon.

Voir le tableau ci-joint.

[1] *Le Bourreau et la Victime*, conte *moral*.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES SUR LE COL DE L'ORTEL-SPILZ (Hauteur, 2,700 mètres.)

ANNÉES.	MOIS.	JOURS du mois.	DEGRES au-dessous de 0.	ANNÉES.	MOIS.	JOURS du mois.	DEGRES au-dessus de 0.	JOURS DE NEIGE.
1827.	Septembre.	20 21. 22.	7.	1827.	Septembre.	13.	9.	1, 6, 11, 15, 16, 19, 20 28 30.
	Octobre.	30.	6 1/2.		Octobre.	8.	5.	3, 4, 7, 10, 12, 13, 20, 22.
	Novembre.	25.	20.		Novembre.	28.	3.	1, 2, 10, 12, 14, 15, 19, 22, 23, 29.
	Décembre.	18. 29.	13 1/2.		Décembre.	5.	3.	1, 6 17, 21, 22, 23, 24, 25.
1828.	Janvier.	5. 6, 7.	16 1/4.	1828.	Janvier.	12.	1.	2, 3, 4, 8, 9.
	Février.	14.	19.		Février.	27.	3 1/2.	
	Mars.	8.	20.		Mars.	20.	3 1/2.	

OBSERVATIONS GENERALES.

L'hiver de 1827 est cité comme un hiver fort doux.

Le plus grand froid observé à cette hauteur a été de 29 à 30 degrés au-dessous de 0; le 17 février 1826, la nuit, 29 degrés 1/2.

La plus grande chaleur observée à cette hauteur a été de 15 à 17 degrés au-dessus de 0.

Tandis que le voiturin et son cheval achevaient leur repas, j'ai pris les devans et me suis avancé vers le point le plus élevé du col en suivant un chemin qui, à cette époque, paraît creusé entièrement dans la neige. Dans quelques endroits la couche enlevée pour atteindre le sol, a, 5, 10, 15 et même 20 pieds d'épaisseur, et encore le sol n'est-il qu'imparfaitement découvert, les neiges tendant toujours à s'accumuler dans la cavité formée par le chemin.

De grands barrages et de longues perches, à demi ensevelis dans la neige, bordent la route dans les endroits périlleux.

Dans certaines parties du trajet, la blanche surface avait été fouillée si profondément pour arriver jusqu'à la terre, que je croyais suivre un chemin creux entre deux hautes collines de glace. La neige nouvelle n'avait pas plus d'un pied ou deux d'épaisseur, et des deux côtés de la route je pouvais en quelque sorte, sur la tranche des neiges anciennes, m'assurer de l'âge de chaque couche, au plus ou moins de perfection de leur cristallisation. Ce pays doit avoir une physionomie de Sibérie.

La route, en s'élevant toujours, fait de longs

détours sur des mamelons arrondis; bientôt elle recommence à monter brusquement, et à cette hauteur, l'épaisseur des neiges est telle, qu'à peine aperçoit-on le sommet des barrages et des perches qui bordent le chemin.

Seul dans ces solitudes glacées, j'avançais avec beaucoup de peine sur les pentes glissantes ou les neiges amollies. Autour de moi régnait un silence profond; tout ce qui m'entourait était blanc; quelques petits nuages courant, ou plutôt se traînant à mes côtés sur la neige, paraissaient seuls d'un gris roussâtre sale. Quelquefois une de ces légères masses de vapeurs m'atteignait, m'enveloppait pendant plusieurs minutes, puis s'éloignait en rampant et en tournoyant sur la neige d'une façon singulière. De près il semblait que des mains invisibles eussent tiré, dans tous les sens, les flocons de la masse de vapeurs qui se dévidait dans les airs comme la laine d'une quenouille.

A une certaine distance, le brouillard semblait s'épaissir, et peu à peu reprenait les [illegible] mes arrondies et arrêtées d'un bea[illegible] aux flancs argentés. Le ciel, surtout [illegible] se teignait d'un bleu d'indigo très-[illegible] ardent, et les rayons du soleil, [illegible]

couches d'air supérieures d'une admirable pureté, me frappaient avec une puissance incroyable, comme eût fait un corps solide. La réverbération redoublait leur énergie, et leur furie était telle que, par momens, malgré un triple voile vert, mes yeux se remplissaient de larmes; et le visage et les mains, hâlés par cette chaleur cuisante, devenaient aussi douloureux que si on les eût maintenus de force devant un brasier ardent.

Bientôt, l'épaisseur des neiges augmentant, la marche est devenue fort pénible. Dans beaucoup d'endroits j'enfonçais jusqu'aux genoux; et, à mesure que je m'élevais, je voyais le chemin creux se remplir de plus en plus : en outre l'air était d'une vivacité ou plutôt d'une rareté excessive; j'éprouvais des nausées, et après quelques minutes de marche, baigné de sueur et épuisé de fatigue, j'étais obligé de m'arrêter pour reprendre haleine; quelques momens de repos suffisaient pour me rendre mes forces, mais en remplaçant l'extrême chaleur par une sensation de froid qui pénétrait jusqu'aux os.

Bientôt j'ai atteint une espèce d'arête, sur le sommet de laquelle la route serpente en

continuant à s'élever; de ce point je jouissais d'une admirable vue de montagnes. L'Engadine tout entière se dévelopait à ma gauche, avec ses sommets d'un bleu pourpre, ses labyrinthes de vallées profondes, violâtres, rougeâtres, vertes; le blanc des neiges qui m'environnaient augmentait singulièrement l'éclat et la puissance de ton de ces paysages éloignés.

Gravissant ensuite le long d'une muraille de roches schisteuses jaunes, et presqu'en décomposition, je suis enfin arrivé à une espèce de hutte, habitation sans aucun doute la plus élevée de l'Europe; c'est la demeure d'un montagnard, qui n'y séjourne que pendant trois mois de l'année. Les voyageurs qui ont gravi la montagne du côté du Tyrol s'y arrêtent d'ordinaire et y trouvent quelques ressources. A demi gelé, à demi brûlé, je m'y suis reposé un moment de mes fatigues.

A quelques pas de cette masure, une colonne en pierre indique le point culminant du col, et la limite du Tyrol et du pays de Bormio.

XVII

L'ORTEL-SPILZ.

PREMIÈRE VUE DU TYROL.

MALZ.

J'ai laissé à ma gauche la colonne qui sert de limite à la Valteline; et, faisant quelques pas du côté du Tyrol, j'ai vu tout-à-coup se développer devant moi un spectacle nouveau, plus admirable encore que tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

A ma droite, l'Ortel-Spilz s'élevait avec une audace inimaginable, et d'un seul coup-d'œil j'embrassais la montagne tout entière, depuis sa base au fond de l'abîme, jusqu'à son sommet, qui semblait frapper au zénith. Le ciel était aussi serein que de l'autre côté du col, et quelques petits nuages d'un roux

cendré circulaient seuls autour des cimes ardentes du mont solitaire. Devant moi, sous mes pieds, dans l'infini, toute une partie du Tyrol semblait se perdre dans une vapeur chaude et violâtre, que perçaient çà et là quelques cimes blanches et isolées. Mon œil ébloui plongeait avec ravissement dans tout un monde de merveilles, qui apparaissait aussi grand qu'il était permis à sa faiblesse de l'étendre, et arrivait insensiblement des points les plus éloignés de cet horizon montagneux, des vagues les plus lointaines de cette espèce de mer terrestre et orageuse, au sublime spectacle d'une gorge immense et toute nue, espèce de fente prodigieuse, de crevasse gigantesque de six à sept mille pieds de profondeur, béante sous mes pas.

Le silence solennel de ces lieux n'était interrompu par momens que par un bruit sourd et éloigné, espèce de voix solitaire qui s'élevait du fond du précipice; c'était l'éboulement de quelque pyramide de glace, la chute d'une avalanche, ou le mouvement d'un glacier.

J'étais tout entier à l'admiration que me causait ce magnifique spectacle, lorsque le

guide et la *caretta* m'ont rejoint. Ce n'était pas sans peine qu'ils avaient franchi la partie la plus élevée de la montagne, que l'épaisseur de la neige rendait très-difficile.

J'ai monté pour la première fois de tout le jour dans la légère voiture, et bientôt nous nous sommes enfoncés dans le précipice avec la rapidité de la foudre. Mon guide voulait regagner le temps perdu, et poussait son cheval de toute sa vitesse.

La route se replie douze fois sur elle-même, et passe sous onze galeries dont la moindre a cinquante, et dont plusieurs ont jusqu'à huit cents pas de longueur. Toutes ces galeries, solidement construites en bois, et adossées à la roche, sont placées l'une au-dessus de l'autre, et défendent la route des avalanches, qui pourraient partir de la montagne sur le flanc de laquelle elle est tracée.

Semblables à ces pélerins des enfers, des anciens contes, nous courions avec une vitesse incroyable le long de ces noires corniches, et descendions dans l'étroite et sombre vallée comme un corps qu'on y aurait lancé. A mesure que nous nous enfoncions dans l'abîme, il me semblait que nous doublions

de rapidité, et à chacun des nombreux tournans de cette route j'éprouvais une sensation vraiment extraordinaire; l'insouciance et l'abandon de mon conducteur me défendaient de la crainte; mais il me semblait, à la vitesse avec laquelle nous étions lancés, que nous allions quitter la terre et prendre notre vol au-dessus des précipices; mais, à l'angle de ces zig-zags, le cheval, toujours au galop, tournait brusquement, et nous laissions le gouffre derrière nous jusqu'au moment où nous le retrouvions au détour le plus rapproché. J'éprouvais sans-doute quelque chose de la sensation de l'oiseau qui plane au-dessus des abîmes; ce sont là de ces instans qui font vivre, et sentir la vie.

Enfin, après nous être repliés une douzaine de fois sur nous-mêmes, et avoir passé maintes et maintes fois du grand jour à l'obscurité des galeries, nous avons atteint un endroit où la route descend moins rapidement. Quelques beaux mélèses commencent à se montrer à notre gauche sur les pentes les moins escarpées. Plusieurs de ces arbres sont réellement monstrueux; beaucoup ont été abattus pour être employés à la construction des galeries, des

paravalanches et des nombreux ouvrages de la montagne. Leurs souches et leurs racines noueuses se montrent cà et là dans ces lieux désolés.

De ce point, en examinant la route que l'on vient de franchir, elle paraît tellement à pic et plongeante, qu'elle semble une immense échelle le long de laquelle montent et descendent les voitures.

A notre droite trois grands glaciers tombent des flancs de l'Ortel-Spilz et du mont Cristallo; l'un d'eux est suspendu sur la vallée d'une manière horrible; ses glaces, vertes et transparentes, présentaient d'énormes fentes d'un bleu noir, et des aspérités gigantesques.

Au-dessus des glaciers on aperçoit une vaste grotte dans les flancs de la montagne.

A quelques minutes de là j'ai atteint le bâtiment de la poste; c'est une espèce de grand châlet presque entièrement construit en gros troncs d'arbres, que l'on ne s'est pas même donné la peine d'équarrir. Sous un hangard de ce bâtiment étaient rassemblés quelques Tyroliens, véritables figures de brigands, mais de brigands coquets, avec le grand chapeau

pointu, orné d'une boucle d'argent; les moustaches retroussées, la veste de velours et la carabine. Ces brigands en apparence n'étaient en réalité que de braves chasseurs qui s'étaient réunis pour suivre un loup dans les montagnes du voisinage.

J'ai laissé mon guide lier conversation avec ces messieurs, et tandis que le cheval se reposait de sa descente rapide et mangeait quelques poignées de maïs, je me suis hasardé jusqu'au glacier qui descend de l'Ortel-Spilz. Les glaces étaient tellement souillées par la terre, les graviers et toutes sortes de débris, que j'avais peine à les distinguer du sol; mais, en faisant quelques pas sur leur surface, on voyait bientôt s'élever d'énormes pyramides fort blanches et fort transparentes, et s'ouvrir de profondes crevasses d'un bleu sombre et verdâtre. En avant du glacier une ancienne et immense moraine a formé une belle colline; mais bien des années se sont écoulées depuis l'époque où les glaces s'avançaient jusqu'à ce point, car aujourd'hui cette colline est recouverte d'une belle végétation et de sapins très-vigoureux. Jetée entre le glacier de l'Ortel et celui du mont Cristallo, cette espèce de bande ou d'île

de verdure produit le plus bizarre contraste avec toute cette nature désolée.

Il paraît que dans ces dernières années le glacier a tenté d'envahir de nouveau son ancien domaine, et de reprendre le terrain qu'il avait perdu ; ses glaces marchèrent subitement en avant, et, s'accumulant contre le boulevart que formait la moraine, renversèrent une partie des sapins qui la couvraient; mais bientôt, se retirant avec la même rapidité qu'elles s'étaient avancées, elles ont laissé entre elles et la lisière ou ceinture d'arbres renversés, un grand vide couvert de débris de toute espèce, et de terres grisâtres et d'un jaune d'ocre. La partie de la forêt qu'elles ont abattue est très-considérable, et comme les sapins qui jonchent le sol sont loin d'être entièrement décomposés, comme ils sont encore recouverts de leur écorce, et qu'ils paraissent avoir les mêmes dimensions, et par conséquent le même âge que leurs survivans de la colline, on peut conclure qu'il y a peu d'années que les glaces ont fait ce mouvement.

J'ai rejoint par un sentier rapide le point de la route où m'attendaient le guide et la voiture. Nous avons continué à descendre et à

nous enfoncer dans les profondeurs du ravin, à travers de superbes forêts de sapins et de mélèses gigantesques. La végétation est incomparablement plus belle dans cette partie de la montagne, que du côté de la Valteline. Je ne crois pas, au reste, avoir jamais vu, même en Suisse, des sapins, et surtout des mélèses d'une dimension aussi prodigieuse.

A l'un des tournans de la route le paysage a changé; devant moi, j'ai vu se dresser les sommets les plus élevés des montagnes du Winschgau; au fond du ravin, serpentait le chemin sur les bords du torrent.

Nous n'avons pas tardé à atteindre le hameau de Drafoui, élevé encore de 1,350 mètres au-dessus du niveau des mers. Il se compose d'une quinzaine de vieilles maisons grises, entièrement construites en bois, et d'une église qui a l'air d'un jouet d'enfant. De ce point jusqu'à Gomagoi nous avons toujours suivi le torrent, passant alternativement de la rive droite à la rive gauche, et de la gauche à la droite, sur six ponts différens. Les eaux de ce torrent, qui s'appelle aussi le *Drafoui*, sont fort abondantes et d'un vert émeraude magnifique.

Bientôt une vallée plus riante s'est ouverte devant nous. De tous côtés notre vue se reposait sur de belles forêts, bien vertes, bien sombres, et sur de superbes pâturages qui s'élevaient en amphithéâtre sur les pentes les moins escarpées. L'air vif, et pourtant d'une grande douceur, était embaumé de ce parfum de montagne qui s'exhale de toutes les plantes alpestres de ces prairies élevées. De distance en distance, aux environs de quelque habitation aérienne, on apercevait des groupes d'habitans, se livrant aux travaux des champs. Leurs gilets rouges, leurs bretelles vertes, et leurs larges manches blanches, se détachaient sur l'herbe des pâturages et sur les rochers comme autant de fleurs brillantes.

Laissant à notre gauche le village de Stils, nous avons vu tout-à-coup se développer devant nous la vallée supérieure de l'Adige. Du haut du col â Prad, nous avons descendu la montagne en moins de deux heures et demie. Dans certains endroits rapides, notre légère caretta semblait voler sur les abîmes. L'impression que j'éprouvais d'abord à chacun des tournans de cette route sans garde-

fous, tenait du vertige et de la sensation d'un rêve pénible. Au quatrième détour, l'abandon avait remplacé la crainte, et vers le milieu du trajet, une sorte de confiance inexplicable était venue se joindre à ce plaisir un peu troublé, que donne ce mouvement vif au bord de l'abîme. En voyant fuir à mes côtés avec la rapidité de la flèche, tant de tableaux, ou terribles, ou rians, et tournoyer sur ma tête ces monts formidables, je m'abandonnai à une rêverie pleine de trouble, à une joie fantastique bizarre : bonheur moral mêlé d'un peu de souffrance pour les sens, ou plaisir des sens mêlé d'un peu de souffrance morale, que font toujours éprouver *l'imprévu*, *la poésie*, dans la vie !

C'est à la sortie de Prad que l'on atteint la vallée de l'Adige supérieur ou le Winschgau. Cette vallée a, dans cet endroit, près de trois quarts de lieue de largeur ; une longue jetée fort dégradée et fort mal entretenue, la traverse en droite ligne et vient aboutir à Spandin, où on franchit l'Adige, sur un pont. Cette rivière, ou plutôt ce torrent, exerce de grands ravages dans toute cette belle contrée dont le niveau est fort bas. On a tenté

vaincment de s'opposer à ses inondations. Au moment où je traversai cette vallée, malgré des travaux récens, une partie de la campagne était sous l'eau.

De Spandin à Malz, le chemin quitte le fond de la vallée, et, s'élevant sur les pentes inférieures des montagnes qui bordent la rive gauche de l'Adige, suit les moindres ondulations de leurs derniers contreforts. Cette route mal entretenue, monte et descend continuellement. Elle avait excité à un tel point la colère de notre postillon de la Valteline, qu'éclatant en imprécations, moitié italiennes, moitié allemandes, il semblait à plusieurs reprises vouloir s'en venger sur les malheurenx Tyroliens qui cheminaient devant nous. Il lançait son cheval de leur côté, menaçant de les renverser, et les obligeant presqu'à quitter la route. A Schluderns, où une fête avait réuni un grand nombre d'habitans des environs, je fus obligé de me fâcher sérieusement pour empêcher ce fou de pousser sa caretta au milieu de la foule, qui nous eût immanquablement lapidés. Ce trait, et d'autres, ont confirmé ce que l'on m'avait rapporté de l'inimitié naturelle, qui règne, entre l'habitant de la Valteline et le

Tyrolien. Notre Valtelin trouvait tout mal, routes, maisons, villages; il avait même l'impudence de faire le procès à cette propreté allemande, qui surprend si agréablement, quand de la Valteline on arrive dans le Tyrol. Si les hommes avaient de beaux habits neufs, cela tenait à leur adresse; ils avaient su les voler. Quant aux femmes, elles ne portaient du linge si blanc que par ordonnance du médecin. A ces insinuations injurieuses, il joignait des faits, qu'il délayait avec passion dans d'interminables histoires. Je ne l'écoutais plus, et ne pouvais me lasser d'admirer cette belle race de paysans portant fièrement le chapeau en pointe à forme très-élevée. Une veste courte en velours noir ou vert, des bretelles rouges et vertes, soutenant une culotte de velours, et des bottines ou des guêtres de chamois, couvrant la moitié d'une jambe nerveuse et bien dessinée; tel était l'uniforme de la plupart des hommes. Les jeunes gens avaient mis bas la veste; leurs larges manches blanches faisaient ressortir l'éclat de leurs belles bretelles brodées, qui se croisaient carrément sur la poitrine, et faisaient presque l'office du gilet. Le costume des femmes était aussi fort original; un cor-

sage rouge laissait échapper deux énormes manches de chemise, blanches comme la neige, qui venaient se renfermer vers la moitié de l'avant-bras, dans une mitaine de velours noir, couvrant le poignet et une partie de la main; le jupon brun, bordé de bleu ou de vert, descendant jusqu'à mi-jambe, laissait voir un bas rouge bien tiré et un soulier très-découvert, très-pointu, et quelquefois orné d'une boucle d'argent. Dans toute leur personne et leur costume règne une attrayante recherche de fraîcheur et de propreté. Leur tête était couverte d'un bonnet de laine brune ou bleue, pointu ou tronqué; le poil de la laine est fort long, et imite la fourrure.

La forme pointue domine dans la vallée de l'Inn. Souvent dans les grandes occasions, le bonnet de laine est remplacé par un bonnet en peau d'ours, dans le genre des bonnets de nos grenadiers; mais c'est une espèce de luxe.

A un quart d'heure de Malz, on laisse snr la gauche un monticule isolé, qui s'élève au milieu de la vallée, et sur lequel on a construit plusieurs chapelles. De ce point, on jouit d'une très belle vue sur le Munster-Thal, la

vallée de l'Adige, les nombreux villages qui l'animent, et les montagnes de la Valteline et du Tyrol, qui de tous côtés élèvent leurs blanches cimes au-dessus des chaînes les plus rapprochées. Pour nous engager à visiter cette colline, notre hôte de Malz nous a assuré (comme d'ordinaire) qu'il y conduisait tous les Anglais. Il est question depuis plusieurs années de fortifier ce point qui domine, il est vrai, la route et la vallée ; mais qui est lui-même commandé par toutes les hauteurs du voisinage.

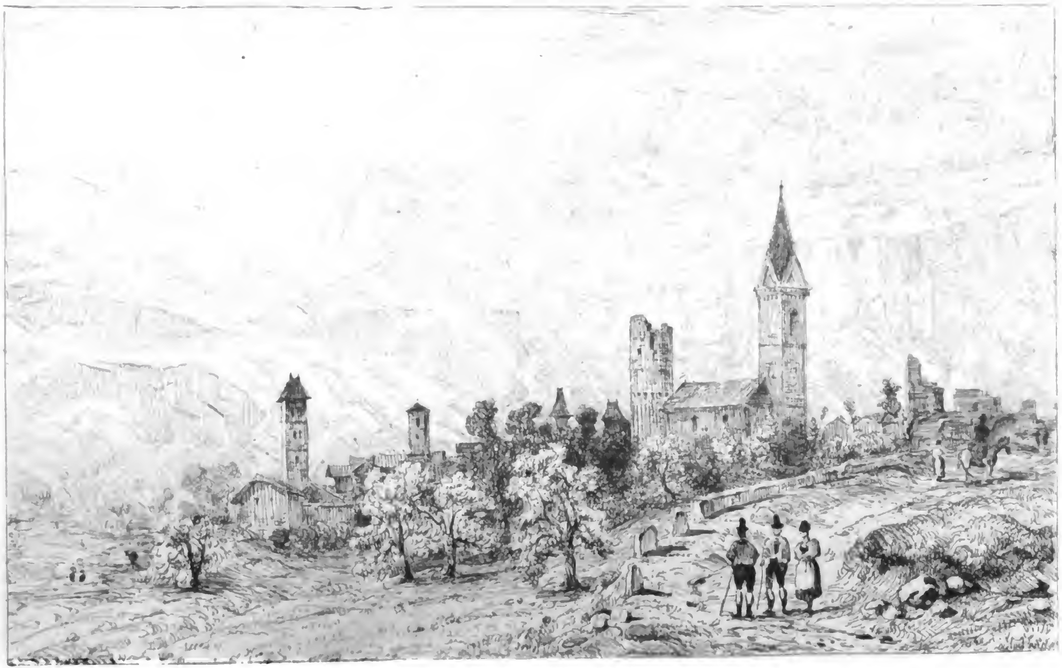
Malz (Malezium), où nous sommes arrivés ce soir, est un bourg de mille à douze cents habitans; on y compte deux cents maisons, dont quelques-unes sont énormes. Plusieurs clochers élancés et quelques vieilles tours ruinées dans les guerres du Tyrol avec les Grisons, s'élèvent d'une manière pittoresque au-dessus des autres habitations. Glurens, que l'on aperçoit à un quart de lieue de Malz, au fond de la vallée, renferme plusieurs centaines de maisons. Ce bourg est entouré de grosses murailles, flanquées de tours et baignées par les eaux de l'Adige.

C'était une de ces petites forteresses dans

lesquelles, au temps des guerres de la Valteline et des Grisons, les habitans trouvaient à se réfugier avec leurs troupeaux. Aujourd'hui ces épaisses murailles tombent en ruine, et en beaucoup d'endroits sont presque entièrement habillées de verdure. J'ai vu de hardis enfans escalader leurs tours, en s'accrochant et se suspendant aux lierres, qui s'élèvent en rampant jusqu'à leur sommet.

Dans toute cette partie supérieure de la vallée de l'Adige il pleut fort peu; mais en revanche, un vent violent y règne presque journellement. Aussi paraît-elle assez dépouillée; les arbres ne croissent bien que dans quelques vallées latérales et quelques ravins, et à l'abri des rochers et des habitations. J'ai cependant remarqué un joli sentier bordé de beaux saules qui, serpentant dans les prairies, allait aboutir à Glurens. Dans tous les endroits qui ne sont ni baignés par les eaux de l'Adige, ni atteints par les inondations, le blé croît en abondance. A cette époque (11 juin), les épis commençaient à peine à paraître.

La vigne ne se montre qu'aux environs de Meran, à une dizaine de lieues plus bas dans la vallée, sur la route de Bolsano.



Mals

Malz, 11 juin.

Ce matin j'ai assisté aux exercices du tir de carabine. Ces paysans sont d'une adresse singulière; sur trente coups, vingt au moins, ont porté dans la mouche; le plus mauvais tireur ne s'écartait du point central que de trois à quatre pouces environ; le but était placé à deux cent cinquante pas.

C'est dans ces jeux que se forment ces nombreuses compagnies de chasseurs tyroliens, les plus redoutables tirailleurs de l'Europe, surtout dans une guerre de montagne. Notre hôte, vieillard encore vert, était l'un des plus habiles tireurs. Aussi a-t-il chez lui une galerie entière, ornée de trophées et de prix qu'il a conquis dans différentes fêtes du pays. Dans la journée j'ai visité les environs de Malz vers le sud. Après m'être arrêté à Schluderns pour en dessiner le château, j'ai gravi jusqu'à une assez grande élévation, le long des pentes de la montagne au pied de laquelle Malz est placé. Les bases de cette montagne sont entièrement nues jusqu'à la hauteur de trois cents toises environ. Un gazon rare les recouvre et sert de pâture à de nombreux troupeaux. Au milieu de ces vastes pelouses fort inclinées, j'ai

rencontré quelques jolis insectes, dont deux fort rares [1]. En s'élevant on atteint un beau bois de sapins; quelques rochers décharnés sortent çà et là de la verdure. Plus bas dans quelques parties d'un terrain marécageux, où l'eau semble suinter à travers une mousse spongieuse, les habitans ont creusé des fosses profondes qui rassemblent les eaux de montagne et les eaux de pluie. Ces espèces de lacs artificiels servent, au moment des grandes sécheresses, à arroser les terres inférieures, au moyen d'énormes pierres, espèces d'écluses naturelles que l'on déplace et que l'on replace plusieurs fois par jour, afin de laisser écouler la quantité d'eau nécessaire à chaque pâturage, ou à chaque culture. A cette époque de l'année, les réservoirs sont tout-à-fait pleins.

En rentrant à Malz, j'ai traversé le cimetière; les habitans ont un soin particulier de cette demeure des morts. Ils ne laissent pas croître un brin d'herbe sur les tombes, de sorte qu'en

[1] *Platinus cœruleus. Dejean.*
Cymindis miliaris. Dej. cat. fabricius.
Cychrus elongatus. Dej. cat. ziegler.

voyant toute cette terre fraîchement remuée, on croirait que la population entière a été placée là depuis peu[1]. Sur la place publique, on a élevé une sculpture fort originale. C'est un Christ fontaine ; l'eau coule d'un robinet adapté à sa blessure du côté. Je ne sais s'il est permis, sans être sacrilége, d'employer à tous les usages cette espèce d'eau divinisée.

Ce soir, au dîner, des musiciens allemands nous ont joué des galopades délicieuses, qui m'ont de suite reporté dans le passé. Je me suis rappelé ces eaux de Bade, où, l'année précédente, je les avais entendues pour la première fois. Ces souvenirs d'anciennes joies m'ont troublé. Depuis plusieurs semaines j'étais sans nouvelles de la France, et dans la complète solitude où je me trouvais, je m'étais fait une espèce de philosophie de l'oubli. Je me sentais aguerri, je croyais avoir vaincu, et quelques notes de musique ont détruit tout mon échafaudage d'égoïsme et d'insen-

[1] Cette année (septembre 1832), plusieurs cimetières de nos villages m'ont rappelé le cimetière de Malz ; mais la terre fraîchement remuée couvrait réellement la population.

sibilité. Pour m'achever, un gros allemand est venu m'annoncer en italien que les *Inghiesi* s'étaient joints aux Turcs d'Alger contre les *Francesi, ma non encora Battaglia:* il tenait ces nouvelles d'un voyageur italien.

— *P. S.* La colonne, point culminant de la route de l'Ortel-Spilz, est placée à 2,800 mètres au-dessus du niveau des mers. La hauteur du Saint-Bernard n'est que de 2,428 m.

La route, large de 7 m., est inclinée de 7 m. sur 100. De Malz à la cime elle s'élève de 1,875 m. et sa longueur est de 27,717 m. Cette partie a coûté 909,609 liv.

Du côté de la Valteline, du sommet à Bormio, la route s'abaisse de 1,450 m.; cette partie a coûté 1,171,037 liv.

Cette route, commencée en juin 1820, a été achevée en deux années.

XVIII

DE MALZ A LANDEK. MITTER-SEE ET RESCHER-SEE.
NAUDERS.
LE PAS DE FINSTERMUNZ.
LE SIRE DE FLAVERTING.

Stubs, 12 juin.

Au point du jour mon hôte est venu m'éveiller pour me montrer la cime de l'Ortel-Spilz, entièrement degagée de nuages et illuminée par le soleil du matin. En même temps il m'a apporté une grande jatte d'une crême parfumée dans laquelle la cuiller se tenait debout, et d'immenses gaufres roulées, de la façon de sa femme. Pendant que je faisais honneur à ce dejeûner matinal, on chargeait mon bagage sur la caretta qui devait me conduire à Nauders.

Au moment de partir, le postillon tyrolien

m'a demandé si je voulais accepter un jeune Allemand pour compagnon de route. Sur ma réponse affirmative, j'ai vu arriver au bout de quelques minutes un grand et beau garçon, très-blond, fort timide, espèce de tournure de poète allemand amoureux, de Werther, à la petite casquette et à l'étroite redingote nationale. Il a essayé vainement de me saluer en français. Mais bientôt nous aidant mutuellement, nous avons avec des peines infinies continué une singulière conversation, moitié par paroles, moitié par actions, entremêlée de français, d'allemand et de latin. J'ai de suite reconnu dans mon jeune compagnon cette sorte d'aristocratie morale qui plaît tant; mais il m'a paru triste, et m'a avoué qu'il voyageait pour se distraire. Cependant il n'avait, disait-il, aucun sujet réel de chagrin, mais il luttait contre un mal secret, contre une espèce de douleur intellectuelle chronique, plus puissante que toute sa philosophie. Je n'aurais certes jamais placé cette manie splénique sur une face aussi rose. Mais c'est, à ce qu'il me semble, une sorte d'épidémie misanthropique qui a gagné les trois quarts de la jeunesse de l'Europe. Plaisante folie, qui fait commencer

la vie comme on la finissait autrefois, c'est-à-dire par une sorte d'ennui assez réel, et quelquefois par une ridicule affectation de souffrance et de satiété. Vers la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, plusieurs écrivains [1] ont contribué à repandre cette contagion du sentiment affecté, par la peinture de sentimens trop réels. Peut-être aussi la révolution française, comme épreuve pénible, et l'état actuel de la société qui pousse *au sérieux*, et du sérieux *au triste*, sont-ils pour beaucoup dans les progrès rapides d'un mal d'autant plus fâcheux que, par contre-coup, il condamne à l'ennui ceux-mêmes qui n'en sont pas atteints, mais qui chaque jour se trouvent forcément dans la société des attaqués.

Du haut d'une colline, le long de laquelle la route s'élève, on jouit, en se retournant vers Malz, d'un beau coup-d'œil sur le Munster-Thal, et la vallée de l'Adige. A nos pieds Malz

[1] Trois ou quatre lettres de l'Héloise, où St-Preux se montre moins sot que d'habitude. Le Werther de Goëthe, René, Lara de lord Byron, et cet incroyable débordement de morale sentimentale qui remplit tant de volumes de madame de Staël.

et ses tours à demi ruinées, couvertes par l'ombre portée d'une haute montagne, s'enlevant avec une extrême vigueur sur la verdure lumineuse de la plaine et des collines voisines, formaient un tableau du plus grand effet. Nous avons admiré, et continué notre route le long d'un plateau large et fertile où le seigle croissait en abondance. A notre droite, derrière un premier rang de montagnes, on apercevait quelques pics noirs et décharnés, décorés par de longues broderies de neiges éclatantes.

Laissant à notre gauche Schleiss, nous avons atteint les tours romantiques de Furstemberg perchées sur de hauts rochers. Là nous avons traversé le Carlinsbach, qui descend du Venglas-Berg, traverse le Mitter-See et rejoint l'Adige à la sortie du Munster-Thal. Ce torrent fougueux, traverse en trois bonds le village de Furstemberg, et paraît prêt à le dévorer en passant. Des eaux détournées du courant principal alimentent plusieurs grands moulins. Au delà de Burgeiss, le paysage devient plus agreste. La route continue à s'élever contre la montagne, qni tantôt se découpe en belles pentes couvertes de sapins, tantôt laisse sur-

plomber sur la tête du voyageur de formidables rochers [1]. A notre droite le torrent forme un nombre infini de chutes et de cascades à travers de gros blocs de roches de toutes couleurs ; plus loin s'étendent de vastes prairies émaillées de fleurs.

Au delà des châlets de Visgader, on traverse de nouveau le torrent, et bientôt on aperçoit le premier des trois lacs qui baignent ce plateau élevé. Arrivé à l'extrémité supérieure de ce lac, nous avons joui d'un des plus beaux spectacles que présentent ces contrées montagneuses.

Par delà un premier plan de noirs sapins, de rochers et de prairies, s'élevait toute une légion de montagnes, brunes, noires, vertes, rougeâtres; les unes éclairées par le soleil le plus brillant, les autres plongées dans l'ombre la plus profonde. Une vapeur chaude et violâtre enveloppait ce vaste paysage que dominait la chaîne supérieure des glaciers de l'Ortel-Spilz, colosses resplendissans que le géant dépassait lui-même de toute la tête. A nos pieds

[1] Gneiss schisteux vert foncé.
Idem marbré avec mica.

le miroir du lac réfléchissait les tons bleuâtres des montagnes et les splendeurs de leurs neiges éternelles.

Après avoir long-temps contemplé ce magnifique tableau, nous avons cheminé rapidement le long des deux autres lacs à travers des prairies superbes, mais absolument nues. L'élévation du plateau, est de 4,500 à 5,000 pieds environ, Malz étant élevé au-dessus du niveau de la mer de 3,148 pieds. Les grands vents s'opposent sans doute à la croissance des arbres. Ce matin le froid était extrêmement piquant; à l'ombre il était à peine supportable. Cependant, malgré la situation élevée de ce pays, sa population est très-nombreuse. De Visgader à Rescher on rencontre encore quatre autres villages, dont le plus considérable se nomme Graun. En le traversant, on aperçoit sur la droite la haute vallée Alpestre d'où descend le Carlinsbach, et les cimes entièrement blanches du Neider et du Gebatsch Ferner. Tout l'espace compris entre ces montagnes et les sommets du Guslar, du Platey-Kogl, et du Schwarz-Schneider, est couvert par une masse de neiges et de glaces de plusieurs lieues carrées. Ce sont les immenses

bassins congelés de cette mer de glace, espèces de réservoirs éternels qui alimentent les principaux torrens de cette partie du Tyrol, et par suite l'Inn et l'Adige.

Arrivé à peu près à la moitié du plateau, on jouit de la double vue de l'Ortel-Spilz et de toutes ses dépendances, et des montagnes et glaciers de l'Engadine et du Vorarlberg. Cette vue est sans contredit l'une des plus extraordinaires du Tyrol.

Parvenu à l'extrémité du troisième lac (le Rescher-Sée), on gravit, à travers un bois de sapins, une sorte d'arête, point le plus élevé du col, et qui forme la séparation des eaux de l'Adige et de l'Inn. De là jusqu'à Nauders on descend rapidement le long d'un vallon étroit, bordé de sapins et tapissé de prairies verdoyantes; cette partie de la vallée est beaucoup plus sauvage que le plateau supérieur. Des montagnes brunes, arides, déchirées et couvertes çà et là de rares sapins, semblent la fermer du côté de Nauders; c'est derrière ces montagnes, dans une gorge profonde, que l'Inn se fraie un passage.

Comme nous admirions la tournure fière et l'air de souplesse et d'extrême vigueur de

la plupart des paysans que nous rencontrions, notre postillon nous a raconté l'anecdote suivante.

— Il y a peu d'années, un Bavarois promenait aux environs de Malz un ours très-mal apprivoisé, à ce qu'il paraît. Dans un moment de mauvaise humeur l'animal brisa la corde qui le retenait et lui servait de muselière; puis, s'échappant à travers la campagne, il vint se jeter sur un paysan qui conduisait un troupeau de bœufs, et le terrassa; le paysan, quoique étendu sur la terre et serré entre les pattes de l'animal furieux, ne perdit point la tête, et, au moment où l'ours ouvrait la gueule pour l'étrangler, il y plonge la main, saisit la langue, et la serre avec tant de force, qu'il oblige l'animal à lâcher prise. Le Bavarois étant arrivé sur ces entrefaites, notre montagnard lui remit son ours entièrement soumis et à demi suffoqué. — Sans l'air de parfaite bonne foi du narrateur, j'aurais cru l'histoire renouvelée des travaux d'Hercule, ou des tours de force de Samson.

Avant d'entrer à Nauders, on laisse sur la gauche une espèce de grand château moitié allemand, moitié italien, orné de voûtes, de

toits pointus et de terrasses. De toutes ces parties hétérogènes, on est parvenu à former un tout assez remarquable. Sur la droite s'élèvent les nombreuses habitations et les clochers du village, et plus au fond dans les montagnes se montre la déchirure profonde où passe le chemin du Vorarlberg à Inspruck et la grande route de l'Ortel-Spilz et de Malz, à laquelle ce chemin se réunit à Nauders.

Ce bourg de moyenne étendue a une certaine apparence de prospérité, apparence assez trompeuse, à en juger du moins par la meilleure auberge du lieu.

L'air vif du matin nous avait donné une faim furieuse, et pour l'apaiser on nous a servi le plus étrange plat dont j'aie jamais goûté; c'était une espèce de soupe à la cannelle, au gérofle et à la muscade; dans ce bouillon effroyablement épicé, et qui avait sans doute un grand air de famille avec le résidu d'une opération magique, nageaient des *knelles* de pain et de viande et un long chapelet de petits boudins blancs poivrés, mais d'une manière sauvage. Sept sœurs, vieilles et longues Allemandes, qui tiennent ensemble cette auberge, avaient toutes mis la main à cet in-

fernal potage. Hélas! pour un pareil mélange, c'eût été déjà bien assez d'une. Au reste la propreté et la cuisine à part, je ne doute pas qu'elles ne soient toutes de braves filles, comme on nous l'a assuré.

Nous nous sommes hâtés de fuir ces lieux inhospitaliers, du moins pour ceux dont le goût a gardé quelque chose d'humain, et à midi nous étions à pied sur la route de Landek, laissant au postillon qui devait, le soir, nous rejoindre à Finstermünz, la conduite de nos bagages.

En sortant de Nauders on traverse encore de belles prairies, au-dessus desquelles on aperçoit vers la gauche les hautes montagnes du Vorarlberg encore couvertes de leurs neiges tardives. Bientôt la vallée se resserre; on entre dans l'échancrure que nous avions vue de loin le matin, et le chemin et le torrent, descendant rapidement vers l'Inn, ont peine à se frayer ensemble un passage entre deux hautes murailles de rochers, au-dessus desquels de grands et noirs sapins semblent suspendus. Parvenu à l'extrémité de cette gorge, à ce paysage d'un grand caractère en succède un autre d'une triste et sauvage magnificence.

— Des monts gigantesques entièrement couverts de forêts de sapins, élèvent du fond de la vallée leurs masses pyramidales ; à leur port élancé, à leur forme semblable et à leur hauteur à peu près pareille, on dirait que chacun d'eux a lutté, et lutte même encore, pour fendre les airs plus hardiment, et s'élever plus près du ciel que ses voisins.

Un silence solennel, à peine troublé par le bruissement sourd des eaux, et un demi-jour brun et mélancolique, règnent dans ce paysage à la fois si majestueux et si resserré, et lui donnent ce calme un peu sombre qui appartient à tout ce qui est grand. Je ne connais rien d'égal à l'impression de tristesse et de vague rêverie, que l'on éprouve au milieu de ces solitudes renfermées entre ces cônes immenses, revêtus de la noire verdure des forêts, et du pied desquels sort avec une majestueuse rapidité, l'Inn, fleuve-torrent. [1]

Le chemin longe le fleuve et conduit bientôt au fameux rocher de Finstermünz, qui de loin paraît clore absolument la vallée. De

[1] *Buprestis chysostigma*. Fab.
Carabus gemmatus. Fab.

noirs sapins le couronnent, quelques fabriques pittoresques semblent collées à ses flancs, l'Inn baigne son pied, et la hardie charpente d'un pont couvert joint sa base aux rochers de la rive opposée.

Là, j'avais donné rendez-vous au char qui devait nous conduire à Stubs, où je comptais passer la nuit; je terminais le dessin du pas de Finstermünz, quand j'entendis retentir dans ces solitudes les sons du cor du voiturin; il jouait une Tyrolienne très-vive, dont le mouvement rapide contrastait singulièrement avec le calme et la tristesse de l'étroite et sombre vallée; quelques minutes s'étaient à peine écoulées, et déjà il était prés de nous avec son léger équipage.

C'était un jeune garçon à l'œil vif, à l'air martial et dégagé; il portait la veste de velours noir, le gilet rouge, les bretelles vertes, la culotte, les bas de couleur, les bottines et le grand chapeau pointu orné d'une large boucle de métal et d'une plume d'aigle. Quand nous avons été placés dans la caretta, il s'est assis à nos pieds, sur l'osier, presqu'entre les jambes du cheval, et faisant de temps à autre retentir l'air de ses chants nationaux,

Finstermünz.

[illegible] qui
[illegible]
[illegible] pas

[illegible]
[illegible] dont
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de nous

[illegible] l'air
[illegible] de velours
[illegible] la cu-
[illegible] et le
[illegible] bou-
[illegible] Quand
[illegible] il s'e[illegible]
[illegible] entre [illegible]
[illegible]
[illegible]



Finstermünz.

il nous a rapidement conduits vers Stubs.

Au delà de Finstermünz, le paysage perd de sa grandeur et de son originalité. On suit toujours les rives de l'Inn, dont les eaux grises et bleuâtres baignent le pied de hautes montagnes qui ressemblent assez à celles de la Chartreuse de Grenoble. A un quart de lieue de Finstermünz, un gros torrent sort tout à coup d'entre deux murailles de rochers, et après une courte apparition va se cacher dans l'Inn à quelques pas de la route.

Bientôt après la vallée s'élargit et perd tout-à-fait son caractère sauvage; les cultures reparaissent, et l'on aperçoit de nombreux villages sur l'une et l'autre rive de l'Inn, mais surtout sur la rive droite où la base des montagnes s'écarte davantage du fleuve. La pluie tombait à torrens lorsque nous sommes arrivés à Stubs, où nous avons passé la nuit.

Landek, 13 juin.

De Stubs à Reid, et de Reid à Landek, la route ne s'écarte pas de la vallée de l'Inn; elle passe et repasse plusieurs fois d'une rive à l'autre du torrent, s'élevant tantôt brusquement pour franchir quelque contrefort de montagne, puis redescendant aussitôt. Jus-

qu'à Reid, la vallée présente un aspect assez monotone, et à l'exception de la belle cascade de Lafairsch que l'on doit visiter, car les cascades sont assez rares dans ce pays, je n'ai rien vu de bien remarquable.

Un peu avant Reid, une montagne horriblement dévastée par les eaux peut fournir de curieuses études au géologue. Chaque jour, sur ses pentes nues et ravinées, s'exécute en petit ce même travail que la nature a jadis opéré, et opère encore quelquefois en grand dans les contrées montagneuses.

Chaque pluie nouvelle donne naissance à autant de torrens qu'il y a de petites crevasses sur ses flancs; ces petits torrens versent leurs eaux dans trois ou quatre ravins principaux, et c'est là où la dégradation est fort apparente. D'énormes parties de terrain sont entraînées, de grands rochers mis à nu. Deux ou trois années sans pluies, et les herbes et broussailles recouvriraient sans doute ces pentes dépouillées, leurs racines raffermiraient et retiendraient toutes ces parties d'un terrain friable et décomposé, et ce travail de mine et d'érosion cesserait. Dans les grandes chaînes de montagnes, cette même tendance à la ruine

peut bien encore se faire remarquer, mais seulement au moment des grandes fontes de neige et des orages. D'ordinaire le terrain revêtu de végétation absorbe les eaux, et affermi par les racines des plantes et des arbres, ne cède qu'à l'action puissante des trombes et des inondations; c'est sans doute l'un de ces grands moteurs qui aura commencé la destruction de la montagne de Reid; et aujourd'hui le sol étant absolument dépouillé, le travail continuera jusqu'à ce que son squelette de rocher ait été entièrement mis à nu. Un médecin géologue appellerait cette maladie des montagnes, une sorte de consomption par cause extérieure. [1]

Les ruines d'un vieux château que l'on

[1] *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus,*
Esse fretum : vidi factas ex æquore terras.
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit : et eluvie mons est deductus in æquor.
OVIDE, Mét., l. 15.

« J'ai vu la terre très-solide autrefois faire place à la mer, et la mer devenir la terre. Des coquilles marines gisent loin du rivage, et l'on a trouvé de vieilles

aperçoit dans la montagne, droit sur un roc, m'ont rappelé l'histoire tout-à-fait allemande que M. Heyter, mon jeune compagnon de voyage, me racontait hier dans la nuit; la voilà avec un peu de son style vague.

— Un haut baron, le sire de Flaverting, aimait d'amour passionné la belle Mathilde de Rossenach, veuve de vingt ans, vivant dans l'un de ces vieux châteaux dont on voit les ruines aux environs de Landek (peut-être celui que nous avons sous les yeux). Un jour que le sire de Flaverting la rencontra seule au fond d'un bois de sapins, il partit de son isolement pour lui faire galante déclaration, lui offrant, compagnon, protecteur, et soutien; mais la belle Mathilde lui répondit en rougissant : — Non, pas encore, sire chevalier.

ancres sur les monts élevés. Les eaux dans leur cours changent une plaine en vallée, et des eaux fougueuses transportent des montagnes dans la mer. »

Ovide, qu'une idée fixe ne dominait pas, paraît ici plus avancé en géologie que Voltaire. (Voir ses *Paradoxes* du Dictionnaire philosophique sur les bancs de coquillages trouvés à de grandes hauteurs; ils ont été déposés là par des pélerins, assure-t-il sérieusement). Méphistophélès se moquait un peu de nous et de lui.

Depuis ce jour un an s'était écoulé, lorsqu'un soir revenant d'un château voisin, sur son beau palefroi, n'ayant pour suite que deux varlets, la dame fut attaquée par quatre brigands. Ses écuyers avaient succombé et les brigands étaient maîtres de sa persoune, quand Flaverting, survenant, coupe un bras à l'un, la tête à l'autre, pourfend le troisième, et puis, fier de sa victoire, se précipite aux pieds de Mathilde, lui disant d'une voix tendre : —Aujourd'hui, belle dame?— Non, pas encore, sire chevalier. — Quand donc mes amours? faut-il auparavant combattre le Turc?» — Et, comme la dame gardait le silence, il part pour la croisade. De retour après bien des exploits, il se présente à la belle Mathilde, et jetant à ses pieds les anneaux et les éperons des rois Maures qu'il avait tués pour l'amour d'elle : —Est-ce aujourd'hui, lui demande-t-il?—Non, pas encore, sire chevalier!

Cette réponse cruelle désespéra d'abord le vainqueur des Maures; puis il se prit à penser sérieusement : et comme il était aussi renard que sanglier, c'est-à-dire aussi fin que brave, il imagina qu'il pouvait avoir un rival heureux; d'autres peut-être y auraient songé plus tôt,

mais lui, le bandeau d'amour était sur ses yeux. Cependant il résolut de tout observer, et le soir s'étant caché dans un buisson près des fenêtres de sa dame, il vit un beau blondin de page qui d'un pied léger escaladait les ogives gothiques, et se glissait sans souffler mot dans l'appartement de la cruelle. Qu'il lui fallût de force pour ne le point suivre et tuer sur la place! Mais, que devint-il? quand, prêtant l'oreille, il entendit des baisers! des soupirs et des ah!... qui lui tenaillaient l'âme comme autant de griffes de fer.

Comme l'aube allait survenir et que le galant se retirait doucement, Flaverting le perça sans bruit d'un coup d'épée, lui coupa la tête et jeta le corps dans le torrent. Le jour venu, il se rendit au château avec la tête sous son manteau, et se mettant aux pieds de Mathilde: —Aujourd'hui, lui demanda-t-il de nouveau; et comme elle lui faisait la réponse accoutumée; — Mais mon amour vous ne savez donc pas que, cette nuit, je vous ai sauvée d'un larron, repartit le chevalier d'un air goguenard et féroce; puis ouvrant le manteau: Voyez plutôt, voilà sa tête, ma toute belle.»

La douce Mathilde, ayant de suite reconnu

la tête de son pauvre page, pâlit d'abord; puis, se jetant comme une lionne sur le visage du chevalier, elle lui arrache les yeux avec les ongles, et, les tenant dans les mains, se précipite dans l'abîme par les fenêtres du haut donjon, en criant : — Quand tu voudras, beau chevalier! Ce qu'entendant le malheureux, car il ne voyait plus, on vit rire d'une manière horrible son visage sanglant; puis, tirant son poignard, il s'en toucha le cœur en disant : — Voilà la noce!..

Si les baronnes d'autrefois étaient aussi jolies que les jeunes villageoises que nous venons de rencontrer au-delà de Zoll, je conçois qu'elles aient pu inspirer bien des folies, et en faire beaucoup elles-mêmes.

Avant Landek les montagnes se rapprochent de nouveau, et leurs pentes abruptes ne laissent de place qu'au fleuve et à la route. Cette route suivait autrefois la rive gauche de l'Inn, et la carte de Peter-Anich, le pâtre tyrolien, l'indique de cette manière; mais depuis quelques années on l'a fait passer sur la rive droite. On a, pour arriver à ce résultat, fait sauter de vastes parties de rochers. Aujourd'hui ce chemin parfaitement entretenu, es-

pèce de corniche taillée dans le roc, suit toutes les ondulations de la montagne, tantôt s'élevant à une grande hauteur, tantôt redescendant jusque sur les bords du torrent. Partout du côté du précipice on a placé des bornes, des garde-fous ou de petites murailles en pierres sèches à hauteur d'appui.

Au moment où nous atteignions un des points les plus élevés de la route, notre *cicerone* a fait retentir l'air de ses chants.

XIX

LE VILLAGE DE LANDEK.

« — Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

La fille de Tschudi brûle, parce que le berger Sharnitz l'a trop aimée; oui, il l'a bien aimée !... Les bois et les rochers ont vu ses larmes, ont entendu ses soupirs.

— La fille de Tschudi a le cœur trop fier pour aimer un simple berger; elle a choisi Siébol, Siébol le musicien, et dans les veillées elle a tourné le dos à Sharnitz.

— La fille de Tschudi est donc folle? elle ne sait pas combien Sharnitz l'aime, qu'il l'aime plus que Dieu, le paradis et les saints? Sharnitz

a une ame de fer, et son bras est plus terrible que son ame.

— Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

— La fille de Tschudi sortait des bras du rival de Sharnitz; elle se croyait bien heureuse, elle dormait; elle rêvait de son amour... Maintenant qu'elle se réveille!... elle est brûlée, elle est morte, elle est damnée!...

—La fille de Tschudi est damnée, et malgré son trépas, malgré ses mépris, Sharnitz l'aime encore. Il pourrit dans un cachot, son arrêt est prononcé, et demain il doit finir au bout d'une corde.

— La fille de Tschudi eût-elle été moins crnelle, si elle eût pensé que Sharnitz voudrait être damné pour elle et avec elle? J'en doute : quand la tête de la femme a parlé, trop souvent le cœur obéit.

—La fille de Tschudi ne connaissait pas tout l'amour de Sharnitz, elle en aurait eu pitié!.. Le voilà sur l'échafaud, il frappe le prêtre, crache sur le Christ, il est pendu! il est damné, il est content; il a rejoint celle qu'il aime.

— Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle. »

Telle est à peu près la rude et sauvage tyrolienne entonnée par notre élégant postillon. A chaque couplet il s'arrête, répète le refrain avec des roulades rapides et dans un ton fort élevé. Ce chant guttural achevé, il prend le cor suspendu à sa bandoulière jaune et noire, en tire deux ou trois accords prolongés, rejette son instrument en arrière, et commence le couplet suivant. Sa pantomime était curieuse, et tout ce qui l'environnait, le cheval, le char et moi-même, nous avons fini par en faire partie et par lui servir d'accompagnement. En effet, à chaque roulade du refrain il aiguillonnait le cheval et précipitait les mouvemens de notre léger équipage, et pendant quelques minutes nous descendions, avec la rapidité de la foudre, le long des étroites corniches taillées sur la paroi d'un précipice effroyable, au fond duquel bondissait l'Inn, aussi blanc que ses neiges natales.

Peu accoutumé d'abord à cette sorte de poésie en action, je mesurais d'un œil inquiet

la profondeur de l'abîme, au fond duquel j'entrevoyais à peine des sapins et quelques pointes de rochers perdus dans une vapeur bleuâtre et se dressant de notre côté. Mais bientôt je suis passé de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance à cette sorte de satisfaction étrange que donne qnelquefois le sentiment du danger.

La singulière chanson était achevée depuis long-temps, que la vibration intellectuelle qu'elle avait éveillée durait encore. J'ai eu peine à secouer cette existence fantastique pour reprendre les observations du voyage. Cette transition brusque de la poésie au réel est toujours pénible; il est si doux de se laisser vivre, de sentir sans réfléchir!

Dans les régions montagneuses, la nature est un chimiste qui a travaillé en grand. Tantôt ses précipices, ses cristallisations, affectent des formes cubiques, et alors la crête des montagnes ressemble à ces modernes citadelles, projetant dans des directions différentes leurs ouvrages anguleux, leurs terrasses bastionnées; tantôt la forme sphérique lui a plu davantage, et alors la masse des monts peut se comparer aux ondulations d'une mer

gigantesque que le souffle d'un vent puissant aurait soulevée, mais dont les lames arrondies ne se briseraient point encore. Ici, comme aux environs du rocher de *Finstermünz*, ce sont les formes anguleuses qui dominent. Des obélisques de six à sept mille pieds de hauteur élancent avec une hardiesse inimaginable leurs pointes acérées qui frappent au zénith et déchirent la nue. A leur pied, comme au fond d'un immense fossé, mugissent les eaux turbulentes de l'Inn, rongeant les talus revêtus de la verdure des noirs sapins. La route que nous suivons serpente sur des roches inclinées, et devant nous, sous nos pieds, dans l'infiniment petit, nous apercevons les tours et le village de Landek; les vitres et les toits de ses habitations, frappés par un rayon du soleil, semblent autant d'étincelles qui s'échappent du rocher contre lequel elles sont adossées.

Un incident singulier est venu m'arracher à l'admiration que me causait ce grand spectacle. Une jeune fille, sortant tout à coup de derrière un rocher qui bordait la route, s'est légèrement élancée sur l'osier du char, et bientôt a fini, et sans beaucoup de façons, par se placer à mes côtés. C'était sans nul doute une

compagne de voyage fort jolie et fort sauvage; malheureusement nous ne pouvions d'abord communiquer que par signes; mais bientôt, grâce à l'italien dont elle savait quelques phrases, nous avons pu nous expliquer. Elle était de Zoll, et se rendait à Landek pour une fête. Aussi avait-elle revêtu le grand costume de la montagne, c'est-à-dire le bonnet d'ours, le fichu noir, la collerette et les manchettes brodées à jour, le corsage et les bas écarlates, le jupon gros-bleu et les souliers pointus à boucles d'argent. Ma jeune compagne pouvait avoir environ dix-huit à vingt ans. Je ne connais que les paysannes de l'Ober-Hasli, et encore celles de Guttanen ou de Im-Hoff, qui puissent lutter avec les femmes de ce pays pour l'éclat et la beauté. Il y a du reste beaucoup d'analogie entre ces deux races. C'est le même teint, la même allure, les mêmes yeux vifs et fins, et surtout cette même bouche si rose, si délicate, un peu pincée peut-être, ou plutôt un peu fière. Il n'y a de différence sensible que dans la taille, qui est plus élancée chez les femmes du canton de Berne.

Comme les beautés de l'Ober-Hasli, je crois

que les Tyroliennes connaissent fort bien leurs avantages. Elles mettent du moins beaucoup de soin à éviter tout ce qui pourrait y porter quelque atteinte. Elles ne se livrent aux travaux domestiques qu'avec de grandes précautions; et, lorsqu'elles vont aux champs, de grands chapeaux de paille garantissent leur teint du hâle. Leur propreté va jusqu'à la minutie, et j'ai toujours rencontré chez elles cet air de modestie coquette qui ajoute tant à la beauté.

A peu de distance de Landek, quelques jeunes fats villageois ont fait sans doute une plaisanterie déplacée à ma jolie compagne, car elle a beaucoup rougi. A quelques centaines de pas du bourg, elle a mis pied à terre et m'a fait ses adieux, craignant de se compromettre en faisant son entrée aux côtés d'un étranger, ce qu'elle m'a naïvement expliqué par un mot italien très-énergique, que je lui ai fait répéter à deux reprises, tant il me paraissait étrange dans cette jolie bouche [1]!

A l'extrémité du défilé et à une portée de fusil de Landek, un énorme rocher gris de fer

[1] Le même mot qu'employait en baptisant le curé de Bormio.

surplombe d'une manière effrayante sur le cours de l'Inn. Sur la crête de cette roche on aperçoit un grand château à demi ruiné. De larges tours et des clochers aigus s'élèvent encore sur ses murailles démantelées; et ce repaire formidable, véritable nid de brigands, qui commandait autrefois aux deux vallées, sert aujourd'hui d'asile à une famille de demi-campagnards qui ne se plaignent que d'une chose, non pas d'avoir perdu la clef du défilé, mais d'être logés si haut.

Toutefois leur demeure, située au milieu d'un paysage d'une âpreté pleine de grandeur, est sans contredit l'une des plus pittoresques du Tyrol, et peut-être de l'Europe; mais, comme malheureusement le bien-être est d'ordinaire en sens inverse du pittoresque, elle en est peut-être la plus incommode, et c'est là ce qui désole ses propriétaires.

Sous les rapports industriels, l'exposition de ce joli bourg au confluent de l'Inn et de la Trofana, et au point d'intersection des grandes routes du Vorarlberg et de la Valteline, est des plus avantageuses; aussi a-t-il un véritable aspect de fortune et de prospérité. Beaucoup de maisons neuves l'embellissent;



F MERCEY SC. DEL.

leurs façades blanches ou bariolées de couleurs trauchantes, et ornées de grandes enseignes en métal argenté ou en cuivre poli, donnent à la rue principale un air de propreté et de bonheur vraiment séduisant. On a comparé ce pays à la Suisse ; il en diffère cependant sous mille rapports. Il a sa couleur, ses formes, ses habitudes et son originalité, et me semble aussi complet dans son genre que la Suisse dans le sien.

Dans le Tyrol, des routes pour les voitures ont été ouvertes jusque dans les gorges les plus resserrées, et sur ces monts élevés que dans la Suisse on ne franchit qu'à dos de mulet : ce qui tend à augmenter le bien-être et le mouvement par la facilité des passages et des transports.

Dans le petit bourg de Landek la vie éclate de toutes parts; ici les roues bruyantes d'un moulin mettent en mouvement des scies nombreuses, qui, ainsi que des êtres obéissans, suivent avec un balancement uniforme la raie tracée sur l'arbre équarri, et en peu d'instans le divisent en larges planches ou en madriers. Là, ces madriers sont assemblés, leurs jointures s'enchevêtrent, des rondelles les joignent l'une

à l'autre, des planches les habillent, un toit léger composé de plusieurs milliers de petites écailles de hêtre les recouvre, et une jolie maison toute luisante, et toute dorée par la séve des sapins dont on l'a formée, s'élève comme par enchantement. Plus loin, on démonte ces habitations improvisées; chacune de leurs pièces est comptée, numérotée, étiquetée. On les enveloppe dans de la paille, on les charge sur de grands chariots à quatre roues, et la maison voyageuse s'achemine vers le Vorarlberg, l'Allemagne ou le Tyrol italien.

A l'extrémité du bourg l'oreille est frappée par les sifflemens sauvages et les cris aigus de plusieurs mécaniques, espèces de monstres apprivoisés aux cent bras, aux cent mains, qui à la suite de quelques frémissemens désordonnés, et d'une sorte d'enfantement laborieux, rejettent poli, vivant, complet, ce que vous leur aviez confié brut, divisé, mort.

Dans la longue rue du bourg, assis sur le devant de leurs maisons, les hommes fument avec un flegme admirable, tout en achevant la roue ou le fuseau de l'une de ces mécaniques, ou quelque autre ouvrage ingénieux. Les femmes, assises en cercle ou penchées à

leurs balcons de mélèses, filent le lin, brodent en chantant de longues bandes de mousseline, ou tressent la paille pour en former des chapeaux. De nombreuses caravanes de voitures et de voyageurs suivent la route, s'arrêtent dans les auberges, et partout brille l'activité d'un peuple industrieux qui a su mettre son intelligence à profit; d'un peuple aimable, gai, vif, et, comme toutes les réunions d'hommes occupés, exempt de passions extrêmes. De quelque côté que l'on sorte dans la campagne, de jolies maisons blanches, ornées de balcons élégans, ombragées par de grands noyers, et entourées de pâturages, présentent le coup d'œil le plus riant et le plus varié. Plusieurs ponts traversent l'Inn; mais j'ai surtout remarqué l'arche audacieuse sur laquelle passe la route du Vorarlberg. Cette vaste et légère charpente est entièrement revêtue de planches; aussi, à quelque distance, a-t-elle l'aspect de force et de solidité d'un pont de pierre. Et la réalité se joint ici à l'apparence.

Aussitôt arrivé, j'ai commencé mes courses dans les environs, et remontant la Trofana j'ai poussé ma promenade jusqu'aux environs de Pianz. La neige qui couvre plusieurs grandes

montagnes de ce pays, entr'autres le mont Riffler, ne paraît pas devoir y séjourner toute l'année. Les eaux de la Trofana sont incomparablement plus belles que celles de l'Inn; le fond de leur couleur est un beau vert d'émeraude; dans beaucoup d'endroits elles forment des milliers de petites chutes à travers les gros blocs de roches roulées dans le torrent. En revenant par un sentier fort étroit, taillé au-dessus d'un abîme, j'ai eu une longue querelle avec un taureau à l'œil oblique, géant dans son espèce, qui me disputait obstinément le terrain ; ma persévérance l'a emporté, et j'ai passé.

Comme avant la nuit j'avais encore plusieurs heures devant moi, j'ai gravi avec beaucoup d'efforts, à travers des rochers épouvantables et des pics décharnés, jusqu'à un antique château dont j'avais aperçu d'en bas les ruines pittoresques; j'étais loin de m'attendre à une tâche aussi rude et aussi longue. Au milieu de quelques pans de murailles une tour seule est demeurée suspendue au-dessus d'un précipice effroyable; c'est un vrai nid féodal, perché sur un roc aigu, comme l'aire d'un oiseau de proie. J'ai placé là le théâtre de

l'histoire de la veille, et j'ai plaint le pauvre chevalier, si, pour faire la cour à sa cruelle, il se croyait obligé de gravir plusieurs fois par jour de pareilles montagnes. D'en bas, les distances, la profondeur, les saillies des rochers, tout s'efface ; ce n'est plus qu'une tour chétive adossée à une muraille de roches ; et cependant, de cette tour à cette muraille, il y a au moins un quart de lieue de distance.

La fête préparée à Landek n'était rien moins qu'une représentation théâtrale. Les Tyroliens sont tellement amateurs de réunions et de spectacles, qu'ils saisissent avec empressement toute occasion de se procurer quelque plaisir de ce genre. Ce matin, une troupe de marionnettes, qui voyageait d'Inspruck à Pludenz, s'était arrêtée à Landek. Quelques jeunes gens en sont informés. Aussitôt on cherche un local, on rassemble un orchestre, on imprime un programme ; un grand châlet est entièrement démeublé ; les cloisons disparaissent ; des bancs et des tables rapprochés forment une sorte de théâtre ; une grande nappe sert de rideaux ; plusieurs lampes villageoises réunies se transforment en lustre ; deux ou trois commissaires colportent les billets dans

les auberges et les maisons, un autre les distribue à la porte; et, quand tout est prêt pour la représentation, des cors sonnent des fanfares, des tambours battent le rappel dans les rues et les carrefonrs du bourg, et jusque sur les routes environnantes. Aussi lorsque j'entrai dans la salle, y trouvai-je une affluence considérable. Quatre cents personnes au moins s'y étaient déjà installées. Il n'y avait là qu'une sorte de police mutuelle; aussi tout s'y passait-il pour le mieux. Les hommes fumaient, les femmes jasaient, riaient, les jeunes gens chantaient en chœur, les enfans hurlaient. Je revis ma compagne du matin, entourée de toute une légion d'amis et de parens, et nous eûmes bientôt renoué connaissance.

L'orchestre était sans contredit des plus bizarres : trente mnsiciens au moins le composaient; car tout ce qui possédait un instrument dans les environs avait été convoqué, et aucun n'avait eu garde de négliger une aussi belle occasion. C'était une bonne troupe de simples paysans, d'artistes bien ronds. A l'exception de deux violons, chacun avait en mains des instrumens à vent, et dans le nombre je comptai au moins vingt cors. J'atten-





dais avec un vrai sentiment d'effroi le moment où cet orage allait éclater; mais quelle fut ma surprise lorsqu'à un signal donné, toute cette musique, partant avec ensemble, exécuta avec beaucoup d'harmonie, de verve, et même d'entraînement, plusieurs marches et quelques airs nationaux. C'est qu'avec leur bon sens ordinaire ces braves gens avaient joué ce qu'ils savaient le mieux, et que d'ailleurs tous ces Allemands, sous leur grosse écorce champêtre, sont organisés musiciens.

Cette ouverture terminée, on plia la nappe, et les petits personnages de bois commencèrent. C'était d'abord M. Gilles qu'une jeune fille, placée au premier rang des spectateurs, interrogeait. La petite figure répondait par signes avec beaucoup de précision, et quelquefois d'une manière fort étrange et plus que libre. Aussi dans toute cette foule étaient-ce des cris, des joies immodérées, des rires furieux. Je cherchais vainement quelques traces du sérieux et de la gravité allemande; je ne voyais que des visages épanouis et des mines toutes grimaçantes d'allégresse. Un Anglais, qui m'avait accompagné, et qui se respectait, en fut indigné et sortit.

Après Gilles vint Arlequin, Arlequin libertin sentimental, farceur à l'ame tendre. Puis ce fut le tour d'un petit Diavolo d'un pied de haut, moins effrayant que ce Diavolo, espèce d'oiseau humain que nous avons vu planer à Paris dans les combles de nos théâtres, mais aussi extraordinaire dans son genre. La petite figure, animée par un ingénieux mécanisme, vint faire ses folies sur la corde, pirouetter, se pendre par les pieds, se tortiller, toujours au milieu des explosions d'une joie aussi bouffonne et aussi amusante que le spectacle lui-même.

Comme je me retirais un peu avant la fin, je vis tous les pauvres du bourg, qui, n'ayant pu pénétrer dans la salle, s'étaient collés aux fentes du châlet, et de là dévoraient d'un œil animé les moindres ombres de ce spectacle.

Au reste, dans tout ce pays une extrême curiosité est l'un des caractères dominans du peuple. M'arrêtant fort souvent pour dessiner sur les places, les chemins, et dans les campagnes, j'ai pu en juger par expérience et par comparaison.

En France, en Suisse, en Italie même, le paysan qui passe auprès du dessinateur,

s'arrête d'ordinaire quelques instans, jette un coup d'œil sur l'ouvrage commencé, puis continue sa route. Ici c'est toute autre chose; du moment où je sortais de l'auberge avec mon attirail de peinture ou de dessin, les enfans commençaient à s'attrouper et à me suivre. On regardait avec intérêt, avec inquiétude de quel côté j'allais tourner mes pas et m'établir. Une fois en place, je devenais le centre d'une petite colonie; les paysans laissaient leur ouvrage, les mères dirigeaient de mon côté la promenade de leurs nourrissons; on s'asséyait autour de moi, on causait, on riait; on étudiait chaque mouvement de la main, du pinceau; de longues discussions s'élevaient entre les assistans sur l'usage de tel ou tel objet qu'ils apercevaient dans mes boîtes; enfin j'étais si bien entouré que souvent j'avais peine à décider la foule à s'ouvrir et à me laisser apercevoir le paysage que je voulais peindre; trop heureux quand l'un des curieux, dans le but de mieux voir lui-même, se chargeait, de son plein gré, de faire la police et de tenir les assistans à une distance respectueuse. Cette curiosité, ce besoin de voir, d'observer, tiennent sans doute au goût prononcé qu'ont

les Tyroliens pour tout ce qui est mécanisme. Je me rappelle encore l'admiration que mon ployant a tant de fois excité chez messieurs les paysans qui sont amateurs. Entrez dans le premier châlet venu, il est rare qu'outre les outils ordinaires, vous n'y rencontriez pas trois ou quatre espèces de mécaniques différentes, toujours ingénieuses, et souvent de l'invention du propriétaire.

Au château d'Inspruck on voit des cartes et un globe fort curieux, exécuté par Peter Anich, simple pâtre et mécanicien célèbre. Ils appliquent ce génie inventif à l'économie domestique, et dans beaucoup de hameaux, lorsque la pente des eaux le permet, chaque montagnard a sa chute et sa roue de moulin, qu'il emploie successivement ou simultanément à plusieurs usages. Je n'ai vu cependant aucun de ces berceaux d'enfans, auxquels un filet d'eau imprime par un mécanisme fort simple ce balancement mesuré si favorable au sommeil.

XX

LA CASCADE DE LOZ.

Landek, 14 juin.

Ce matin, comme je me rendais à une cascade près de Loz, que m'avait indiquée M. D., directeur de la poste aux lettres, jeune homme fort complaisant, j'ai rencontré M. Geyv.... vieillard aimable, et belge d'origine. Il accompagnait deux dames anglaises dont l'une, lady Stee...., fort jolie. M. Geyv.... m'ayant addressé la parole en allemand, pour s'informer de la route, a été très-étonné de recevoir une réponse en français. Aussitôt nous avons lié conversation et cheminé de compagnie.

M. G., et les deux dames revenaient de Venise ; lady Stee... était encore émerveillée du spectacle sublime de ces beaux palais de marbre

éclairés, dans une nuit d'été, par la lumière calme et veloutée de la lune. En revanche, les eaux de la Brenta, et le mauvais air lui avaient donné la fièvre. M. G... m'a parlé des Italiens en homme qui ne les a pas compris, ou qui plutôt ne les a pas vus. Pour lui, ce n'étaient tout au plus que des espèces de machines sombres, grossières, sensuelles et fort sales.

J'imaginais d'abord que M. G.... jugeait ainsi par une sorte de complaisance pour la jeune lady, qui peut-être était un peu puritaine. Mais bientôt il a mis de la passion dans sa critique, passion qui m'a bien prouvé qu'il ne parlait que d'après ses propres impressions; puis il m'a raconté deux ou trois histoires, qui m'ont fait voir sur-le-champ que je l'avais bien jugé. J'ai pensé qu'il n'avait eu à faire dans son voyage qu'à des voiturins malhonnêtes qui l'avaient mis de mauvaise humeur, et à deux ou trois de ces banquiers *méfians* qui se font *grossiers* lorsqu'il leur arrive un voyageur recommandé, pour ne pas l'inviter à dîner.

A Venise, lady Stee... n'a pas vu une femme qui sût s'habiller, et en cela je suis assez de son avis; elle était plus satisfaite des Milanaises,

et encore trouvait-elle leurs voitures hideuses, et leurs livrées ridicules.

De tout son voyage, M. G... ne se rappelait qu'une seule chose avec un plaisir sans mélange. C'étaient les excellentes truites du lac de Guarda, et le vin du Monte-Baldo. Il a voulu à toute force me donner l'adresse d'un hôtel à *Riva* sur le lac, où je pourrais pêcher moi-même, dans un beau réservoir, les truites que j'aurais choisies; on les jetterait ensuite dans la poêle devant moi; et je serais ainsi bien certain de les manger fraîches. J'ai pris l'adresse en souriant et l'ai remercié.

Nous sommes enfin arrivés à l'étroite crevasse, au fond de laquelle on entendait mugir la cascade; deux ou trois moulins, que mettent en mouvement les cascatelles inférieures, ont été construits à l'entrée de cette ouverture; et comme depuis plusieurs années quelques curieux venaient visiter la chute, le meûnier, habile spéculateur, a imaginé de faire placer une porte à l'entrée du précipice, et de mettre ainsi sa cascade sous clef. Il y a dans cet endroit resserré plusieurs cascades réunies; mais la plus considérable est la dernière. Elle tombe une grande élévation dans une espèce de

gouffre, de coulisse sombre, dont ses eaux suivent avec le retentissement de la foudre la courbure singulière

Cette cascade a un grand air de ressemblance avec la chute de la Dala aux bains de Loueche dans le Valais. Je voudrais décrire les sauvages merveilles, que l'on rencontre dans ce coin sublime et ignoré; mais que signifierait une description sèche, morte, auprès du magnifique spectacle de la nature? chaque jour je sens davantage l'impuissance des phrases appliquées au paysage.

Il y a des nuances de sentimens inexprimées, et je suis obligé de dire inexprimables, quoique ce mot rende mal ma pensée; on a beau combiner des mots, des phrases, on ne peut jamais que demeurer à côté, en plus ou en moins. Les sensations éprouvées devant la nature, devant un site remarquable, peuvent être rangées dans cette classe; aussi fait-on d'ordinaire de vains efforts pour les faire comprendre à d'autres. La parole manque comme l'art dans des circonstances analogues.

La plus parfaite peinture pourra-t-elle jamais rendre ce moment insaisissable, ce commencement d'action qui n'est plus le repos et qui

n'est pas encore le mouvement? par exemple, l'espèce de vibration d'une bouche qui va s'ouvrir pour parler. Si elle l'essaie, elle tombe peut-être dans le ridicule. Les Allemands ont fait de ces expériences-là en morale, en métaphysique, en peinture; ils sont entrés dans les chemins détournés de la pensée; et, après avoir long-temps erré, ils ont fini par s'y perdre tout-à-fait. Après tout, je ne sais trop si une heureuse découverte ne compense pas bien quelques milliers d'essais malheureux. Mais le désespoir que j'éprouvais devant la cascade m'a mené bien loin.

En allant et au retour, les dames ont montré beaucoup de courage. Malgré les dangers qu'on leur avait annoncés, elles ont voulu tout voir, et pénétrer jusqu'à la chute la plus reculée. Il fallait pour cela se glisser le long d'une étroite galerie suspendue à la paroi du rocher, et qui a une extrême analogie avec celle des fameux bains de Pfeffers en Suisse; puis traverser plusieurs fois le torrent sur des planches étroites et glissantes, que le meûnier *cicerone* portait sur l'épaule. Ces dames ont tout bravé, jusqu'au vent glacial et la pluie fine, qui sortait en tourbillonnant du fond du gouffre, et

qui bientôt nous mouilla de la tête aux pieds.

LesAnglaises sont excellentes pour ces tours de force. Une Italienne aurait reculé vingt fois devant le moindre de ces obstacles, et eût peut-être perdu la tête, la passion ne la soutenant pas. Mais en revanche, s'il fallait se précipiter dans quelque grand danger pour sauver son amant, l'Italienne l'emporterait sur dix mille Anglaises pour le courage, les expédiens et les décisions énergiques. Pour les Anglaises *un voyage*, c'est une passion qu'elles satisfont. Elles aiment un beau rocher, un torrent, un lac comme des êtres animés. Elles trouvent pour eux *des palpitations*, des mots caressans et presque du dévouement.

En revenant à Landek, nous avons admiré, en nous essuyant au soleil, le cours de l'Inn le long des rochers de Loz, et le magnifique paysage qu'embellit le pont de Zambs; mais, je le repète, aujourd'hui, je renonce à décrire.

De retour, un domestique m'a conduit dans la chambre d'un voyageur, qui avait, disait-il, quelque chose de fort important à me communiquer. Ce voyageur était M. W...., colonel



[illegible] sont excellentes pour ces tours [illegible] Italienne aurait reculé vingt fois devant le moindre de ces obstacles, et eût peut-être perdu la tête, la passion ne la soutenant pas. Mais en revanche, s'il fallait se précipiter dans quelque grand danger pour sauver son amant, l'Italienne l'emporterait sur des mille Anglaises pour le courage, les expédiens et les décisions énergiques. Pour les Anglaises le paysage, c'est une passion qu'elles satisfont. Elles aiment un beau rocher, un torrent, un lac comme des êtres animés. Elles trouvent pour eux des *palpitations*, des mots caressants et presque du dévouement.

En revenant à Landeck, nous avons admiré, en nous exposant au soleil, le cours de l'Inn le long des rochers de Loz, et le magnifique paysage qu'embellit le pont de Zambs; mais, je le répète, aujourd'hui je renonce à décrire.

De retour, un domestique m'a conduit dans la chambre d'un voyageur, qui avait, disait-il, quelque chose de fort important à me communiquer. Ce voyageur était M. W..., colonel



E. MERCEY.

Loz.

danois que je n'avais jamais vu, mais qui, ayant appris que je dessinais, voulait me recommander de ne pas oublier la cascade qu'il avait visitée la veille. Pendant plus d'une heure il m'a parlé avec un vif enthousiasme des beautés naturelles du Tyrol. J'ai vu avec plaisir que le goût des voyages et du pittoresque raisonné avait beaucoup gagné vers le Nord.

Ce soir le temps est ravissant ; le souffle de ce vent vif et cependant parfaitement doux qui caresse la base des montagnes, m'a fait penser à l'Italie. Cet air si pur me semblait en arriver, après avoir attiédi ses ardeurs en franchissant l'énorme rempart des montagnes. J'ai fait seul une longue promenade sur les vertes pelouses des collines à l'orient de Landek. C'est là un de ces courts instans où l'on éprouve le plaisir du voyage sans aucun mélange. On jouit de tout, même de l'isolement, quoiqu'un peu triste ; du moins on est parfaitement libre. C'est là encore une de ces sensations heureuses, indicibles, où le corps, l'esprit, l'ame, tout est libre, tout est léger, vivant, puissant.

Sur le haut de la colline, à l'entrée d'un bois, j'ai remarqué dans une chapelle isolée une quantité incroyable *d'ex-voto*. Des jambes,

des bras, des pieds, des mains, des têtes, des vaches, des chiens, des chevaux, figurés en cire ou en bois, étaient appendus autour du lieu sacré. Quatre ou cinq cents petites images soigneusement encadrées, représentant les divers accidens, auxquels les divers donateurs avaient échappé par l'intercession du saint de la chapelle, garnissaient le reste des murailles et jusqu'aux arbres des environs, consacrés aussi à cette idolâtrie.

Le prêtre tyrolien a encore à peu près la même somme d'influence que le curé français en 1572, lors de la Saint-Barthélemi, ou que le moine espagnol d'aujourd'hui.

La soirée était avancée, et comme je traversais une belle forêt de sapins, j'ai vu en action, et sans que les acteurs se doutassent de mon indiscrétion, ces jolis vers où Virgile, l'un des trois ou quatre poètes du cœur, et le seul peut-être chez les anciens qui ait compris l'amour, a si bien peint la coquetterie des champs.

Malo me Galathea petit, lasciva puella !
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

XXI

ROUTE DE LANDEK A INSPRUCK.

IMST.

PREMIÈRE VUE D'INSPRUCK.

Inspruck, 15 juin.

Ce matin j'ai quitté Landek par une pluie battante que nous avaient amenée les zéphirs de la soirée d'hier. La douce température de la veille avait fait place à un froid piquant et humide, à quelque chose qui, lorsque la pluie cessait, ressemblait assez à ce que l'on appelle à Paris un froid *noir*. C'est là un des inconvéniens des régions montagneuses. Les nuées descendaient fort bas dans la vallée; tantôt elles semblaient peser comme des corps solides sur la base des montagnes, tantôt le vent les emportait rapidement, et de temps à autre quel-

que sommet noir et décharné, se decouvrant tout à coup, semblait courir à travers les nuages immobiles, ou se précipiter vers nous. D'autres fois une déchirure de la nue nous laissait entrevoir à trois ou quatre mille pieds au-dessus de nos têtes, dans l'infiniment petit, de rians pâturages, des pelouses bien vertes avec leurs châlets éclairés par quelques rayons fugitifs, et brillans comme autant de toits d'argent. L'imagination travaillait, et quelques points rouges, jaunes ou blancs, jetés sur la verdure de la prairie, devenaient les habitans de ces îles aériennes, de ces oasis perdus dans les nuages.

L'Inn coulait à notre droite; à notre gauche s'élevait une muraille de rochers aussi régulière qu'un travail en maçonnerie. Elle était composée de ce calcaire gris-noir que l'on rencontre dans presque tout le Tyrol. Les couches perpendiculaires, très-nettes et bien prononcées, variaient en épaisseur. La route qui s'élève insensiblement fort au-dessus de l'Inn, redescend bientôt à Imst, petite ville située dans un vaste bassin, au point de réunion de deux vallées.

Cette ville de trois à quatre mille habitans,

la plus considérable du Tyrol que j'aie encore vue, est remarquable par sa singulière propreté; ses maisons de toutes couleurs sont souvent peintes à l'huile. Dans ce pays, comme dans la Suisse, les habitans ont coutume de saluer toute figure étrangère. Cette extrême politesse fait l'admiration des nigauds, qui, tout édifiés, ne manquent pas au retour de s'écrier avec satisfaction que tel peuple est d'un naturel *doux*, *liant*, *civilisé*. Quant à moi, je ne vois là qu'une vraie tyrannie, et à la longue un supplice. L'étranger qui se trouve en butte à la politesse de tout un pays, et qui se voit obligé de rendre les saluts de toute une ville, est condamné à mourir à la peine. Je ne connais ni bras, ni chapeau, ni patience, capables de résister huit jours de suite à un service aussi actif, à une épreuve aussi continue.

Imst a des négocians d'une étrange sorte, et fait, depuis nombre d'années, un commerce de serins considérable. Un des habitans du pays m'a assuré que cette Canarie allemande avait exporté, dans les années favorables, pour plus de cent cinquante mille francs de sa marchandise bruyante, ou harmonieuse,

comme on voudra. L'Italie, l'Allemagne, la Prusse, et même la Russie, en ont fait quelquefois des demandes si nombreuses, que souvent la grande volière n'y pouvait suffire. Depuis plusieurs années, les opérations de ce genre se sont refroidies. Cependant, quelques-uns des principaux marchands ont poussé jusqu'à une rare perfection l'art d'élever, d'apprivoiser, et d'harmoniser ces jolies créatures, et il y a telles de ces petites merveilles qui, m'assure-t-on, pourraient défier avec avantage la flûte de Tulou et le violon de Paganini.

Leur ramage m'a toujours paru assez insipide et beaucoup trop bruyant, et je m'attendais à devenir au moins fou dans un pays où quatre-vingts à cent mille de ces formidables virtuoses allaient exécuter un concert à grand orchestre. Aussi ai-je été fort étonné, en pénétrant dans la ville, de n'entendre que quelques accords et quelques roulades exécutés dans l'éloignement par nos petits musiciens emplumées. Le tout était fort supportable.

Notre promenade au lac de Stradt, par un des plus jolis sentiers que j'aie jamais vus, a été contrariée par le temps. Nous comptions

faire sur ses rives un repas champêtre; mais une pluie furieuse nous a ramenés jusqu'à Imst, trempés jusqu'aux os, nous et nos montures. Autant que j'ai pu en juger, de ce sentier on jouit d'une vue fort étendue sur les deux vallées d'Imst et de l'Inn; mais par moment les nuages s'abaissaient tellement qu'ils nous cachaient jusqu'à la base des montagnes. Nous nous imaginions alors être en rase campagne, ou dans quelque large vallée de Normandie.

Pour se rendre d'Imst à Inspruck, on peut choisir entre deux routes, celle qui passe à Nassereit et Miemengen, et celle qui suit les bords de l'Inn. Nous nous sommes décidés pour cette dernière, comme devant être la plus pittoresque, et nous n'avons pas eu à nous repentir de notre choix.

Après Imst le chemin s'élève, et l'on voit sur la droite l'Inn coulant à une grande profondeur entre deux hautes murailles de rochers dont les angles rentrans et sortans se dessinent avec une exactitude tout-à-fait mathématique.

Cependant ces formes rigoureuses ont éveillé l'imagination. De la montagne qui

apparaissait au delà de cette longue et régulière excavation, nous faisions une prodigieuse forteresse de quelques mille pieds de hauteur; les blocs de rochers qui couronnaient son front, dessinaient, à s'y méprendre, de grands créneaux; l'Inn, immense fossé naturel, défendait ses approches, et les nuées épaisses que le vent déroulait sur les flancs du mont, et le bruit répété de la foudre, simulaient assez exactement les décharges d'une artillerie en rapport avec notre gigantesque fortification.

Malheureusement des torrens d'une pluie battante, que l'orage amenait, sont venus refroidir ces jeux de notre imagination. A peine, avant de redescendre vers Heimingen, avons-nous pu entrevoir, à travers un voile grisâtre, la vaste et riche vallée bordée de montagnes et entrecoupée de collines; au milieu de laquelle l'Inn se déroule avec majesté.

En passant à Heimingen, j'ai remarqué sur la porte de l'auberge une magnifique paysanne. Il est impossible de rien imaginer de plus noble et de plus beau que ces traits mâles et doux à la fois. Il y avait dans ce beau visage quelque chose du charme sévère de Raphaël,

et du tendre et de l'abandon de Léonard : c'est une de ces apparitions d'un moment, que l'on n'oublie plus.

Nous avons poussé jusqu'à Zils, où nous nous sommes arrêtés pour déjeûner; le froid humide nous avait tellement pénétrés, qu'en entrant dans l'auberge nous nous sommes de suite précipités autour du foyer d'une grande pièce qui servait à la fois de salle et de cuisine. Il y avait là plusieurs campagnards réunis, qui s'attristaient fort de ce mauvais temps prolongé, qui compromettait leurs récoltes. Tout en me réchauffant, j'ai étudié la composition d'une cuisine tyrolienne qui m'a paru différer beaucoup des cuisines de nos pays.

Au centre d'une vaste pièce s'élève, à environ deux pieds et demi de hauteur, un grand carré de maçonnerie en briques, que l'on peut assez exactement comparer à un autel antique au milieu d'un temple; c'est là, au reste, que se préparent tous les sacrifices culinaires. Cette maçonnerie-autel a environ six ou sept pieds de longueur sur chaque face; une grande plaque de fonte la recouvre en entier; au milieu de cette plaque est placé le

foyer avec son accompagnement de grils, de pots au feu, de marmites et de casseroles. Chacun de ces objets a sa place marquée, et *l'officiant* cuisinier peut aisément circuler à l'entour, soignant chacune des différentes parties qui doivent composer le grand tout du sacrifice, ou, pour mieux dire, le dîner. On voit que cette construction assez simple remplit à la fois l'office de la cheminée et des fourneaux.

La fumée qui s'échappe de ce foyer, n'ayant d'autre issue que les fenêtres, circule librement dans les régions élevées de la pièce; de sorte que, pour fumer un jambon, on se contente de le pendre au plafond.

Autour de ce foyer, d'une propreté vraiment allemande, j'ai remarqué plusieurs instrumens de cuisine fort ingénieux, entr'autres une paire de grands ciseaux à plusieurs branches, destinés à hacher la viande en quelques coups, de sorte qu'à l'aide de cet instrument, certains plats ne se composent pas en partie des petits fragmens de la table, comme il est assez ordinaire. Ils ont aussi des tournebroches très-bizarres et très-simples, auprès desquels les nôtres sont à peu près ce qu'est

une horloge de village auprès d'une montre de Breguet. Nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, dans ce pays, on est arrivé au dernier point de la perfection pour tout ce qui a rapport à la mécanique appliquée aux besoins journaliers de la vie.

De Zils à Inspruk on traverse une plaine superbe où se déploie, dans toute sa pompe, la culture la plus riche et la plus variée. Tout le terre-plein de cette belle vallée, qui en cet endroit a près d'une lieue de largeur, est cultivé comme les *marais* des environs de Paris. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu. Le maïs commence à se montrer en abondance; mais les tiges sont encore extrêmement courtes et grêles; à peine s'élèvent-elles à quelques pouces de terre. Dans le Milanais, il y a quinze jours, elles avaient déjà plusieurs pieds de hauteur.

L'orage était si violent, et la pluie tombait avec une telle abondance, que nous avons traversé Zierl sans visiter la Martinslaw, lieu rendu célèbre par la vision de l'empereur Maximilien. Nous y reviendrons.

Malgré la pluie, je commence à rencontrer beaucoup de voitures et de piétons sur la

route : C'est l'annonce ordinaire du voisinage d'une ville considérable. Enfin, j'aperçois des maisons blanches, vertes, jaunes, roses, des dômes et des clochers rouges, surmontés de pointes et de grandes croix en métal, en cuivre ou en fer-blanc. C'est Inspruck, la capitale du pays.

Nous sommes descendus à demi gelés dans un immense hôtel, bien triste, bien propre, bien allemand. Dans la vaste pièce que j'occupe on a placé un énorme poële en faïence peinte, qui envahit un tiers de la chambre. Les murailles toutes blanches sont ornées de tableaux et de gravures représentant, les uns, les chasses des différens animaux que l'on rencontre dans les montagnes du voisinage; d'autres, des costumes populaires, et la vie de l'héroïque Andreas Hofer, que nos bulletins de 1809 appelaient *brigand*, et qui, livré par un traître, a été fusillé comme tel.

De ma fenêtre j'aperçois sur le premier plan l'Inn, que traverse un vaste pont de bois, théâtre des exploits du patriote tyrolien. De l'autre côté de l'Inn apparaît, au milieu d'une ligne de maisons bigarrées de toutes couleurs, un dôme recouvert d'écailles d'un

rouge foncé, et au delà du dôme et de quelques collines avancées s'élève entourée de nuages la noire dentelure du Solstein (*hauteur* 9,106 pieds), dont quelques parties, par ce temps orageux, semblent si proches que l'on croirait pouvoir les toucher de la main. Des glaces couvrent son sommet perdu dans les brouillards, et, dans sa partie inférieure, la montagne est légèrement saupoudrée d'une neige nouvellement tombée cette nuit et ce matin. Du côté de l'est, elle est descendue fort au-dessous de la région des sapins. On m'assure de nouveau que c'est un pronostic certain de beau temps pour le lendemain.

XXII

INSPRUCK.

LE CHATEAU D'AMRAS.

ÉGLISES, MONUMENS, COLLECTIONS.

Profitant d'un intervalle de beau temps, entre deux averses, nous avons parcouru une partie de la ville. Les arcades qui bordent quelques rues lui donnent un grand air de ressemblance avec Berne. Autant que j'ai pu en juger par cette rapide promenade, faite le soir et presque de nuit, cette ville d'une médiocre grandeur s'étend beaucoup plus du sud au nord que de l'est à l'ouest. Une rue fort longue, et presque aussi large que les boulevarts de Paris, la traverse dans toute sa longueur. Des deux côtés s'élèvent de vastes habitations d'une belle apparence. L'architecture en est souvent remarquable, mais un ignoble

badigeonnage gâte toujours ces belles formes, qu'il paraît diminuer.

L'hôtel de la Poste aux lettres mérite surtout d'être distingué. Beaucoup de maisons ont un perron qui descend sur la rue principale, et cette rue est traversée dans toute sa longueur par un grand ruisseau d'eau vive qui alimente plusieurs fontaines abondantes, placées de distance en distance.

En rentrant, j'ai rencontré trois ou quatre voitures, dont une assez belle. Ce soir, en me mettant à table, j'ai retrouvé mon jeune Allemand de Malz; il était arrivé le matin à Inspruck, et m'a présenté à plusieurs de ses amis de Munich. Nous avons de suite arrangé pour le lendemain une excursion au château d'Amras. Au premier abord, tous ces Allemands me parurent d'une bonté et d'une complaisance rares; ils semblent *s'appliquer* à vous plaire et à vous aimer.

La politique occupe toujours les esprits; c'est la maladie de l'Europe. Tous s'intéressent ici aux élections françaises, et à l'expédition d'Alger, comme s'ils étaient Français. C'est plus qu'un intérêt de curiosité; cependant que doit-il leur en revenir?

Ce soir, pour la première fois, j'ai eu quelques nouvelles du débarquement de l'armée, mais bien vagues. J'avais été présenté à M. B..., ancien colonel, qui a long-temps combattu dans les armées autrichiennes, et je me trouvais à table près de lui. Ce vieil officier, qui a cependant fait les premières campagnes d'Italie (1797), ne paraît pas avoir gardé rancune aux Français. Il s'exécutait de bonne grâce, et me faisait sans doute des politesses, en me racontant les exploits de nos braves; mais, au milieu de tous ses récits, il revenait toujours à la politique, que j'éludais toujours. Cette conversation *attriste;* et je suis venu ici pour d'autres études. Il a toutefois persévéré et a fini par me présenter une théorie *gouvernementale*, assez curieuse pour que j'en donne ici un extrait. Notez que c'est à peu près un mois avant les *accidens* de juillet qu'il me développait son plan, seul moyen d'en finir avec les libéraux, m'assurait-il.

— Un gouvernement qui lève un milliard d'impôts, et qui peut disposer à volonté de places et de cordons, doit toujours marcher, me disait-il. En France, si j'étais premier ministre, je commencerais par acheter

les deux ou trois centaines de rédacteurs de journaux qui peuvent avoir de l'influence à Paris. Ce serait l'affaire de cinq à six millions, d'une centaine de cordons et de quarante à cinquante places de préfets et de sous-préfets pour les plus récalcitrans.

Je m'attaquerais ensuite aux vingt ou trente membres de l'opposition les plus influens. Ce serait encore l'affaire de quelques millions, et comme parmi eux il y a plusieurs banquiers qui ont quelques centaines de mille livres de rentes, et sur qui l'argent n'a plus d'influence, j'aurais recours au grand moyen. J'attaquerais leur *vanité*, qui est excessive. On engagerait leurs femmes aux bals de la cour. On donnerait des places de conseillers d'état, de ministres sans portefeuille, et même de gentilshommes de la chambre aux maris, et croyez que bientôt vos *intraitables* seraient tous réduits.

Auparavant, pour colorer toutes ces trahisons, on aurait annoncé avec beaucoup de fracas ce que l'on appelle un changement de système. On se déciderait à *entrer dans la carrière des améliorations*, dans une voie *nouvelle* et plus *large*, etc., etc.; ce qui signifierait au

fond que l'on voudra bien faire quelques concessions insignifiantes, et, à l'aide de certains préambules, *retirer*, tout en ayant l'air *d'accorder*. Rien de plus simple et de plus commode que cette tactique qui a été employée nombre de fois en Angleterre. Notez que j'aurais pour moi les chefs de l'opposition, qui me soutiendraient tout en déclamant contre moi. C'est là au reste une des finesses les plus précieuses de la tactique représentative. Cela ne s'appelle pas trahir, mais avoir une capacité *gouvernementale*, *une position considérable*.

Je sais bien qu'une nouvelle opposition ne tarderait pas à se reformer derrière les ruines de la première; mais, avant que l'opinion publique eut remplacé, par de nouveaux hommes, ses *directeurs* qu'elle aurait perdus, nous aurions gagné assez de temps pour économiser autant de millions qu'il en faudrait pour séduire ces nouveaux chefs; et cette fois peut-être, lorsque nous aurions tout désorganisé chez *l'ennemi*, essaierions-nous de frapper un *grand coup*. Au lieu d'employer ces moyens sages et réellement *politiques*, vous avez des fous qui perdront tout et qui finiront par nous compromettre horriblement. Ils craignent de

mettre l'ennemi dans la place en employant quelques libéraux ; ils sont assez sots pour ne pas savoir qu'il n'y a pas de meilleurs amis (je répète sèchement) que ces ennemis-là, une fois qu'ils sont, non pas dans la *place*, mais dans les *places*. — Mon colonel, en terminant, m'a paru fort satisfait de tout cet exposé de système, et a surtout beaucoup ri de l'espèce de jeu de mots par lequel il l'avait terminé. Nos avis différaient trop pour essayer de discuter : aussi je n'ai eu garde de contredire ; j'ai souri et parlé d'autre chose.

M. B... était très-communicatif, et m'a fait sur l'Allemagne des révélations fort piquantes. Dans ce pays de pureté si sainte, le mariage chez certaines classes n'est considéré quelquefois que comme un *moyen*, et souvent le mari ne recherche la beauté que comme *utile* en certaines circonstances, et devant conduire à un *but*. M. B... m'a rapporté, à l'appui de son assertion assez étrange, trois ou quatre histoires très-*immorales* et que je n'ose répéter. Je lui ai demandé quelques explications sur les singuliers mariages........................, qui semblaient combattre sa théorie ; mais M. B... s'en est au contraire appuyé, et trois ou quatre

faits qu'il m'a racontés bien bas à l'oreille m'ont prouvé que j'avais tort.

Le lendemain nous devions nous rendre à Amras. M. B... m'a présenté à un Français, M. de R..., vieillard aimable, que j'ai découvert être son professeur d'idées politiques. C'est à lui qu'il devait sa théorie de la veille, trop déliée en effet pour un Allemand, et surtout pour un Allemand militaire. M. de R... a émigré autrefois; il est naturalisé Bavarois. Il voit encore les choses comme en 1788. Il est du nombre de ces braves gens qui se proclament les plus honnêtes et les plus habiles, et nient la force des choses et les influences morales. Il me racontait sérieusement que la révolution de 1789 n'avait éclaté que parce que trois régimens de cavalerie se trouvaient cantonnés à dix-sept lieues de Paris, au lieu de l'être à huit. Avec ces forces-là de plus et quelques canons, M. de Lambesc aurait *osé*, et la monarchie de *douze siècles* eût été sauvée.

Je ne sais par quel étrange aveuglement ces messieurs ne songent aujourd'hui qu'à regagner le terrain perdu, et nullement à conserver celui qui leur reste encore. (*Écrit le 15 juin* 1830.)

Cet aveuglement est le propre de certains esprits étroits et entêtés de vieilleries. Tout ce qui est progrès les révolte; et, au lieu de songer à suivre même de loin (on n'exigerait pas d'eux davantage) leur siècle, qui se met en marche vers des destinées hasardeuses peut-être, mais hasardeuses comme la vie, comme le mouvement, comme le progrès, en un mot comme tout ce qui tend au mieux physique ou au mieux moral, ils se révoltent contre des faits accomplis, se cramponnent à des ruines. Ils vieillissent stationnaires; ou bien, le dos tourné à l'avenir, et l'œil fixé sur le passé, ils consument le présent dans les malédictions et les larmes. Ce sont ces damnés du Dante à qui de furieuses contorsions ont placé la tête d'une façon si singulière, qu'ils marchent à reculons et pleurent sur leurs talons.

E vidi gente per lo vallon tondo
    Venir tacendo e lacrimando, al passo
    Che fanno le litanie in questo mondo.
Come il viso mi scese in lor piu basso
    Mirabilmente parve esser travolto
    Ciascun dal mento al principio del casso:
Che dalle reni era tornato il volto....

Como io potea tener lo viso asciutto,
Quando la nostra imagine da presso
Vidi si torta, che il pianto degli occhi
La natiche bagnava per lo fesso[1] !
. . . .

Et je vis dans le vallon circulaire une multitude qui marchait en silence du pas dont nous faisons nos processions dans ce monde, et qui pleurait. Quand ces ombres furent plus voisines, ô prodige! il me parut que leur menton et leur poitrine étaient tournés de côtés différens, et leur figure regardait leurs reins !...... Comment aurais-je pu garder un œil sec quand je vis de près des visages comme les nôtres, si contournés que les larmes qui tombaient de leurs yeux coulaient sur leur dos?

Inspruck, 16 juin.

Ce matin, notre nombreuse caravane s'est rendue au château, ou plutôt au castel d'Amras. Nous étions favorisés par un temps ravissant. Cette habitation, sorte de petit muséum de campagne, est située au milieu d'un joli jardin à une lieue et demie d'Inspruck. Dans l'une

[1] La Divina Comedia. Del' inferno, Capitolo XX.

des pièces principales, belle collection d'armures antiques. Mais cet endroit est fort humide, et la rouille commence à dévorer tout ce fer. Il y a là cependant quelques armes d'un grand prix. Entre autres pièces remarquables, nous avons long-temps étudié un casque bizarre. A quelque distance, on croirait, en voyant l'armure complète, que le guerrier qui la portait a eu toute la partie supérieure du crâne enlevée.

Il paraît que les membres de la maison de Harpsbourg, qui habitaient autrefois ce château, étaient grands amateurs de monstres; on nous a montré une vingtaine de grands tableaux, représentant des portraits de monstres d'espèce et de nature différentes, moutons gigantesques à trois cornes, portant la queue entre les épaules; bœuf monstrueux; cochon énorme, homme de neuf à dix pieds de hauteur, etc., etc.; toutes productions merveilleuses de *l'endroit*.

Dans l'arsenal. Lances prodigieuses faites d'un arbre entier comme celles dont se servaient les héros du Tasse et de l'Arioste, et qui semblent faites pour le géant dont nous avons vu dans une autre salle le simulacre grossiè-

rement sculpté. Collection de selles antiques qui ont toutes appartenu à des souverains. On les a placées sur de grands chevaux de bois bien raides, bien soufflés. Cette partie de la collection m'a remis le moyen âge sous les yeux.

Dans quelques salles j'ai vu aussi une grande quantité d'armes et de drapeaux turcs, conquis par les Autrichiens et les Hongrois dans leurs guerres avec les Ottomans. Quant aux peintures qui décorent le Casino, elles m'ont paru plus curieuses que bonnes. Il y a cependant une suite de vieux portraits extrêmement remarquables pour la richesse et le précieux des détails de costumes. C'est un vrai trésor pour les amateurs de couleur locale, et nos peintres du quinzième siècle y pourraient trouver de nombreuses inspirations. Quant aux paysages, il faut que ces tableaux aient été exécutés par quelques souverains amateurs. Si ce n'étaient des tableaux domestiques, pourquoi les aurait-on conservés?

Je ne dois pas oublier non plus six ou huit toiles représentant tous les membres de la famille de Joseph II, en costume du ballet de Manon Lescot; et quelques immenses

tableaux, dans le genre de ce que l'on appelle aujourd'hui une grande machine, représentant les victoires des Autrichiens sur les Turcs.

Dans la plus grande des salles, on nous a ouvert dix-huit armoires en bois sculpté et ciselé, contenant toutes un grand nombre d'objets curieux, et quelquefois d'un grand prix; j'ai remarqué là plusieurs de ces prodiges du tour, dont quelques-uns de nos ouvriers ont conservé le secret, espèce d'arabesques perpendiculaires, d'obélisques d'ivoire portant sur une pointe d'aiguille ou un cheveu. Cette collection, assez mal en ordre, ne laisse pas d'être d'un grand prix : ce qui m'a plu surtout, c'est son caractère original, sa composition tout-à-fait allemande. Il est fâcheux que le château d'Amras soit beaucoup trop petit pour contenir tant d'objets différens.

La vue que l'on a de dessus les toits de cette habitation, est sans contredit l'une des merveilles les plus admirables du lieu. De ce point, d'ailleurs peu élevé, nos yeux se promenaient librement sur l'Inn-thal, Inspruck, et quantité de bourgs, de villages et de jolies maisons de campagne, blanches, jaunes,

rouges comme des maisons allemandes, et se détachant vivement sur la superbe verdure des champs; le tout était encadré par de hautes montagnes un peu neigeuses, et rendu vivant par un beau soleil du mois de juin.

C'est dans le château d'Amras, et peut-être du haut de ce toit que le fameux Valstein, étant page du margrave de Burgau, se laissa tomber, et par une sorte de miracle se releva sans blessures. Cette circonstance décida du sort de sa vie; elle contribua à donner à son caractère cette mysticité hasardeuse qui le distingua; il devint à la fois superstitieux et entreprenant à l'excès, et pensa que, puisque sa vie avait été aussi miraculeusement préservée, sans doute elle était réservée à l'accomplissememt de quelque grand dessein : il se crut l'homme du destin, et tenta de s'élever si haut, que, le pied lui manquant, cette fois sa chute fut mortelle.

En revenant à Inspruck, nous avons admiré une belle chute près de St-Viltau, et visité deux églises. En France, en parlant d'une église, on se figure toujours quelque chose de noir, de brun, de triste, de bien sombre; ici c'est fort différent. Une église est toujours blanche

en dehors et blanche en dedans, comme un ouvrage de la veille; chaque autel est propre, gai, et toujours fraîchement décoré.

L'église des prélats, l'une de celle que nous avons visitées ce matin, fait partie d'un couvent situé hors des murs de la ville. Une procession sortait de l'église lorsque nous y sommes entrés. De l'intérieur nous entendions ces chants du dehors, qui nous arrivaient d'une manière vague et interrompue. Cet effet de musique vocale tout nouveau, et qui avait je ne sais quoi d'aérien et d'angélique, nous a tous ravis. J'imagine que cette église est reblanchie à neuf chaque année, car on ne peut rien imaginer de plus éblouissant. Un jeune bedeau tout habillé de rouge, et méditant avec tristesse, appuyé contre l'une de ces colonnes blanches, nous a paru d'une beauté mélancolique, digne d'une figure du Giorgione. Mais partout, et à chaque autel, pauvres tableaux; école allemande, rose, bleue, froide; enlumi nure brillante, exagérée en sécheresse et en raideur. Quelquefois cependant une expression vraie, naïve, rachète bien des dèfauts. A l'église des capucins, rien qui mérite d'être mentionné. La cathédrale est une espèce de

répétition de l'église des prélats; mais, quoique plus petite, je préfère cette dernière; cela tient peut-être aux chants que j'y ai entendus, aux émotions que j'y ai éprouvées.

Je veux en finir aujourd'hui avec les églises d'Inspruck, en parlant ici de celle des récollets, la plus remarquable. Bâtie par Collins de Mechelm sous Ferdinand premier, elle renferme le tombeau de Maximilien premier. Ce vaste monument occupe une partie considérable de la nef. Un sarcophage de marbre blanc, couvert d'inscriptions en lettres d'or qui se détachent sur une table noire, est placé au milieu des autres ouvrages de sculpture; la figure de Maximilien, agenouillée et la face tournée vers l'autel, domine toutes les autres, et sur chacun des côtés du monument, vingt-quatre bas-reliefs représentent les actions les plus mémorables de sa vie. Ces bas-reliefs sont supérieurs à tout ce que j'ai encore vu ici du même genre.

Vingt-huit statues en bronze de sept pieds de hauteur chacune, représentant des princes, des rois et des reines, semblent veiller autour de ce tombeau.

Ces statues sont fort curieuses; on doit

surtout étudier leurs costumes riches et très-variés. Dix-neuf représentent ou des guerriers couverts de fer de la tête aux pieds, ou des princes la couronne en tête et revêtus du manteau royal; des femmes, en costume de cour, forment le reste de la sombre et froide assemblée.

J'aime ces figures de bronze, imposantes comme les guerriers de cette époque. Il fallait des enveloppes de fer à ces hommes énergiques, pour contenir les fortes et prodigieuses passions qui bouillonnaient dans leurs cœurs.

C'est l'empereur Maximilien lui-même qui conçut la première idée de ce monument, et qui résolut d'élever les statues en mémoire des plus illustres chevaliers de la chrétienté, tels que Godefroy de Bouillon, Clovis, le roi Arthur, etc.; lui-même, avant sa mort, avait désigné sa place dans le groupe. Son petit-fils Ferdinand changea tout cela en une assemblée de famille.

Un casque, pareil au casque d'Attila que l'on montre à l'arsenal de Venise, couvre la tête de l'un de ces terribles héros. Cette enveloppe singulière donne à la tête du guerrier l'aspect d'une tête d'oiseau.

Il y a, je le répète, dans le calme et la raideur de quelques-uns de ces simulacres une sorte d'énergie sauvage et de puissance diabolique. Mais pourquoi toute cette mélancolique et forte représentation d'un sombre passé se trouve-t-elle placée dans une église qu'à la fraîcheur et l'éclat de ses murailles on croirait bâtie de la veille? Il faudrait à cela quelque vieille et noire cathédrale, et non des murs reblanchis.

On m'assure, mais je suis loin de donner cela comme une chose certaine, que les figures dont nous venons de parler ont èté fondues au seizième siècle, par Louis Duca, ouvrier hollandais.

Ils ont ici la rage de tout badigeonner une fois au moins chaque année. Le grand palais de la résidence que l'on vient de repeindre en blanc du haut en bas, avec de jolis volets, d'un vert éclatant, a tout-à-fait l'air d'une magnifique auberge bien propre.

De retour à Inspruck, j'ai profité de quelques heures qui me restaient avant la réunion, pour accompagner M... chez un respectable savant, dont, à ma grande honte et à mon grand regret, je reconnais avoir oublié le

nom. Il nous a montré plusieurs livres et manuscrits précieux dont la vue eût fait mourir de jalousie une demi-douzaiue de bibliomanes. Depuis quelques vingt ans il travaille à une collection biographique de tous les poètes allemands grands et petits, connus et inconnus, et se trouve encore fort éloigné du terme de sa besogne. Il y a dans sa liste le nom de plusieurs beaux esprits, qui ne sont connus que par un distique; ce qui, au reste, leur vaudra dans notre siècle méprisant, ignorant et mal jugeant, à peu près la même portion de gloire qu'en vaut aujourd'hui au célèbre marquis de St-Aulaire le fameux madrigal qui l'immortalisa pendant 50 ans. Notre bibliomane, véritable érudit, nouvel Erasme en bas de soie, n'a rien au reste de ces anciennes rubriques qu'autrefois on confondait avec la science, et qui consistaient dans certain petit charlatanisme de combinaisons pédantes, ou dans une application de bénédictin à des matières misérables.

Un de ses confrères que nous avons rencontré chez lui, et qui à deux ou trois reprises nous a fait de singulières citations, et de singulières questions, m'a rappelé ces braves

gens d'autrefois, qui passaient leur vie dans des combinaisons qui faisaient plus d'honneur à leur patience qu'à leur esprit.

L'un d'eux n'avait-il pas calculé que les vers suivans pouvaient se combiner de 39,916,800 façons différentes, et que, pour arriver à écrire cette suite de combinaisons, il faudrait 91 ans et 49 jours, en écrivant chaque jour 1,200 vers.

Voici ce distique merveilleux.

Lex, grex, rex, spes, res, jus, thus, sal, sol bona lux, laus!
Mars, mors, sors, fraus, fæx, Styx, nox, crux, pus, mala vis, lis[1]!

Le vers suivant, qui renferme l'éloge de la Vierge, pouvait, à son avis, être changé de 1,200 manières différentes, sans que le sens, la grammaire ou la quantité en souffrissent.

Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera cœli[2].

[1] Loi, troupeau, roi, espérances, richesses, droit, encens, soleil bon flambeau, louange à vous!

Mars, la mort, le destin, la fraude, l'impureté, le Styx, la nuit, la croix, l'humeur, mauvaises puissances, soyez condamnées!

[2] O Vierge, tu as autant de belles qualités qu'il y a d'astres dans les cieux.

Je n'en ai pas fait l'expérience.

J'aime mieux le brave mécanicien dont peu de momens après nous avons visité la boutique, et qui depuis plus de trente années en est toujours à la même machine; mais ne dût-il l'achever que dans vingt ans, du moins a-t-il la perspective d'arriver à un résultat utile. (idée américaine.)

Nous avons vu chez notre savant un bas-relief antique, trouvé aux environs de Trente, je crois, et représentant un combat de coqs, qui donnerait à penser que les Tyroliens romains avaient des goûts anglomanes. Ce bas-relief a beaucoup d'analogie avec celui qui est représenté dans la planche 191, du consciencieux et magnifique ouvrage de M. de Clarac sur le Louvre et le Musée des antiques. Il rappelle les deux enfans retenant d'énormes coqs, placés au dessous du médaillon soutenu par des génies (nº 392).

M. G... est grand amateur de médailles et autres antiquités. Il m'a assuré que, bien que l'on ne trouvât à Inspruck aucunes ruines romaines, on y rencontrait, mais surtout dans ses faubourgs, une grande quantité de pièces de monnaies antiques, et de médailles, ce qui

laisserait croire que les Romains avaient là un établissement considérable. L'endroit où l'on recueille le plus grand nombre de ces pièces, est situé au midi de la ville, près de la chute de la Sill, à l'entrée de la vallée de Staubey. Les Romains avaient sans doute là un poste militaire défendant l'entrée de la montagne, et la route de l'Italie par le Brenner. Les bornes antiques, trouvées à peu de distance, et que l'on voit encore dans la cour du château d'Amras, semblent l'indiquer.

M. M..., un des amateurs les plus distingués d'Inspruck, prétend que la plupart des monnaies trouvées proviennent de soldats et officiers enterrés auprès des camps, et dans la main desquels on déposait une pièce pour Caron.

Sur une colline près de Zierl, il y a également des vestiges d'un camp romain, et l'on y recueille aussi une grande quantité de monnaies. M. M... a une belle collection de sept à huit mille pièces romaines et grecques, fort rares. Il possède l'Agathocles, le Germanicus, l'Hiéron; une fort belle suite des douze césars et des empereurs du Bas-Empire; une pièce des triumvirs excessivement rare, et le Néron,

avec Poppea au revers, médaille qui vaut plusieurs centaines de florins, etc., etc.

A table, M. M... me parlait de sa collection avec tant de feu, que dans son enthousiasme il a vidé près de trois flacons de vin de Bolsano. Ici, ce goût des médailles est fort répandu. On en expédie d'Italie de nombreuses collections, que l'on fait passer aux tables d'hôte dans les hôtels. Un homme de Padoue avait rendu communes les plus rares, en les fabriquant. L'imitation était parfaite, et fit beaucoup de dupes parmi les amateurs du second ordre; mais les connaisseurs ne s'y sont pas laissé prendre. La composition et le poids du métal sont les premiers indicateurs.

M. M... a l'intention de léguer sa collection à quelque riche amateur; il a des momens de désespoir lorsqu'il songe qu'un jour il sera obligé de s'en séparer. Il a pour elle la sollicitude que l'on éprouve pour un être cher. M. M... mettra, comme condition expresse du legs, l'obligation de n'en rien distraire. Il se plaint beaucoup du prix élevé des livres de numismatique, qui le ruinent.

XXIII

INSPRUCK.

LES MOEURS TYROLIENNES.

Inspruck, Inns-Brugg (*OEnipons*, ou en français Pont-sur-l'Inn), capitale du Tyrol, siége des États du pays, d'une chambre aulique et d'une chambre de révision, longtemps résidence d'un archiduc de la maison d'Autriche, n'a commencé à prendre quelque accroissement qu'en 1350, à peu près à l'époque où le comté du Tyrol devint, par héritage, l'une des propriétés de la maison d'Autriche. On n'en parle avant cette époque que comme d'un misérable bourg. Aujourd'hui cette ville compte environ quinze mille habitans. On distingue encore à présent l'ancienne

ville de la nouvelle; et, comme dans beaucoup de cités allemandes, les faubourgs sont la partie la mieux bâtie, étant la partie la plus nouvelle, ceux d'Inspruck renferment quantité de belles et vastes maisons, et plusieurs riches églises. Dans toutes les guerres que la maison d'Autriche eut à soutenir, cette ville lui resta toujours fidèle. En 1703, les troupes de la Bavière s'en emparèrent, mais elle ne tarda pas à rentrer sous la domination impériale.

Son université, divisée en plusieurs facultés (quatre, je crois), a été long-temps fameuse, et a produit quelques hommes remarquables. Sa riche bibliothèque contient un grand nombre d'ouvrages fort rares. C'est dans l'une des salles de cet établissement que l'on remarque le fameux globe de Peter-Anich, pâtre et géographe tyrolien.

L'attachement de cette ville pour les princes de la cour de Vienne, et sa fidélité et son dévouement à toute épreuve, ont toujours été partagés par le reste des provinces tyroliennes. Nous verrons tout à l'heure que, dans les dernières guerres, ce pays lutta avec une persévérance singulière contre l'invasion française et bavaroise, qui du reste n'était rien moins

que séduisante, et qu'il sut plusieurs fois s'insurger à propos. Aussi, après la conclusion de la paix, assurée de sa fidélité par tant de preuves de dévouement, l'ombrageuse domination autrichienne a-t-elle fait au caractère indépendant de ce peuple quelques-unes de ces concessions qu'ailleurs elle retient d'une main si avare; concessions qui cependant sont loin encore de satisfaire à tous ses besoins et à tous ses vœux.

En 1816, il a été *octroyé* au Tyrol une sorte de constitution qui ouvre à quelques députés des cantons ruraux les États tyroliens, où auparavant, la noblesse, le clergé, et quelques députés des villes avaient seuls accès. C'est une manière de reconnaître les services rendus; et certes, dans la guerre de l'indépendance, ce sont sans contredit les paysans qui ont montré le dévouement le plus absolu, et fait les sacrifices les plus grands. En outre, le gouvernement autrichien a renoncé à l'impôt des douanes et à la conscription. Quatre bataillons de chasseurs tyroliens (cinq à six mille hommes, seule milice du pays) ne sont tenus qu'à un service d'intérieur. Aucune autre troupe de l'empire ne peut séjourner dans le

Tyrol en temps de paix, sans le consentement des États, qui du reste ne le refusent jamais. L'Autriche, par ces sages déterminations, s'est assurée de ce côté un boulevart impénétrable. Tous les habitans en état de porter les armes, étant journellement exercés au tir et aux manœuvres des tirailleurs, forment une milice redoutable, éminemment propre à la guerre des montagnes et à la défense du territoire en cas d'invasion.

Ces Tyroliens, si renommés comme tirailleurs, seraient du reste de fort mauvais soldats, leur caractère indépendant ne pouvant se plier au joug de la discipline. De tout temps la plus grande aversion pour les manœuvres militaires s'est manifestée parmi eux, et ce dégoût, ils l'ont énergiquement exprimé dans leur fameuse épigramme sur la tactique, épigramme qui donne une idée assez exacte de la manière de raisonner du peuple. La voici, avec sa bonhomie moqueuse.

Ihr sagt is sey nichts as gluck
Zu siegen ohne die taktik;
Doch blesser ohne taktik. Siegen
Als mit derselben unterlingen.

Vaincre sans la tactique est hasard ou bonheur.
—D'accord, mais j'aime mieux, quand la guerre
[m'appelle,
Sans la tactique être vainqueur,
Qu'être vaincu.... même avec elle!

Les contributions que la cour d'Autriche lève annuellement dans le Tyrol, et dont la perception se fait assez facilement et sans exciter de trop grands murmures, s'élèvent à la somme de 3,000,000 de florins environ; contribution égale à celle de deux de nos départemens.

C'est ici la place de quelques traits généraux, qui peuvent donner un peu plus de relief au tableau du caractère de ce peuple, intéressant et original.

Le Tyrolien est naturellement gai, sans cependant être léger. Dans les campagnes, au fond des bois, le long des routes, sur les places des villages et des petites bourgades, on entend pendant tout le jour les éclats de rire des hommes, mêlés au chant des femmes, surtout parmi le peuple, le paysan. La classe moyenne est plus allemande; et parmi elle vous rencontrez souvent de ces physionomies

longues et calmes, fumant avec une sorte de gravité froide et fort comique, l'énorme pipe d'écume de mer. Peut-être aussi le chapeau pointu (remplaçant la casquette plate du bourgeois tyrolien), la veste courte et les culottes, contribuent-ils à donner au campagnard un air moins grave, moins rassis et plus éveillé.

Le Tyrolien (*peuple* ou l'analogue de ce que l'on appelle *peuple* autre part) a un grand désir d'acquérir; non pas par cupidité, par amour du lucre, mais pour jouir de suite, pour dépenser. Jeunes ou vieux, rarement je les ai trouvés économes. Les *bonnes-mains* des guides, à peine distribuées, étaient bientôt dans la boutique du marchand; l'un achetait un énorme cheval de carton pour amuser ses enfans; l'autre, une robe pour sa femme; celui-ci, une pipe nouvelle; celui-là, des bretelles, mais sur-le-champ, sans hésiter, sans délibérer. Ne point aimer l'argent pour l'argent, mais pour les jouissances qu'il procure, est l'un des traits qui, rapprochant ce peuple de l'Italien, l'éloignent du Suisse. Ils ne voient dans une pièce de monnaie que telle somme de bien-être, et presque toujours préfèrent la jouissance présente à la jouissance future; mais cela sans

folie, sans caprice, et faisant, on doit l'avouer, une assez large part à l'ordre; c'est-à-dire qu'à côté de la poche ouverte pour le présent ou la dépense, il y en a toujours une de fermée pour l'avenir ou l'épargne. Chez l'Italien toutes sont ouvertes, et chez le Suisse toutes sont fermées. — Hommes et femmes sont d'ordinaire d'une taille bien prise, et leur physionomie est généralement belle, quelquefois même très-correcte.

Le judicieux et savant M. Edwards trouverait sans doute qu'ici la race Kimris domine. Les femmes sont fortes, souvent jolies, quelquefois fort belles; le calcul sur la beauté m'a presque toujours donné trois sur douze. Leur costume assez éclatant, varie peu. C'est une espèce d'uniforme qui ne diffère que par le bonnet et les paremens. Les jeunes femmes qui ont un peu d'aisance portent volontiers quelque chaîne ou quelques bijoux d'or ou d'argent. Leur gros bonnet d'ours ou de laine, leur jupon bleu ou noir, leur corsage rouge et blanc leur donnent dans la campagne, lorsqu'une procession défile, l'aspect d'un bataillon de grenadiers.

Cependant, à Inspruck, le cône de fourrure

qui recouvre la tête des femmes, et même celle des hommes, est tronqué. Peu d'habitans au reste font usage de cette plaisante coiffure, et beaucoup de femmes n'en portent pas d'autre que celle que la nature leur a donnée. Elles mêlent toutefois aux tresses de leur chevelure de longues chaînes d'argent, et toutes sortes d'ornemens de métal qui pendent quelquefois jusqu'à terre. Quant à l'ensemble du costume, il se compose communément d'un corsage qui présente d'une épaule à l'autre une ligne droite bridée, fort laide. Leur robe forme un nombre de plis incalculable, et leur donnerait assez l'apparence d'un gros sac bien rembourré, n'était leur magnifique *tournure*, dont les formes rebondies et les prodigieuses dimensions, défient la nature la moins avare: d'ordinaire leurs jupons arrivent au-dessous du genou. Trois couleurs dominent dans leurs vêtemens, le rouge, le bleu léger, et le noir. Cependant leur corsage et les bretelles qui le retiennent sont ornés de nuances aussi variées que le pourrait désirer le coloriste le plus difficile.

Dans les villages et les hameaux, j'ai presque toujours rencontré deux femmes pour un

homme : c'est que, tandis que sédentaires elles s'occupent des enfans, ou de travaux domestiques, les hommes voyagent. Jamais vous ne trouvez les femmes oisives ; même dans leurs courses, et en se rendant aux travaux des champs, elles s'occupent d'une foule de petits ouvrages; les unes tressent la paille pour des chapeaux, d'autres tricotent des bas, des gants, des bretelles, etc. Elles appliquent au costume cet esprit inventif qui les distingue, aussi bien que leurs maris. Il y a parmi elles d'excellentes brodeuses, et j'ai vu en Italie des mousselines brodées du Tyrol d'une grande valeur.

Quant aux hommes, presque tous sont amis de la vie errante, et vous trouverez bien peu de Tyroliens de quarante ans qui n'aient fait leur grande tournée. Au printemps de chaque année, vingt-cinq à trente mille de ces hommes aventureux se répandent dans l'Europe. Les uns, comme maçons, menuisiers, mineurs, musiciens, charpentiers, etc., etc.; d'autres, comme marchands de drap, de velours, de tapis : vous les rencontrez dans beaucoup de villes d'Allemagne, et dans tous les points de grandes réunions, comme les eaux, les foires, les bazars, etc., colportant les nombreux ob-

jets de leur industrie, et presque toujours en costume national. Chaque hiver voit rentrer dans ses foyers une partie de cette émigration industrielle, et l'argent que ces voyageurs ont gagné dans leurs courses leur sert, pendant cette longue et pénible saison, à faire vivre leurs familles toujours nombreuses.

Les Tyroliens allemands quittent le Tyrol au printemps, et reviennent à la fin de l'automne. Les Tyroliens italiens émigrent l'hiver, et vont en Italie.

Je sais que tout ce tableau des mœurs et du caractère tyroliens est bien loin d'être complet; aussi je ne le donne que comme une de ces rapides exquisses que l'on jette en passant. Je n'ai pu observer que rapidement; mais en voyage, avec une certaine méthode d'observation, quelques jours suffisent pour asseoir un jugement assez juste.

On doit s'appliquer avant tout à démêler la partie mobile et capricieuse des mœurs, de la partie durable, *du stable :* ce qui est passager, et ce qui reste; autrement on s'exposerait quelquefois à prendre l'effet d'une mode pour un résultat du caractère.

Souvent chez les hautes classes, ou dans ce

que l'on appelle en France *la société*, la mode contribue à rendre les mœurs plus changeantes; mais *le peuple* des villes et les habitans des campagnes, moins soumis à son influence, conservent toujours les vieilles habitudes des ancêtres et les antiques doctrines. Dans le Tyrol, ainsi que dans la Suisse (et là-dessus, comme sur beaucoup d'autres points, il existe une grande analogie entre ces deux pays), ces différences sont nettement tranchées. Dans les classes aisées, généralement on s'occupe beaucoup de politique et de philosophie théorique et pratique; on rêve ce mieux moral, espèce de maladie intellectuelle des trois quarts de l'Europe, dont les crises amèneront peut-être une heureuse terminaison; et cette idée du mieux qui conduit par l'espoir au désir du changement fait chaque jour de rapides progrès.

Les mœurs domestiques elles-mêmes sont loin d'être à l'abri d'innovations, d'expériences. Il suffit de l'apparition de quelqu'un de ces romans métaphysiques qui ont une si grande influence sur les têtes allemandes (œuvre de l'un de ces grands hommes éphémères si communs en Allemagne), pour opérer des

changemens sensibles dans les habitudes et le caractère d'un certain nombre de personnes, changemens qui réagissent sur la famille, et par suite sur la société. Dans les classes inférieures au contraire, l'idée du fixe, du définitif, est si bien établie, qu'elle s'étend des habitudes morales aux habitudes physiques. De là cette espèce de soin religieux à conserver l'habit de leurs pères, le costume national.

Au nombre des causes qui contribuent à affermir le peuple dans cette sorte d'inertie et d'engourdissement moral, on doit placer en première ligne l'influence du prêtre; puis l'action insensible d'un gouvernement qui a été assez sage pour n'exiger que ce qu'il pouvait exiger, c'est-à-dire, l'absolu nécessaire pour être, et gouverner; et qui, renonçant à la conscription, comme à tant d'autres charges, véritables superfluités à l'usage des gouvernans, s'est fait d'autant plus aimer, qu'il a fait moins sentir sa main. On peut joindre à ces deux causes principales la stabilité des fortunes, causée par l'exiguïté du territoire, eu égard à la nombreuse population; en sorte que dans les campagnes, la même quantité de terres demeurant presque toujours l'apanage

de la même famille, il est fort rare qu'un paysan absorbe le patrimoine du voisin, et devienne ce que l'on appelle en France un *gros propriétaire*. Cette même exiguïté du territoire nécessite les voyages annuels d'un certain nombre d'individus, et ce goût pour les voyages n'est pas chez eux un indice du désir de changement; c'est au contraire une sorte de confirmation de leurs habitudes routinières, une espèce *d'héritage de mouvement* qu'à un certain âge le père lègue à son fils, et qui peut-être contribue singulièrement à la stabilité des mœurs, et au calme intérieur, en ouvrant chaque année une large porte à l'esprit naturellement aventureux et entreprenant de la jeunesse.

Ces réflexions doivent surtout s'appliquer à la partie allemande du Tyrol, car dans les provinces italiennes, à de rares exceptions près, les classes supérieures diffèrent peu du peuple sous les rapports moraux ou physiques; soit que le paysan se rapproche de la classe plus élevée, par son caractère mobile, ombrageux, désordonné; soit que cette classe se rapproche elle-même du peuple par son manque d'instruction, son dégoût pour la lecture et les

occupations sérieuses, ses idées superstitieuses et ses passions. L'habit seul fait presque la différence.

XXIV

MOEURS TYROLIENNES.

Aujourd'hui, à une table d'hôtes de cent cinquante personnes, pendant les deux mortelles heures qu'a duré cette espèce de festin allemand, nous avons beaucoup causé mœurs avec M. G..., membre de l'un des tribunaux tyroliens.

Ici le peuple est gai, sensible, aimant; mais il est fâcheux qu'une masse énorme de préjugés gâte ses belles qualités. Presque tous les montagnards croient aux apparitions, aux sorciers, à l'incarnation du diable. Le peuple a l'imagination vive, et peut-être *quelque part* se croit-on intéressé à l'entretenir dans ces ridicules terreurs. Les paysans vous racontent, mais le

plus sérieusement du monde, d'étranges aventures de fantômes et d'apparitions dont ils ont été les témoins et les acteurs. Ils affirment, et cela sans que l'on puisse mettre en doute leur bonne foi. L'auteur du *Spectriana* ferait fortune ici [1].

Dans beaucoup de villages, on m'a montré des paysans regardés comme sorciers, et comme tels exposés aux mauvais traitemens de la foule. Bien souvent ces malheureux ne doivent leur salut qu'à l'effroi qu'ils inspirent.

[1] Outre le commun des histoires de fantômes, il y avait à faire ici une riche moisson de chroniques fantastiques, rhétiennes et tyroliennes, chroniques dont une jolie nouvelle de M. R. Saint-Hilaire (*le Pont du Diable, ou le Moine du Splugen*), et plusieurs contes suisses, pourraient nous donner une idée assez juste. J'en ai recueilli quelques-unes; mais toutes contenant de nombreux détails d'apparitions et de prodiges, détails du reste remplis d'intérêt, et de cette noire imagination du nord, combinée singulièrement avec les rêveries riantes de l'Orient, mais peut-être un peu longs, je n'ose les exposer ici. En effet, elles exigeraient un volume de plus..... Un volume de plus dans notre âge *occupé* ou *préoccupé!...* J'ai dû me borner à un choix de romances et de chants tyroliens, espèce de résumé poétique de ces longs récits.

Il y a moins de deux mois que, dans le Pizzen-Thal, une vieille femme a failli être pendue par une foule ameutée. Un de ses voisins prétendait l'avoir entendue dialoguer pendant la nuit avec un être invisible. Elle n'échappa qu'en avouant tout ce qu'on voulut. On voit qu'ici le monologue est quelquefois dangereux.

On s'étonne de cette grossière superstition, de cette immobilité morale, et de cette sorte de pétrification intellectuelle, lorsque l'on songe au goût prononcé qu'ont tous les hommes de ce pays pour la vie errante et les voyages, qui d'ordinaire mènent aux lumières par l'expérience; et l'on se plaint de ne pouvoir déraciner cette extrême crédulité, fruit d'un vice d'imagination chez un peuple qui en a beaucoup : mais l'essaie-t-on? Magistrat tyrolien, pour éviter ces cruelles exécutions, que la foule improvise dans sa colère ignorante, je voudrais faire afficher, dans les bourgs, les villages, les hameaux, et jusque sur les arbres des forêts, le jugement suivant du lord Mansfield :

Dans l'une de ses tournées, comme grand-juge, une femme accusée de sorcellerie fut

amenée devant lui. Une foule animée déposait contre la malheureuse, et affirmait l'avoir vue traverser les airs la tête en bas et les pieds en haut. Mansfield écoute avec calme, et voyant qu'il est inutile de chercher à désabuser par le raisonnement cette troupe furieuse, rend le jugement suivant :

« L'accusée, puisque vous l'affirmez, a réellement traversé les airs la tête en bas, les pieds en haut. Mais, attendu qu'elle est Anglaise, comme vous et moi, et comme telle soumise aux lois du pays, et qu'aucune de ces lois ne défend de se promener dans les airs, la tête en bas, les pieds en haut, je ne puis la condamner, et j'ordonne qu'elle soit mise en liberté sur-le-champ ».

Ce jugement calma les esprits, et la foule s'ouvrant sans murmurer, la pauvre femme put se retirer sans être inquiétée.

Peut-être le caractère tyrolien rendrait-il la recette peu efficace. Le peuple ici n'a pas le froid et l'impassionable de l'Anglais. Le mot *loi* d'ailleurs est loin d'avoir ici la même autorité qu'à Birmingham ou à Manchester[1],

[1] On lit dans Maupertuis que les mêmes caractères

mais, en fait d'améliorations, on doit toujours essayer.

M G... m'a raconté que, ces jours derniers, on avait arrêté à Hall un Styrien (*Wende*), qui, aidé d'un compère, avait parfaitement joué, dans une auberge, la scène du *Légataire universel*. Une servante avait malheureusement vu l'habile homme prendre dans le lit la place de l'étranger mort, et dicter le testament. Elle a dévoilé l'intrigue, qui pourra bien se terminer d'une manière sérieuse. Ceci m'a rappelé la boutade d'un philosophe (J.-J. Rousseau, je crois), qui voudrait que le cinquième acte du *Légataire* fût joué en place de Grève.

Au reste, dans ce pays, on entend rarement parler de vols, et le petit nombre de ceux qui se commettent a d'ordinaire pour auteurs des Italiens, ou des habitans de la Basse-Styrie.

L'anecdote suivante peut faire connaître l'un des côtés du caractère tyrolien.

de la langue chinoise ont plus ou moins de valeur, selon qu'ils sont lus par un lettré de première ou de seconde classe. En Europe, il en est à peu près de même aujourd'hui pour la langue légale.

En revenant d'Amras, comme nos compagnons de voyage vantaient beaucoup les excellentes qualités de cette partie de la nation que l'on appelle *le peuple*, et qu'à tour de rôle ils célébraient sa bonté, sa franchise, son dévouement, son amour pour le pays et l'indépendance, M. D..., Véronais, assez taciturne d'ordinaire, a pris la parole : — « Vous oubliez, nous a-t-il dit, ce qui distingue particulièrement le Tyrolien, sa fidélité scrupuleuse à remplir ses engagemens. » Et s'emparant de l'attention de l'auditoire, qui avait fait halte dans une jolie prairie, M. D... nous a raconté avec feu et sensibilité l'histoire suivante que je ne puis me refuser au plaisir de transcrire, quoique l'un de nos compagnons ait prétendu qu'elle frisait ce genre de sentimens si voisins de la vertu niaise.

— Joseph Munden, paysan du Pusterthal, se trouvant sans enfans après dix années de mariage, prit chez lui, comme fils adoptif, le jeune Valentin Naters, orphelin sans fortune, qui, âgé de sept à huit ans environ, ne vivait que du pain des pauvres. Munden lui apprit à lire, à compter; et quoique par un singulier caprice du sort, une année après l'adoption

de Valentin, il fût enfin devenu père d'une fille, il ne cessa de lui prodiguer ses soins comme à un fils chéri.

Au mois d'octobre 1820, Valentin avait atteint sa vingtième année, et Elisabeth, sa sœur d'adoption, sa treizième. Munden, étant seul un soir avec Valentin, lui dit d'une voix émue : — « Mon fils, tu es triste, je le vois depuis long-temps ; je sais que tu voudrais voyager et aller faire ta fortune comme tes jeunes compagnons ; tiens, voilà deux cents florins que j'ai amassés, c'est le quart de ma fortune ; prends cet argent, tu es sage, tu es habile, tu le feras fructifier. Je n'exige de toi que la promesse d'épouser ma fille à ton retour ; je sais que tu l'aimes ; hé bien ! c'est sa dot que je te confie ; fais ton chemin, et sois honnête homme, tu auras une femme qui t'aimera, et un jour vous serez heureux. »

Valentin, au comble du bonheur, promit tout avec transport. Il aimait sa jeune compagne, déjà grande et belle, et l'eût épousée aussitôt si le père y eût consenti.

Il leur fit à tous ses adieux au milieu des larmes, et partit emportant sa petite fortune et de grandes espérances. Pen-

dant quatre années on n'entendit plus parler de lui.

Après son départ bien des malheurs accablèrent le pauvre Munden. Un incendie dévora sa maison, des inondations emportèrent le moulin, et ravagèrent les prairies qui faisaient toute sa fortune; des maladies ruinèrent sa santé. Accablé de tant de coups, le malheureux vieillard, n'ayant plus aucune ressource, ne trouva d'asile que sous le toit d'un ami presque aussi pauvre que lui. Sa fille chérie, la fiancée de Valentin, fut réduite à garder les troupeaux, et à tresser quelques chapeaux de paille qu'elle vendait avec peine.

Au milieu de leur infortune le souvenir de Valentin se présenta souvent à leur mémoire. Où était-il? Pourquoi ne revenait-il pas? pourquoi n'avait-il pas donné de ses nouvelles? Déjà quatre ans s'étaient écoulés depuis son départ, et on ignorait ce qu'il pouvait être devenu. A la fin on évitait de parler du jeune homme; ce n'est pas qu'on eût la pensée qu'il pouvait être ingrat, les bons cœurs ne le sont jamais; on le croyait mort.

Dans les premiers jours du mois de décembre de l'année 1824, une jeune femme extrême-

ment maigre, et dont les traits altérés par la souffrance laissaient encore apercevoir quelques traces de beauté, descendant des hautes vallées du Pusterthal, suivait la route de runeken, capitale de cette contrée : elle portait à la main quelques petites bottes de paille tressée, qu'elle allait vendre dans cette ville. Un étranger encore jeune, dont le costume annonçait l'aisance et même la fortune, montait rapidement et d'un air dégagé un sentier fort raide que la neige rendait glissant, et que la jeune femme avait peine à descendre, tant elle était faible.

L'étranger, en la voyant, s'arrêta, et la regardant pendant quelque temps comme s'il eût été frappé d'un vague souvenir; « Comment, lui demanda-t-il, pouvez-vous, dans un tel état de faiblesse et de souffrance, vous hasarder seule sur une route écartée, par un temps aussi rude? »

La jeune fille, entendant cette voix, se retourne vivement, regarde l'étranger en face, pâlit beaucoup, lève les mains au ciel, et vient tomber sur la neige aux pieds du voyageur, en s'écriant : Valentin !...

Valentin, car c'était lui, reconnaît aussitôt

la voix de la compagne de sa jeunesse, dont la souffrance et la misère avaient pu seules lui faire méconnaître les traits. Il la relève, lui prodigue les soins les plus tendres, la soutient, et ramène dans ses bras la pauvre fille succombant sous l'excès de son bonheur, jusqu'au châlet où son père avait trouvé un asile. En chemin il avait appris d'elle toutes leurs infortunes.

Du plus loin que Valentin aperçut Munden, il courut à lui, et pressa sur son cœur le bon vieillard ivre de joie; puis lui mettant dans la main un portefeuille qui contenait toute sa fortune : — « Mon père, lui dit-il, voilà cinquante mille florins; c'est la dot de votre fille que vous m'aviez confiée, je vous la rapporte. »

Peu de jours après, le mariage d'Elisabeth et de Valentin fut célébré. Depuis, Valentin a fait bâtir une jolie maison à quelques lieues de Pruneken. Aujourd'hui c'est l'un des plus riches propriétaires du Pusterthal. Sa femme, grande et belle brune, lui a déjà donné deux beaux enfans. Elle a su depuis que Valentin, ayant parcouru une partie de l'Europe sans augmenter sa petite fortune, s'était enfin établi dans l'Istrie.

Là, il entreprit un commerce de bois avec l'Italie, et bientôt se trouva à la tête d'une maison considérable. A Trieste, ses amis voulurent plusieurs fois le marier avec de riches héritières, pour *achever*, disaient-ils, sa fortune; mais lui leur répondait toujours : « J'ai déjà touché la dot de ma femme. » Aussi sur ce chapitre passait-il pour un peu fou.

L'Italien qui nous a raconté cette histoire venait du Pusterthal, et avait vu Valentin vivant tranquillement dans ses fermes : il nous en a parlé comme d'un homme aussi heureux que bon, et s'est étendu surtout avec complaisance sur le grand sacrifice qu'il avait fait, en ne *doublant* pas sa fortune par un riche mariage lorsqu'à Trieste l'occasion s'en présentait. Il a traité ce sacrifice d'héroïque. Quant aux faits, il nous les a présentés sans trop de cette emphase ordinaire aux Italiens, et quelquefois même avec une certaine naïveté. Aussi a-t-il fait beaucoup pleurer deux dames de Munich qui nous accompagnaient.

FIN DU TOME PREMIER.


ann
Hall
Amras
Matrey

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.